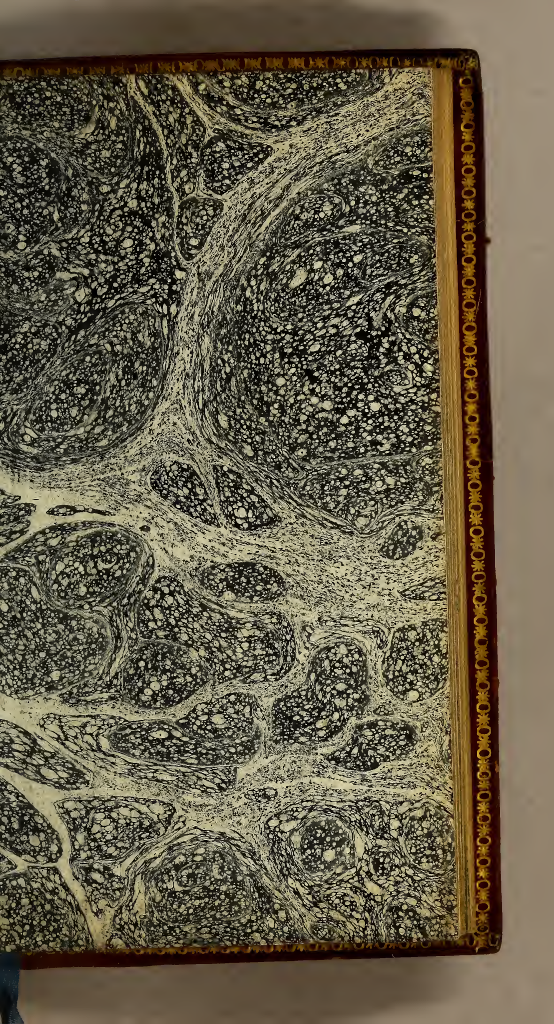
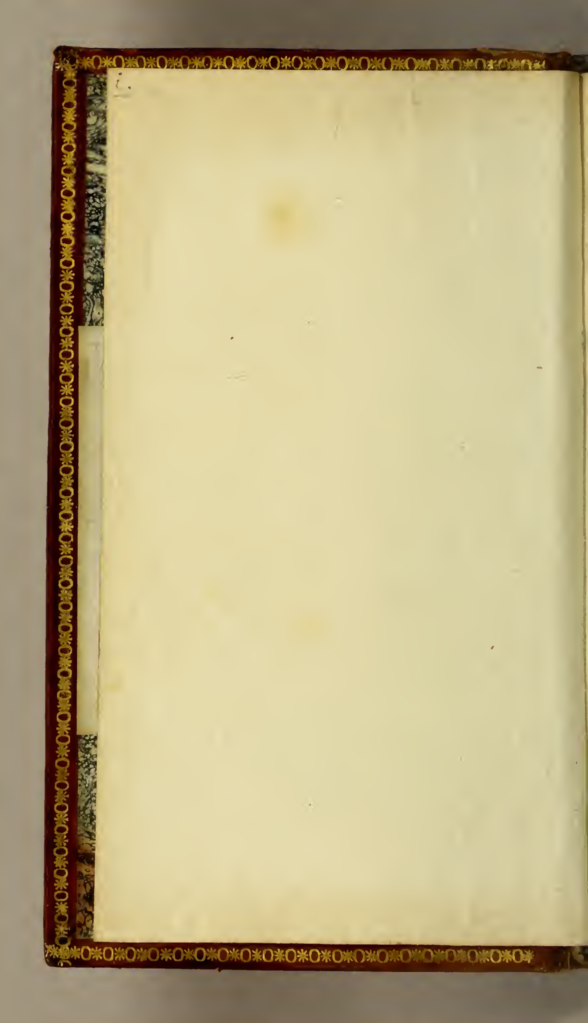
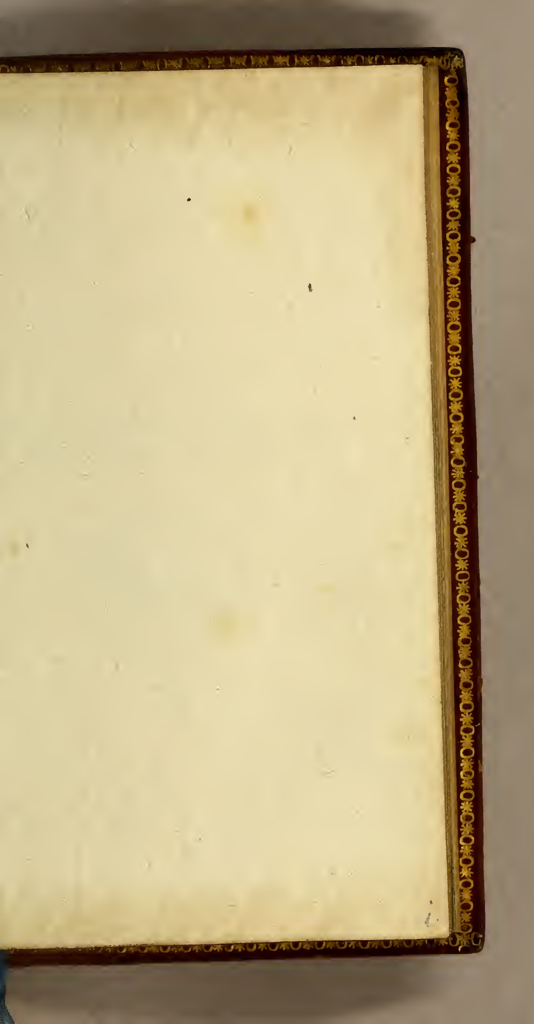

HT





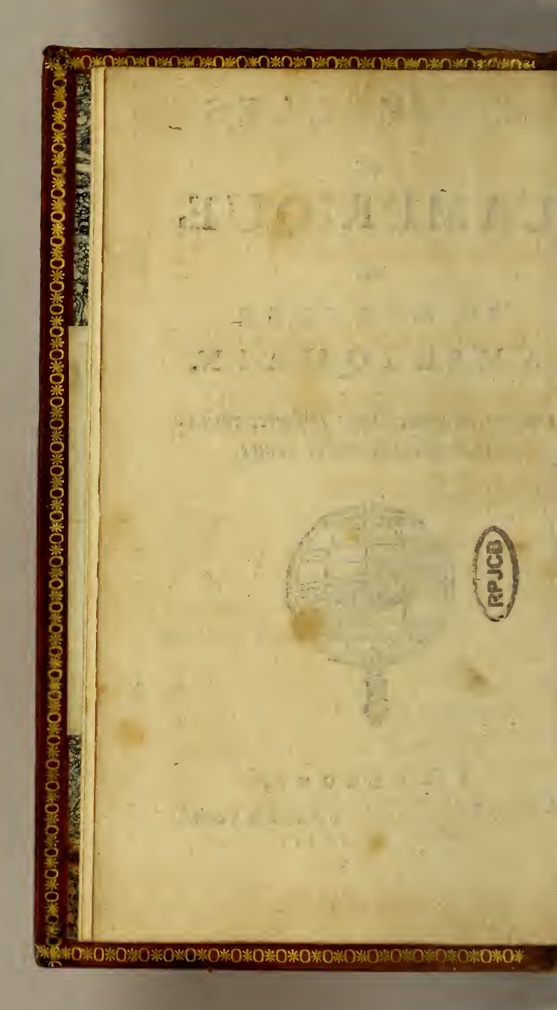


NOUVELLES
De
L'AMERIQUE;
Ou
LE MERCURE AMERIQUAIN,

Ou sont contenües trois Histoires veritables arrivées de nostre temps.



à COLOGNE,
Chés JEAN L'INGENU, à la Verité.
M DC LXXVIII.


RPJCB

NOUVELLES
De
L'AMERIQUE,
Ou
Le Mercure Ameriquain.

MOnſieur, puiſque je vois que je le bonheur, de ſatisfaire à voſtre curioſité en vous racontant ce qui c'eſt paſſé de remarcable (pendant noſtre Ciecle) dans l'Amerique: Je voulu vous en faire ici une petite Relation: particulierement, de ce qui c'eſt paſſe avec la Nation Eſpagnole, comme étant celle qui poſſe de la plus grande partie; & s'il faut dire tout ce nouveau monde abondant de tout ce que l'homme peut ſouhaiter, & principalement; en minne du plus precieux metal qui ſoit au monde ce qui ſe preuve facille-

ment ; par la montagne de *Potosi* laquelle en cent & vingt deux ans a donné plus de trois cents milions de livres d'argent ſans conter lor je ne mamuſeray pas pourtant a vous raconter icy les raretes de ce pais de *Cocagne* parce qu'il y à des hiſtoriografſes, qui ent ont eſcrit aſſées amplement. Mais je vous racontray ſeulement, une partie des Hiſtoires Galantes qui ſe ſont paſſées dans ce pais entre les Eſpagnols, & parmi les autre Nations, qui abirent la.

Hiſtoire de Don Diego de Rivera.

NOUVELLE PREMIERE.

DOn *Auguſtin Rivera*, eſtoit Jentilhomme Aragonois qui avoit long-temps, ſervit le Roy d'Eſpagne, dans la Flandre en qualité de Sergeant Major, & lors que le Roy eut fait lapaix, avec les Provinces Unies;

Unies ; il rapella une partie de ſa mi lice du Païs-bas ; affin de ſoulager ces ſubjects. Il beneficia, tous ceux qui c'eſtois bien comportés, de charges dans les Indes, ou *Don Auguſtin Rivera* eut le Gouvernement de la Province de *St. Marta* dans le nouveau Royaume de *Grenade.* Apres que Don Auguſtin eut fait ces depeſches en Eſpagne, aprés avoir receu les ordres du Roy ; il s'embarca, pour aller prendre poſſeſſion de ſon nouveau Gouvernement, & prit ſa famille avec luy. Il avoit un fils agé environ de vyngt & deux ans, qui avoit hanté auſſi les armées en Flandre ; qui mena avec luy, affin de luy procurer la premiere place vacante dans la Province d'ou il aloit eſtre Gouverneur : & apres (ſelon ſon comportement) le faire par venir a de plus hautes dignitées.

Ce fils ſera ici le ſubject de noſtre hiſtoire. Apres que ſon pere fut arrive dans le Royaume de *nouvelle Grenade*. Il envoya ſon fils (nommé

Don Diego Rivero, à une Ville nommée Santa Fe de Bogota, capitale du nouveau Royaume de Grenade) affin qu'il vist, & conneut les mœurs du peuple *Americain* (parce que quoyque qu'ils soient neaumoint Espagnols. Ils ne laisent pes d'avoir quelque chose qui differe de l'humeur Castillane) & pour se faire cognoistre au Gouverneur de St. Foy qui est autant come Viceroy ce que Don Diego ne consentit pas volontiers, n'osant pourtant declarer a son pere la cause pourquoy. La cause estoit qu'il estoit devenu amoureux de la fille d'un vieux Capitaine Espagnol qui passoit dans le mesme vaisseau, ou passoit Don Augustin, & venoit pour estre Gouverneur d'un fort, sous l'obeissanse de Don Augustin : cette fille étoit assées belle, & jeune. & plut tellement a Don Diego, qu'il devint [si passionné qu'il ne dormoit ni nuit-ni jour : & cequi augmentoit son martire étoit qu'il n'osoit se declarer a son pere,

pere, a cause que Leonor (c'est ainsi que s'appelloit cetre fille) n'estoit pas assées riche ni d'assées bonne maison pour luy, quoy qu'elle avoit autant d'amour pour Don Diego comme il evoit pour elle. Ils eurent beaucoup de conversations ensemble, sur le vaisseau, & Leonor se scavoit Tircer des Costées de ces pere & mere pour venir passer la nuit a s'entretenir avec Don Diego : & ces deux jeunes amants prenois tant de plaisir a s'entretenir l'un & l'autre que le jour venoit plutost qu'il ne souhaitois & on voit que l'orore fait chanter les oiseaux des boscages, de joye qu'ils ont devoir qu'elle chasse l'obscurité. Mais c'étoit le contraire avec ces deux amants ici par ce qu'elle les faisoit casi respandre des l'armes. Ils étois tous deux fort incommodées de la mer. Mais lors qu'il avois le temps de se parler il semble qu'ils se servois de medecine l'un à l'autre, contre un mal ou les medecins entende moins qu'a la goute; en-

fin le voyage ſa cheva on ſe de barca a *St.Marte* ou il falut que Don Diego ſe ſeparaſt de ſa chere Leonor qui n'étoit pas moins triſte que luy. Les parents de Leonor remarquerent bien que *Don Diego* avoit de l'inclination pour leur fille, & n'en furent pas fachées: mais au contraire ils tacherent par de-ſubtils moyens de faire en ſorte que Don Diego épouſaſt leur fille, neantmoins qu'ils ne le firent pas paroiſtre aux parents de Don Diego, parce que le pere de Leonor ſçavoir bien que ſi le pere de Don Diego venoit a ſçavoir l'entremiſe, qu'il ſeroit ſon Ennemi c'eſt pourquoy il fit tenir l'affaire ſegrette. Cependant Don Diego reçeut ordre, de ſon pere pour partir pour *Santa Fé*: & fut tellement preſſe qu'il n'eut pas le temps d'aller dire adieu a ſa maîtreſſe, ſi bien qu'il falut monter a cheval. Don Auguſtin monta auſſi a cheval pour aller conduire ſon fils, mais comme le bon homme ne pouvoit-pas ſupporter beaucoup

de

[l]e fatigue, lors qu'ils eurent eſte deux [l]cüe de la Ville, il rentra, & Don [D]iego pourſuivit ſon chemin, avec [l]es autre Cavaliers juſque a ce que le [S]oleil changeaſt de face & qu'il ſe [v]oulût plonger dans le ſein de têtis: [A]lors Don Diego ſongea de ſe ſepa[r]er de ſa Compagnie pour revenir a *St. Marthe* dire adieu à ſa maitreſſe & [p]our cet éffet il chercha cette excuſe [i]l dit a ces Camarades ou ceus qui le [G]uidois, qu'il avoit oublie une lettre [d]e change & qu'il falloit que de neceſ[ſ]ité il retournaſt à la Ville pour l'a[v]oir, & les ſupplia de vouloir l'attendre, & qu'il ne tarderoit point, & qu'ils le vouleuſſent, attendre a un [p]etit hameau d'Indiens, qui étoit la [p]roche. Les guides de Don Diego, qui [n]e ſe deffiois de rien, lui accorderent tout ce qui vouleut. Don Diego étant hors de la véüve de ces guides, il courut la poſte de la belle maniere, tellement qu'il fut a nuit fermante, dans la Ville ou il s'en a la droit ches un de

 ces

ces amis ou pour n'être pas recognu dans le Chaſteau ; il prit un abit de ſoldat, & s'en fut dans le Chaſteau & fit un ſignal a une eſclave de Leonor, (a qui, il avoit de la cognoiſſance) qu'il l'introduit au meſme temps dans la partement de Leonor qui fut ſurpriſe de le voir ainſi deguiſé, ne ſachant pas qu'il avoit faict ſon depart pour *Santa Fe*: mais elle le fut bien plus quand, Don Diego lui fit ſçavoir la cauſe pourquoy il venoit, en luy parlant de cette façon.

Madame puis que je ne puis pas Eviter la rigeur de mon pere, qui me long ne, de ce que je de plus cher au monde, a ſçavoir de vos beaux yeus, qui comme deux flambeaux donne la lumiere a mon ame, ainſi que le ſoleil fait a la lune. Il faut me reſoudre à luy obeir, me voyant dans un Païs ou je ne connois perſonne, & ni ſuis cognu que par mon Pete. Mais j'eſpere que ſe banniſſement (car c'eſt ainſi que j'apelle ce voyage) ne durera pas long-

temps

emps & je vous prie que pendant
non abſence vous vous ſouvenies de
noy, comme je me ſouviendré de
ous: & en diſant ces paroles il tira
on portraict de ſa poche (qui étoit
ur une piece dor, emaille & garni de
neraude) qu'il donna a ſa belle Leo-
ior: elle le receut la l'arme aux yeux,
t ſi oppreſſée dans le cœur qu'elle fut
uelque temps ſans parler Leonor ne-
nanqa pas de faire le reciproque de ce
ue ſon amant avoit fait, en luy don-
ant auſſi ſon portraict, qui n'étoit
as moins riche, ni bien orné de pierre-
ie que le ſi en. Les deux amant s'em-
raſſerent derechef & ſe dirent mille
Tendreſſes, qui auroient navré le
œur le plus dur. Enfin le coe com-
nença a chanter quand Don Diego
uita ſa belle pour remonter a cheval
t aller trouver ces guides qui l'atten-
oient dans le hameau d'Indiens: le
our commença a percer quand Don
Diego arriva ou étois les guides, il
eur demanda par civilité excuſe, & dit

 qu'il

qu'il avoit pris un chemin qu'il l'avoit mené dans des montagnes, d'ou il ne croyoit jamais en ſortir. Cette excuſe fut pour oſter les guides de ſoupcon s'ils en avoient eu. Enfin Don Diego ne vouleut pas ſe repoſer il fit monter les guides a cheval & pourſuivirent leu r chemin a *Santa Fé* ou ils arriverent heureuſement Don Diego ne fut pas long-temps dans cette Ville, qu'il y fut cognu, & toutes les Dames de la Ville admirerent ſa belle taille & ſa bonne minne, & le nommerent le beau Caſtillan. Il étoit prie dans to utes les aſſemblée, parce qu'il touchoit admirablement bien la gui tarre & la harpe. Toutes les Dames ſouhaittois avoir aſſées de beaute, & aſſées de richeſſes pour le pouvoir charmer: ils tachoient tousjours, dans les Compagnies ou il venoit de lui donner de l'amour, ſoit en chantant ou en luy permettant quelque choſe de plus qui ne permettoient aux galant du Païs neaumoint toutes ces careſſes, & tous

es objects, Don Diego n'oublioit
as sa belle Leonor (qui étoit Ca-
tillane comme lui) pour qui il soupi-
oit tous le jours, pendant que Don
Diego soupiroit pour sa maistresse il y
voit dans le Chasteau de St. Marte un
Alferes qui en devint amoureux, & ta-
scha a luy derober ce qu'il estimoit le
plus au monde, & par sa traison il y
reussit. l'Alferes tascha a s'introduire
dans les bonnes graces de Leonor,
mais comme le chemin étoit difficile,
il falut qu'il songeast quelque ruse pour
venir about de ces desseins: & pour cet
effet il gagna l'esclave de Leonor, qui
luy donna une lettre de Don Diego,
dans laquelle il temoignoit à sa belle,
mille regrets de son absence. l'Alfe-
res resolut de faire responce a cette
lettre, & y fit parler Leonor de cette
sorte.

Faute

Fauce lettre de Leonor a Don Diego.

MOn cher amant tous les regrets que vous me themoignées, de ne me pouvoir voir, onts pour moy autant de flesches qui me percent le cœur. Mais tout cela seroit encor consolable, si la rigeur de mon pere n'étoit point si grande. Il a resolu de me marier a un Jentilhomme qui est Alferes dans le Chasteau. Il est riche & a des amis parles qu'els il espere être avancé. Neaumoint ne vous tourmentée point mon cher cœur! Je feré en sorte de m'en desister, & de demeurer tousjours vostre tres fidelle Leonor.

l'Alferes ne manqa pas de faire tenir cette lettre a *Don Diego*, & de retenir celle que Leonor luy en voyoit: & cependant il tachoit par tous les moyens imaginées de donner de l'amour a Leonor. Si la voyoit aller a la messe

messe il y aloit aussi, & taschoit (par quelque destour qu'il prenoit) d'estre premier qu'elle a l'eglise, affin de luy presenter de leaubenite lors qu'il sçavoit que *Leonor* étoit dans son appartement il ne manquoit pas d'aller, avec sa guittarre, devant ces Fenestres & y chanter quelque plainte, ou autre chansson amoureuse : mesme il tascha de s'insinüer dans les bonnes graces du pere de Leonor; lequel ne songeant plus a *Don Diego* l'estima, & luy fit paroistre qu'il n'étoit pas fasché qu'il rendist quelque services a sa fille parce que le bon homme auroit été volontiers deschargé, du soing de garder sa fille.

Enfin *Don Diego* receut la lettre que l'Alferes luy fit tenir, ou il faisoit parler *Leonor*, il ne l'eut pas plûtôt receu qu'il monta a cheval pour revenir a *St. Marte* & étant environa moitie chemin il rencontra son pere qui l'aloit voir. *Don Diego* voyant son pere il se pensa de s'esperer, il changeoit a

tous

tous moments de couleur : il ne ſçeut par qu'el moyen s'excuſer a ſon pere touchant la cauſe qui luy faiſoit prendre le voyage de *St. Marte* & prit cette excuſe il diſant a ſon pere que la nuit precedente. Il avoit veu dans ſa chambre une grande lumiere a la luëur de la qu'elle, il s'étoit eveillé en ſurſaut, & avoit veu un page qui tenoit une lumiere & derriere luy un vieillart qui luy ſembla étre ſon pere,& que tôt aprés cette viſion diſparut , & qu'il s'étoit imaginé la deſſus que ſon pere étoit mort, & que cette imagination l'avoit fait monter a cheval, pour venir au plutoſt voir la verité. Don *Auguſtin* embraſſa ſon fils, & luy temoigna aſſées de tendreſſe & luy dit que ce qu'il avoit veu étoit un ſigne de ſa venüe. *Don Diego* taſcha de cacher ſa triſteſſe le plus qu'il luy fut poſſible, & quand ſon pere remarquoit quelque changement dans ſon viſage, il diſoit que cela venoit de la peur qu'il avoit Eue de cette viſion. Enfin il falut re-

tourner

ourner a *St. Foy*, ou fisoſt que Don Diego fut arrivé il ne manqua pas décrire une lettre a ſa maiſtreſſe, & 'ayant pas la patience d'attendre le meſſager ordinaire. Il donna de l'argent a un valet d'un de ces amis pour porter cette lettre a *St. Marte*, & la donner a un ami qu'il avoit la, qui voit couſtume de les des livrer a la egreſſe de Leonor laquelle ayant receu cette lettre, au lieu de la donner ſa maiſtreſſe, l'a la remettre entre es mains de *l'Alferes* qui y l'eut ce ui ſuit.

MADAME.

DE demi mort que j'étois de n'avoir point de vos nouvelles, je is reſucité a la reception de voſtre ttre : mais avec une fureur que je ne ous puis pas exprimer, lors que je eu le funeſte deſſein de voſtre pere ui pretent de vous marier, a un aue. Jé auſſi-toſt monté a cheval pour npeſchet ce neud fatal qui me pouvo

voit causer la mort. Mais il sembl
que ma mauvaise fortune cherchant
me perdre, à fait venir mon pere ic
empescher mon desseyn, neaumoin
je fercy en sorte de m'en aller avec luy
affin que je vous puisse themoigne
que je suis vostre tres fidele *Don Dieg de Rivera.*

l'Alferes contre fit l'escriture d
Don Diego le mieux qu'il pût & chan
gea cette lettre en la suivante.

Madame puis qu'il a plus a la for
tune de nous separer pour ne nous plu
revoir il faut nous y consoler : mor
pere s'est transporté ici pour conclur
mon mariage avec la fille du Contado
Major de cette Ville, & má menace
de ne me pas recognoistre pour for
fils, si je ne consentois a sa volonté.
Il ny a point d'autre remede a ceci qu
de nous consoler, puisque la rigueu
de nos parents a surmonté nostr
volonte, je ne laiseray pourtant pa
Madame d'estre toute ma vie celuy
qui m'estimera heureux d'estre vostr
obli-

bligé Serviteur Don Diego de Rivera.

Leonor receut cette lettre (de la perfide esclave) avec joye, mais elle n'en eut pas sitost fait l'ouverture, que sa joye se changea en la plus grande tristesse qu'elle eut jamais eüe. l'Alferes a qui (les parents) avois donné assées de liberte dans leur maison entra dans un balcon, de derriere, ou Leonor s'étoit retiée a pour, repandre des l'armes : Il demanda a la belle Leonor, la cause d'une si grande tristesse, mais Leonor ne luy respondit, qu'avec un regard qui luy faisoit assées cognoistre, que la colore, dans laquelle, elle étoit, d'être interrompüe, luy disoit assées qu'il se retirast. Sitost que l'Alferes fut retire, *Leonor* songea a faire reponce a *Don Diego*, & luy faire reproche de son in constance ; ce qu'elle fit promptement affin que le mesme valet qui avoit apporté la lettre, portast aussi celle si a son maistre sitost que cette lettre fut escri-

escrite, l'esclave la porta a *l'Alfere* au lieu de la porter au valet de. *D* *Diego*, qui avoit déja contrefait l'écr ture de Leonor, & fit parler *Leon* en cette facon.

MONSIEUR.

JE recu la vostre par laquelle vo me temoignée la tristesse que vo avées eüe de la nouvelle que vo avées receu que mon pere me voulo marier a un antre. *l'Alferes* dont je vou cy escrit à été beneficie d'une plac de *Castillan* dans la Province de *Car tagene*, si bien que cela la fait aime de mon pere qui pretent de me don nera luy & m'a commandé de l'aimer Si bien qu'il faut me resoudre a lu donner la main, ou être disgracices d mes parents, je vous prie donc mor cher *Don Diego* de vous consoler & de croire que je ne vous oubliré jamais autant que mon honneur me le permettra & serey toute ma vie *Leonor.*

l'Al-

l'Alferes ferma cette lettre & la
ına a la negreſſe qui la porta au va-
de Don Diego. l'Alferes avoit en
ɛt été gratiffie de la charge de Ca-
lan (c'eſt a dire Gouverneur un
ſteau) dans la Province de *Car-*
ene qui avoit fait que le pere de
onor le conſideroit d'avantage: &
ſme Leonor (qui par la fauceté de
lferes) ſe voyoit hors d'eſperance,
jamais poſſeder Don Diego com-
nça de le ſoufrir. Voyla comme
Alferes trompa ces deux fidelles
ants, & voyant que ſon a faire n'a-
t pas mal il pouſſa la faire: & fit
ſorte que Leonor commença de
mer, & luy promit de le pouſer,
ıumoint qu'il reſtoit dans ſon cœur
ısjours quelque ſouvenir de *Don*
ego l'Alferes fut mandé par ſon ge-
ral, pour venir prendre poſſeſſion
ſa charge, & luy donna un mois de
nps pour vaquer a ces affaire, & s'il
ſe rendoit dans ce temps-la ou il
oit appellé, qu'il ſeroit depoſé.

l'Al-

l'Alteres n'osoit pourtant laiss
Leonor pour aller prendre possessio
de sa charge, il fit voir au pere de Leo
nor, les ordres de son general & e
mesme temps parla de son mariag
avec *Leonor* ce que le bon homm
luy accorda & commanda à sa fil
d'aimer *l'Alferes* & de se resoudre
l'espouser, luy representat que c'éto
une fortune pour elle qui ne venoit p
tous les jours; & d'autre coste. Il e
toit bien aise de se descharger du p
sant tardeau de garder sa fille, parc
que entre les Espagnols, c'est un gran
soing que d'avoir de belles filles ch
soy, quoy que les autre nations n'e
sont pas exemptes: enfin *l'Alfores* f
de sa faustetẽ une verité, il espou
Leonor contre sa volonté & la mena
Carta gesue.

Laisons icy *l'Alferes* avec son espo
sées & retournons a St. Foy oust no
stre povre *Don Diego* qui se pensa tu
luy mesme à l'ouverture de la lett
que son valet luy apporta, qu'il croyo

ven

nir de *Leonor* il envoya la valet auſ-
toſt a *St. Marte* pour ſçavoir de
ouche s'il étoit vré que Leonor étoit
ariée. Le valet arriva le propre jour
es nopces de Leonor : il en raparta
a plus viſte les nouvelles a ſon mai-
re, qui en tomba malade & en devint
nême phrenetique neaumoint il com-
nença a penſer a ſoy meſme, & me-
iter que c'étoit un mal ſans remede,
z que c'étoit une grande folie de s'at-
acher tellement a un objeƈt de qui on
e pouvoit pretendre que des mal-
eurs : ſi bien que *Don Diego* ſe re-
nit & ſe conſola luy meſme, & reſo-
ut de n'eſtre plus jamais amoureus.

Un jour que *Don Diego* ſe trouva
out a fait mieux, & delivré de ſon in-
liſpoſition, il luy prit en vie de s'aller
livertir a la Campagne il prit un écla-
ve qu'il avoit, avec luy & ſen fut a un
ardin, qu'un de ces amis avoit ſur le
chemin de *lima* en viron une lieüe
Eſpagnole de la Ville de St. Foy. Un
ſoir Don Diego prit un fuſil & ſon
épée

épée pour aller prendre garde, a un chien ſauvage qui venoit la nuit menger les melons du jardin, & le tüer. Don Diego s'étoit cache ſur le bort du grand chemin, dans un oranger, affin de n'eſtre pas veu du chien. Environ ſur la minuit Don Diego commença a ſommeiller lors qu'il s'eveilla en ſurſaut, & penſa tomber de haut enbas de l'arbre, il avoit entendu gemir quelqu'un dans le chemin il eſcouta attirivemen, & entendit le trot de quelque mulets avec une voix gemiſſante. Il fut curieux de deſſendre dans le chemin pour voir cé que c'étoit la lune étoit dans ſon plein & faiſoit caſi auſſi cler que s'il avoit été jour : Don Diego vit dans le chemin deux mulets ſur leſquels étoit montées deux hommes dont l'un des deux avoit une femme devant luy. Don Diego étant curieux de voir ce que c'étoit courût par un autre chemin pour les devancer, a un certain paſſage ou ils devois paſſer Don Diego s'étoit cache derrier

ier un petit buiſon pour les remarquer
iſtinctement, ſans être veu, & quand
s furent au droit du buiſſon, où eſtoit
aché *Don Diego*, la Dame (comme
elle avoit ſceu que celuy qui la devoit
elivrer eſtoit là) commença à gemir
t proferer cos paroles aſſez haut.

Es poßible Dios mio, que no ayga un Christiano que me libre d'eſte empeño.

Cecy veut dire, eſt il poſſible, mon
Dieu! qu'il n'y aye pas icy quelqu'un
ui me delivre du peril où je ſuis? à
es paroles *Don Diego* ſortit du buiſſon,
t s'ecria, ouyda Madame: & inconti-
ent vint fondre ſur le muletier, qui a-
oit la Dame devant luy (car la
node en Eſpagne eſt, qu'au lieu qu'on
orte les femmes en croupe, on les
orte devant) mais il fut empeſché
ar l'autre, qui ſe mit au paſſage &
ns proferer une ſeule parole, il tira
n coup de Piſtolet ſur *Don Diego*;
nais (par bon heur) il ne luy atrapa
ue le bort de ſon chapeau. *Don Diego*
e luy pardonna pas, & luy donna ce

qu'il avoit preparé pour le chien qui avoit mangé les melons: & voyant un de ses ennemis à bas, fut pour attraper l'autre, qui avoit pris la fuitte avec la Dame; & pour ne les pas manquer, il monta sur la mule du mort, & courut au galop aprés le fugitif, qui s'estoit détourné du grand chemin, & il l'auroit perdu de veuë, n'eust esté que la mule sur laquelle il estoit monté, se détourna dans le mesme chemin où le fugitif s'estoit sauvé avec la Dame. quoy que *Don Diego*, luy vouloit faire poursuivre le grand chemin. Mais il songea en luy mesme que ces mulets estoient acoutumez d'aller ensemble, & que l'un suivoit toujours l'autre. Etant dans cette pensée il entendit crier la Dame; mais comme il n'avoit pas bien entendu d'où venoit la voix, il attendit un second cri qui luy sembla venir de dessous quelque voûte: Il courut au plutost d'où luy sembloit venir cette voix: mais il en étoit plus proche qu'il ne croyoit; lors qu'il

qu'il entendit encore un cri de la Dame, & reconnût que cela venoit de dedans une voûte, sous des rochers, où autrefois les Indiens avoient demeuré. *Don Diego* y entra resolument, l'espée à la main, où il trouva la Dame & le Muletier corps-à-corps. Ce coquin avoit voulu passer son espée au travers du corps de la Dame, & puis apres se sauver; Mais comme la voûte estoit obscure, il n'avoit pas bien veu ce qu'il vouloit percer, & avoit passé son espée au travers de la mante de la Dame, qui aussi-tost le saisit au milieu du corps, pour l'empescher de desgager son espée, en attendant qu'il vinst du secours. *Don Diego* ne pardonna non plus à celuy-ci, qu'il avoit fait à l'autre. Car aussi-tost qu'il eut desgagé la Dame d'entre ses mains, il luy passa son espée au travers du corps, & tira la Dame de la voûte, & monta sur un des mulets avec elle, & s'en retourna chez luy, où tout le monde dor-

moit encore. Il introduit la Dame dans ſa chambre, & fut querir un peu de vin pour la remettre; parce qu'elle tomba en foibleſſe, de toute la fatigue & de la peur qu'elle avoit euë. *Don Diego* voyant la foibleſſe de la Dame, il ne la voulut pas interroger, quoy qu'il fuſt tres-curieux de ſçavoir ſes avantures. Il la pria ſeulement de ſe mettre ſur ſon lit, & de ſe vouloir repoſer un peu; ce qu'elle ne refuſa point: & auſſi-toſt *Don Diego* ferma la porte ſur elle, s'en fut dans le balcon qui donnoit ſur le Jardin, où il s'aſſit dans une chaiſe, & paſſa là le reſte de la nuit. Si-toſt que les oiſeaux commencerent à publier la venuë de l'Aurore par leur ramage, *Don Diego* s'éveilla, & fut eſveiller ſon valet (qui n'avoit rien oüi de tout ce qui s'eſtoit paſſé) & l'envoya à la ville pour quelques rafraiſchiſſemens; & luy enchargea de s'enquerir de ce qui ſe paſſoit dans la ville. Apres que ſon valet

fut

ſut parti, il entra tout doucement dans ſa Chambre pour voir en quel eſtat eſtoit la Dame. Il la trouva éveillée, & toute conſonduë en larmes. Il commença à la conſoler: & avant de ſatisfaire ſa curioſité en l'interrogeant ſur ſes avantures, il commanda qu'on preparaſt du *Chocolate*. Ce qu'on fit au meſme temps, & une *Negreſſe* l'apporta; mais *Don Diego* la fut recevoir à la porte de ſa chambre, ſans donner le temps à l'*Eſclave* de pouvoir voir la Dame. *Don Diego* luy preſenta un goblet de *Chocolate*, qu'elle prit, mais avec une telle negligence, & un tel dégouſt, qu'il ſembloit qu'elle avoit plus d'envie de mourir que de vivre. *Don Diego* prit auſſi ſon goblet de *Chocolate*, quoy qu'il y euſt auſſi peu de gouſt que la Dame. Toute ſon attention n'eſtoit qu'à admirer la beauté de cette Dame, qui ne cedoit en rien à celle de *Leonor*, mais plutoſt la ſurpaſſoit. Il me ſuffit de dire

qu'elle eſtoit belle, & de belle taille, ſans repreſenter ici ſon viſage, la meſure de ſes bras, la conſtitution de ſon corps. Cela n'eſt qu'un amuſement, qui ne ſert à rien qu'à broüiller du papier. Mais je diray que ſa *phyſionomie* témoignoit qu'elle avoit bien de l'eſprit. *Don Diego* la regarda long-temps ſans s'oſer émanciper de luy demander comment elle s'eſtoit rencontrée dans cette occaſion, & d'où elle eſtoit; mais, elle reconnoiſſant le deſir de *Don Diego*, elle commença à luy parler ainſi: Brave Chevalier, vous voyez ici une mal-heureuſe (à qui vous avez ſauvé la vie) qui veut reconnoiſtre voſtre generoſité en vous faiſant confidence de ſon ſecret. *Don Diego* (à ces paroles) ſe rendit fort attentif, & laiſſa pourſuivre la Dame, qui luy conta toute ſon Hiſtoire, comme il s'enſuit.

Sçachez donc, Genereux Chevalier, que mon Pere eſtoit *Caſtillan*, na-

natif de *Madrid.* Apres avoir rendu de ſignalez ſervices au Roy ſon Maiſtre, il fut gratifié de ſa Majeſté de la Charge de *Contador Major* du Royaume de *Ste Foy*, où eſtant arrivé, il fut tellement aimé d'un chacun, qu'apres ſon temps expiré on ſupplia ſa Majeſté qu'il fuſt continué : ce qu'on obtint. Mon Pere donc ſe maria à ma Mere qui eſtoit native de ce pays, mais belle & riche, & ſortie d'une honneſte famille. Mon Pere a procuré avéc elle trois enfans, à ſçavoir un fils & deux filles. Mon Frere eſt preſentement en *Eſpagne*, & ma Sœur eſt mariée à un Marchand *Biſcain*, fort riche, & a un Frere, que luy & ma Sœur me veulent faire eſpouſer, malgré moy. Il eſt fort riche, mais il n'eſt point à mon gré. Il eſt âgé environ de quarante-cinq à quarante-ſix ans. Il eſt d'une taille mediocre, & marche courbé. Ses cheveux ſont plus blancs que noirs. Il a des yeux grands, & rouges tout

au tour, & chaſſieux. Il a le nez tortu, une grande bouche; les dents noires comme gês, & ſon haleine put; & meſme on dit qu'il a des ulceres aux iambes, qui luy ſont reſtez du *Mal-François*; Et, (qui pis eſt) on dit qu'il eſt Juif. Enfin voilà en peu de parolles une Relation de l'objet pour qui je ſuis icy. Il y a environ un an & demi, que cet homme me tourmente. Je n'ay pas une nuit de repos. Il eſt toûjours ſous mes fenêtres, à joüer ſur ſa Guittarre, qu'il touche, à mon advis, aſſez mal. Il eſt fort bien venu aupres de ma ſœur, qui, par l'avarice, l'excite à me tourmenter, & voudroit volontiers que je l'eſpouſaſſe; afin d'avoir toûjours autant de commandement ſur moy comme elle a toûjours eu. La *Negreſſe* du logis vint introduire la Dame, en faiſant dire à *Don Diego* que ſon valet eſtoit de retour de la ville, & qu'il vouloit luy parler. La Dame qui avoit entendu parler du re-
tour

ur de la ville, suplia *Don Diego* de
aller informer de ce qui se passoit:
e que fit *Don Diego*. Il prit son
alet avec luy dans le Jardin, & luy
emanda ce qui se passoit. Il dit,
ue toute la Ville estoit en émotion;
u'on avoit enlevé la fille de *Don Enriquez de Errera*, & que *Don Sebastian*
emoja, qui l'avoit pretenduë en maage, en estoit au desespoir. On dit
ue *Don Helena* s'est fait enlever pour
e se point marier avec *Don Sebastian*; & sur les dix heures on a
porté un homme mort, qu'on a
rouvé sur le chemin de *Lime*. Quelques-uns supposent que cet homme
voit voulu empescher l'enlevement
l'*Helena*, & qu'on la tué. Enfin les
arens d'*Helena* ont envoyé des gens
Sta Marte & à *Cartagesne* pour en
sçavoir des nouvelles. *Don Diego* fut
ussi-tost faire un fidel raport à sa
Dame de ce que son valet luy avoit
aporté de la Ville. La Dame poursuivit de raconter son Histoire. Ce

Henri de Errera, dit-elle, c'estoit mon Pere, qu'il n'y a que trois ans qui est mort, & ce *Don Sebastian* c'est la personne dont je vous ay parlé, & representé la figure ; Et cette malheureuse *Helene* c'est moy. Vous verrez comme le perfide tasche à couvrir sa faute, quand je vous auray raconté mon Histoire. Apres la mort de mon Pere je fus demeurer chez ma Sœur qui (comme je vous ay dit) est mariée au Frere de *Don Sebastian*. Du jour qu'il est venu à *Ste Foy*, je n'ay point eu de repos. Je faisois tout ce que je pouvois pour l'eviter ; mais ma Sœur & mon Beau-frere, qui m'estoit contraire, me faisoit toûjours tomber entre ses mains. Quand je vis qu'il n'y avoit point d'autre remede, je pris un logis à part, & j'advertis mon Pere Confesseur de ce qui se passoit. Il me consola & me promit d'en parler à *Don Sebastian*. J'ay bien demeuré trois mois, sans estre
in-

nterrompuë de *Don Sebastian.* Ce-
pendant il y avoit un Jeune-homme
qui estoit aussi natif de *Ste Foy*, & nous
nous estions connus dés l'enfance. Ce
eune-homme me venoit voir souvent,
& moy (à dire la verité) je le soufffrois
volontiers. *Don Sebastian* le sceut; Il
n fit ses plaintes à ma Sœur & à son
Frere. Ma Sœur me fit deffense de
souffrir ce jeune-homme chez moy: Et
Don Sebastian le menaça de le faire
massacrer s'il s'émancipoit de rentrer
hez moy. *Don Sebastian* commença
m'observer. Je ne sortois jamais
ue je ne le visse de loing observer
ù j'allois; Si j'allois à l'Eglise, il ne
manquoit de s'y trouver le premier
our me presenter de l'Eauë-benite.
Le pauvre jeune-homme dont je vous
iens de parler, n'osa plus revenir
hez moy: Enfin je me vis dans un
desespoir de me voir persecutée d'un
omme que je haïssois comme la
mort. Il tascha par tous les moyens
u monde d'entrer dans mon logis.

Il promit à une *Esclave* que j'avois de la retirer d'Esclavage, & luy donner la liberté, avec une bonne somme d'argent pour se marier : moyenant qu'elle le voulust introduire de nuit dans mon appartement. Mon *Esclave*, qui le craignoit, luy accorda tout ; Mais elle ne fut pas si-tost hors de le presence de *Don Sebastian*, qu'elle me vint rapporter ce qu'il luy avoit proposé. Je pensai la mal-traitter lors qu'elle me dit qu'elle n'avoit osé luy rien refuser. Neanmoins je me remis en moy-mesme, & consideray l'innocence & la fidelité de la *Negresse*. Je sortis au mesme temps de chez moy, & m'en fus chez ma Sœur, me plaignant de l'outrage que me faisoit *Don Sebastian*. Je ne receus pas beaucoup de consolation de ma Sœur. Je fis neanmoins sçavoir à son mari, que son Frere n'avoit que faire d'esperer d'entrer chez moy : & que quand mesme il obtiendroit l'entrée de ma maison par

s menaces qu'il pourroit faire à mes
omeſtiques, que j'aurois ſoing d'a-
oir du monde dans ma maiſon, qui
i caſſeroit le col, s'il eſtoit ſi hardy
y entrer. *Caßer le col !* (reprit
mari de ma Sœur, ſçavez-vous
ien, Madame, dit-il, qu'on ne caſ-
e point le col aux honneſtes gens ?
e le ſçay fort bien, Monſieur, luy
is-je ; Mais cela n'eſt pas le faict
'un honneſte Homme, d'entrepren-
re de venir dans ma maiſon malgré
noy. Enfin ma Sœur appaiſa cet-
e affaire, & me promit que *Don*
Sebaſtian ne m'importuneroit plus.
En effet, depuis ce temps-là il ne
vint plus aux environs de mon lo-
gis comme il avoit de couſtume. Il
'abſenta meſme de la Ville. Cepen-
dant ma Sœur me repreſentoit, qu'il
y alloit de mon intereſt d'aimer *Don*
Sebaſtian & que c'eſtoit un Homme
avec qui je ſerois heureuſe ; qu'il eſtoit
Riche, & qu'il n'y avoit pas d'ap-
parence qu'il deuſt vivre long-temps.
Je

Je ne reſpondis guere là deſſus ; mais je fis connoiſtre (par une maniere de negligence) , que je ne pouvois m'aſſujettir , à aimer *Don Sebaſtian.* Enfin *Don Sebaſtian* s'eſtoit abſenté environ trois ſemaines ou un mois de la Ville, &, pour mon mal-heur, il y revint, & me revint voir. Je luy fis paroiſtre, que je n'avois pas changé de reſolution. Il me voulut quereller, & me dit, que je me repentirois de ne vouloir pas accepter ſes ſervices, & me reprocha que j'eſtois encor jeune, & que je ne conſiderois pas ce qui me pouvoit eſtre favorable. Voyez les belles Fleurettes, que me venoit conter cette meſchante beſte. Je ne luy reſpondis rien, ſinon, qu'il avoit raiſon de me reprocher que j'eſtois jeune: & en meſme temps, luy donnay advis d'en aller chercher une autre, qui euſt plus d'âge & plus d'eſprit. A ces paroles il rougit : je ne ſçay, ſi s'eſtoit de honte, de m'avoir fait tels diſcours, ou ſi c'eſtoit de rage de ne

ſe

e pouvoir venger de ma fierté. Enfin
l s'en alla, de chez moy, fort mal-
ontent, quoy qu'il ne le témoignast
oint. En sortant la porte, il donna
ne double pistolle à ma *Negresse*, que
e querellay fort, de l'avoir prise.
Trois jours apres, ma sœur me vint
voir, & me convia d'aller soûper chez
elle. Je luy demanday, si *Don Sebastian*
i trouveroit elle me promit que non,
& me parla de luy fort à la negligen-
ce, & ne me conseilla plus de l'aimer.
Moy, comme innocente, & sans
aucune malice, je crus que *Don Seba-
stian* ne songeroit plus à moy, puis que
ma sœur ne m'en parloit plus avec la
mesme ardeur qu'elle avoit acoustumé.
Je m'habillay, & laissay ma *Negresse* à
ma maison, & m'en fus chez ma sœur,
où je trouvay une tres bonne Compa-
gnie. Il y avoit beaucoup de Damoi-
selles de nostre connoissance: il estoit
encor de bonne heure, il fallut joüer,
attendant qu'on aprestast le souper.
Nous joüasme à l'hõme. Toute cette
soireé

ſoireé je fus triſte, quoy que la Compagnie me feuſt fort agreable; mais la crainte que j'avois que *Don Sebaſtian* ne vinſt à la compagnie me cauſoit cette triſteſſe. Neanmoins quand je vis l'heure du ſouper venuë, & que *Don Sebaſtian* ne venoit point, je commençay à avoir plus de joye & de reſolution. Enfin aprés avoir joüé l'on ſoupa. Nous fiſmes tous bonne chere, & apres le ſouper nous dendanſaſme. Il y avoit deux nouveaux mariez en la Compagnie, à qui la nuit ſembloit deja bien avanceé, qui furent cauſe que la Compagnie ſe ſepara, ſinon nous y aurions paſſé la nuit. Pour moy, n'eſtant point à la Compagnie de *Don Sebaſtian*; le temps ne me duroit point. La Compagnie eſtant ſepareé, & chacun s'eſtant retiré chez ſoy: je me retiray auſſi. Ma *Negreſſe* m'eſtoit venuë querir avec une lanterne; le mari de ma Sœur eſtoit allé reconduire la Compagnie: ſi bien qu'on me laiſſa aller ſeulle, afin que le rolle fuſt

mieux

mieux joüé. Quand je fus à trois maisons de chez moy, je vis venir un Carosse avec quatre mules qui couroit le galop. Ce Carosse fut à moy devant que j'eusse le temps de me retirer dans ma porte: & il vint au mesme temps deux grands coquins de *Noirs*, qui me prirent comme s'ils avoient pris un sac de farine, & me jetterent dans le Carosse; dont on ferma aussi-tost les portieres, & on commença à toucher. I'estois si estourdie, tant de l'emotion qui j'avois, que du roulement du Carosse, que je ne sçavois où j'estois. Neanmoins je commençay à faire ma priere à nostre *Seigneur* & à *nostre Dame de la Conception*, qu'il leur plust me garder d'aucun mal. Le Carosse avoit roulé environ un quart d'heure, quand j'entendis, que je n'estois pas seulle dans le Carosse; ce qui me causa une nouvelle emotion. Ie no'say pourtant parler: mais celuy qui estoit dans le Carosse avec moy commença à parler; & me dit: N'ayez pas peur, Madame,

me, on ne vous veut point de mal; on ne tasche seulement qu'à appaiser vostre rigeur. Et en achevant de proferer ces paroles, il ouvrit une petite lanterne sourde, de laquelle il tira une bougie, qui donna pour moy, une funeste clarté, quand je vis que que c'estoit *Don Sebastian* qui estoit avec moy dans le Carosse. Il me dit bien des choses que je ne vous puis pas reconter, pour ne le sçavoir pas moy mesme; parce qui j'estois si saisie, que je n'entendois point ce qu'il me disoit, & mesme je ne luy pus rien respondre. Enfin le Carosse s'arresta, & on ouvrit la portiere du Carosse, & on me tira du Carosse, & je fus menée dans une maison de campagne: dans une chambre où il n'y avoit personne que deux hommes qui m'estoient inconnus; Je n'avois pas encore eu loisir de regarder autour de moy, que je vis venir *Don Sebastian*, avec le mari de ma Sœur dans la chambre. *Don Sanches* (c'est ainsi que le Frere de *Don Sebastian* s'appe-

appeloit) commença à me parler en
s termes : he bien, Madame, voulez-
ous vous resouldre à donner la main à
on Frere? je crois, reprit-il, que puis-
e la volonté de vostreSœur & la mi-
ne est ainsi, que la vostre n'y doit pas
tre contrarie : puisque nous n'avons
cela que l'esperance de vous voir
onorablement pourveuë & à vostre
antage. Je le remerciay, de la grace
'il pretendoit de me faire ; & luy ju-
y, en la presence de*Don Sebastian*, que
mais je ne l'espouserois, & que j'e-
ois preste de souffrir plutost la mort.
r ça, Madame, puisque vous vou-
z estre desobeyssante à vos parens qui
ous veulent vostre bien, je verray si je
vous puis pas dompter. Il faut vous
soudre à prendre le voyage de *Lime*.
me resoudray, dis-je, plutost à
endre le voyage de l'autre mon-
, que de vous épouser. *Don Seba-
an* & *Don Sanches* ne me parlerent
us ; ils me laisserent avec ces deux
ommes qui estoient dans la chambre,
qui

qui tascherent de me resoudre à épou
ser *Don Sebastian*, mais ils obtindren
autant de moy comme les deux freres
Ces deux hommes voyant qu'ils n
pouvoient rien gagner sur moy, me fi
rent sçavoir leur ordre auquel je n
pus respondre autre chose, sino
qu'ils fissent, ce que bon leur semble
roit; mais qu'ils prissent garde qu'ils n
leur en arrivast pas mal. I'avois à peyn
achevé de parler, qu'ils prirent m
mante de soye, & m'en donneren
une d'estoffe, pour me garder du se
rein de la nuit, & ils me donneren
aussi une robe de cheval, pardessu
mes jupes. & me prirent, & me mi
rent sur une mule: sur la quelle mont
un des deux, qui me tenoit devan
luy, & l'autre servoit d'escorte. Voyl
comme ces deux personnes que vou
avez rencontrées m'ont enlevée mal
gré moy. Vous pouvez juger si pa
là je suis malheureuse de me voi
ainsi maltraictée de ma propre Sœur
qui est cause de mon malheur. Elle fi
nit

t ces parolles en respendant un tor-
nt de larmes. Et (qui pis fut) elle
mba en pasmoison, où elle demeu-
plus de trois heures. *Don Diego*
nvoya querir un Medecin, pour luy
rdonner quelque Cordial, pour la
ire revenir. *Don Diego* retint *He-*
ne dans sa chambre quelque temps
vant que de la saisir, & sortit, apres
ıy avoir fait offre de ses services,
our venger l'affront que *Don Seba-*
ian luy avoit fait. *Helene* ne vou-
ut rien accepter de tout ce que *Don*
Diego luy presenta; mais seulement
e supplia de luy vouloir prester un
abit d'homme, pour aller elle-mes-
ne dans la Ville, & voir comment
out se passoit dans sa maison, & au
noins pour prendre ses joyaux, pour
s'en aller en quelque autre lieu, jus-
qu'à ce que les affaires fussent chan-
gées. *Don Diego* luy donna un ha-
bit dont le *Calçon* luy venoit bien,
mais la *Roupille* luy estoit trop grande;
Mais son velet, qui estoit Tailleur de
son

ſon meſtier, la luy accommoda. I
luy donna auſſi une eſpée & une da
gue qu'il avoit empruntées de ſoi
Amy, à qui appartenoit la maiſon oì
il eſtoit logé. *Helene* s'en fut en ce
equipage dans la Ville, où elle arriva
ſur le ſoir: & s'en fut droit chez elle:
& demanda à ſa *Negreſſe* comment
tout alloit. La *Negreſſe* reſpondit,
que le lendemain ſa Sœur devoit venir enlever tous les meubles qui étoient dans la maiſon, & qu'elle avoit pris les clefs de ſon cabinet. Mais que neanmoins elle n'avoit pas regardé dedans. *Helene* avoit la clef d'une autre porte qui rendoit dans un grenier, & par le moyen d'une trape on pouvoit entrer dans ce cabinet: ce qu'elle fit, & prit tous ſes bijoux, & ce qu'elle put porter ſans empeſchement, puis s'en fut; Mais, mal-heureuſement en ſortant du logis, elle rencontra ſon Beau-Frere, qui entroit dans le logis, & la voulut arreſter. Et comme elle eſtoit en habit d'homme,

e, il crut que c'eſtoit celuy qui avoit
élivré *Helene*: parce qu'il ſçavoit bien
ue les deux hommes à qui on avoit
vré *Helene* pour la mener à *Lime*,
voient eſté tuez. Il tira au meſme
emps l'eſpée. *Helene* la tira auſſi,
t taſcha de ſe deſgager de luy: ce
u'elle fit; & pour avoir plus de li-
erté, elle laiſſa tomber l'eſpée. *Don
Sanches* courut apres, mais il ne la
ut attraper. La *Negreſſe* qui eſtoit en
aut, deſcendit au bruit qu'avoit fait
Don Sanches, & ramaſſa l'eſpée qu'elle
econnut eſtre celle que ſa Maiſtreſſe
ortoit. Mais *Don Sanches* entra auſſi-
oſt, qui la luy arracha des mains, &
uy en donna quelques coups du plat,
& luy dit qu'elle ſçavoit bien où é-
oit ſa Maiſtreſſe. La pauvre *Eſcla-
ve* jura que non. *Don Sanches* voulut
oucher dans la maiſon cette nuit-là
& le lendemain. Il fit crier par la Ville,
qu'il avoit trouvé un homme mort, &
que ſon eſpée eſtoit en un tel lieu, &
qu'on pouvoit venir voir ſi on le re-
con-

connoiſtroit. *Don Sanches* s'eſtoit caché derriere une tapiſſerie, pendant que pluſieurs perſonnes eſtoient venuës viſiter l'eſpée trouvée, avec l'homme mort: & il y eſtoit encore, lors que l'Ami de *Don Diego* entra, & reconut ſon eſpée. Il dit d'abord, que c'eſtoit une eſpée qu'il avoit preſtée à un ſien Ami, & qu'il faloit qu'on l'euſt tué, & qu'il croyoit qu'il fuſt à ſa méterie hors de la Ville. *Don Sanches* fut fort ravi de ce qu'il avoit entendu. Il fut auſſi-toſt advertir la Juſtice, & la mena où eſtiot *Don Diego*, qu'il fit prendre, & le fit mettre priſonnier; diſant, qu'il avoit tué les deux hommes que l'on avoit trouvez morts ſur le grand chemin: & qu'il l'avoit voulu tüer; mais qu'il l'avoit deſarmé; & monſtra en meſme temps l'eſpée. *Don Diego* ſe deffendit d'abord, diſant, que veritablement c'eſtoit ſon eſpée, mais que comme il ne la portoit plus, il l'avoit donnée à un valet qui l'avoit autrefois

ſer-

ſervi , & qui eſtoit hors de chez luy.

Helene eſtoit encore dans la Ville, qui entendit que *Don Diego* eſtoit priſonnier : & qu'on l'accuſoit d'avoir tué les deux hommes qu'on avoit trouvez morts ſur le chemin de *Lime* : & , de plus , on diſoit auſſi qu'il avoit enlevé *Helene.* On diſoit auſſi qu'il ne vouloit rien confeſſer : & que le lendemain on luy devoit donner la geſne. *Helene* ne voulut pas eſtre ingratte à une Perſonne qui luy avoit fait tant de bien. Elle voulut delivrer *Don Diego* de la mort : Et pour cet effect elle fut chez ſon Pere Confeſſeur , qui eſtoit de l'ordre de S. *Dominique* , & luy conta comme l'affaire ſe paſſoit , le priant en meſme temps de luy vouloir preſter un habit de Religieux , & vouluſt luy faire la grace d'aller avec elle dans la priſon où eſtoit detenu *Don Diego.* Le bon Religieux , voyant qu'elle avoit une bonne intention de vouloir ſauver

la vie à un innocent, ne fit point de difficulté de donner un habit à *Helene*, (qu'elle mit aussi-tost) & alla avec elle dans la prison, que le Geolier ouvrit volontiers dés que le pere Dominiquain frapa ; & n'eut point de soupçon *d'Helene*, la prenant pour un jeune Frere *Lay*, qui acompagnoit le Pere, lequel disoit venir pour consoler *Don Diego*. *Helene* n'entra pas si-tost dans la chambre où estoit *Don Diego*, que quoy qu'elle fut deguisée, il la reconnut, & se vint mettre à deux genoux devant elle, luy parlant ainsi : Ah ! Madame, comment osés vous vous mettre en tel peril, pour venir voir un miserable, comme je suis; qui n'a peut-estre (poursuivit-il) qu'un jour ou deux à vivre. Mon cher *Don Diego* ! respondit *Helene*, quand il y iroit de ma vie, ce ne seroit que ce que je dois à vôtre generosité, qui m'a sauvé la mienne : & nous venons ici pour vous retirer. Alors *Helene* luy donna l'habit de Dominiquain, & prit ses habits: &

ce qui vint bien à propos, fut, que *Don Diego* portoit une perruque, qu'il laiſſa auſſi à *Helene*, & demeura avec ſa teſte raſée ſans cheveux, comme vont ordinairement les Frerez Lais; & cela eſtant fait, *Helene* & *Don Diego* s'embraſſerent : & *Helene* donna à *Don Diego* un Diamant de grand prix, avec une bourſe où il y avoit un bon nombre de piſtolles. Apres le Pere Dominiquain & *Don Diego* ſortirent de la priſon, où ils laiſſerent *Helene* pour les gages, & s'en furent au Couvent, où *Don Diego* demeura juſques à ce qu'on luy eut fait un habit, & qu'on luy eut acheté un cheval. Ce qui fut preſt dans trois jours : & *Don Diego* monta à cheval ſur le ſoir, ayant avec luy ſon valet, qui l'eſtoit venu trouver dans le Couvent. Il laiſſa une Lettre au Pere Dominiquain, pour faire tenir à *Helene*, de laquelle Lettre voici la teneur :

Lettre de Don Diego, envoyée à Helene, dans la prison.

MADAME,

La resolution que je prens icy de m'éloigner de vous, n'est pas pour éviter la mort, que je ne sçaurois souffrir avec plus de courage & de gloire, qu'à vostre service. Mais c'est pour me conserver la vie, que j'espere employer entierement à reconnoistre le bien-fait que j'ay receu de vous; & pour vous faire voir combien je me sens redevable à vostre generosité. Je m'en vay prendre le chemin de Lime, où mon Pere m'envoye pour solliciter une affaire auprés du Roy du Perou, & n'espere pas y faire long sejour, sans avoir la satisfaction de me revoir à vos pieds, comme le plus humble de tous ceux que vous commandez.

Don Diego de Rivera.

En effet, le Pere de *Don Diego* luy
avoit envoyé une Lettre de Change,
avec ordre de prendre le chemin de
Lime, pour demander justice au Vice-
Roy, d'un affront qu'il avoit receu du
Gouverneur de *Cartagesne*. *Don Au-
gustin* auroit luy mesme entrepris le
voyage; mais comme l'âge en quel-
que façon ne luy permettoit pas de
souffrir tant de fatigue, il se resolut
d'envoyer cette commission à son fils,
ignorant encore, pour-lors, la peine
où il estoit. Neanmoins le bon-
heur voulut que *Don Diego* fut delivré
lors qu'il receut ces ordres de son
Pere.

Don Diego fit donc ses diligences
pour partir, & aller executer ce que
son Pere luy ordonnoit, apres avoir
bien recommandé au Pere Domini-
quain d'avoir soin de sa chere *Helene*,
(pour laquelle il estoit plus passionné,
qu'il n'avoit jamais esté pour *Leonor*,
quoy qu'il l'aimast extremement,) &
remit entre les mains du Religieux, la

bourſe qu'elle luy avoit donnée : afin de l'aſſiſter, ſi elle en avoit beſoin. Le Pere Dominicain promit à *Don Diego* de faire tout ce qui luy ſeroit poſſible pour ſon ſervice, & pour celuy de Madame *Helene*, quoy que ſon innocence fuſt ſi grande & ſi manifeſte, qu'elle n'en avoit pas beſoin, ſelon une veritable Juſtice, pour ſe delivrer.

Rien n'affligeoit plus *Don Diego* dans cette occaſion, que de ne pouvoir pas joüir du bon-heur de parler à *Helene* avant que de partir. Enfin, le temps & les affaires le preſſant, il fut obligé de monter à cheval, & de commencer ſon voyage, accompagné de ſon valet ſeulement. Il arriva en bref à *Lime*, & neanmoins il y penſa arriver trop tard : parce que ſa Partie, ou les Agens d'icelle, avoient déja eſtez devant le Vice-Roy, & avoient plaidé leur Cauſe ſans Partie adverſe. Si-toſt que *Don Diego* fut arrivé, ou le lendemain, il ne manqua pas d'aller faire la reverence au

Vice-

Vice-Roy, & presenta ses papiers. Mais (comme dit le proverbe) les premiers ont l'advantage. Le Vice-Roy ne le voulut pas entendre parler. Si bien que *Don Diego* fut contraint de se retirer, sans avoir pû obtenir la permission de pouvoir donner connoissance de sa Cause; ou, (pour mieux dire) la deffendre. *Don Diego* se retira, fort melancolique. Il ne put pas disner ce jour-là. Le premier jour de son arrivée à *Lime*, (qu'en Espagnol on appelle *Ciudad de los Reyes*) il s'estoit un peu promené dans les ruës, pour voir la Ville, & avoit passé par un certain quartier où il y avoit d'assez beaux jardinages, & d'assez belles allées d'Orangers. Il avoit passé par-dessous un balcon, où il avoit entendu toucher sur une *Harpe* avec un accord de *Guittarre*: ce qui luy avoit extremement plu. Il alla chercher ce quartier, dans l'esperance d'entendre encore cette melodie; parce qu'il estoit à-peu-pres la mesme

 heure.

heure. C'eſtoit pour taſcher de divertir ſon chagrin, & en meſme temps aviſer en luy meſme aux moyens de pourſuivre ſon affaire avantageuſement contre ſa Partie, qui commençoit à avoir le deſſus. Il arriva audit Balcon un moment devant qu'on commençaſt le meſme concert, & il euſt preſque dit qu'on avoit attendu apres luy, pour commander à toucher les inſtrumens. La Dame qui touchoit la *Harpe* ſe voulut faire voir à luy, en ouvrant une feneſtre, pour recevoir l'air qui venoit de la Mer. Elle parut aſſez au gré de *Don Diego* : car il changea de place pour la voir plus à ſon aiſe. La Dame qui s'en apperceut, luy donna autant de temps comme il en voulut : Et il fut le premier qui diſparut, de peur d'eſtre incommode à la Dame.

Il n'eſtoit pas encore fort éloigné de là, qu'un petit *Noir* luy vint apporter un billet, le contenu duquel vous allez lire, ſi vous en voulez prendre la peine.

Mon-

MONSIEUR,

Ce que j'ay pu remarquer en vous, hier & aujourd'huy, m'a fait croire que vous estes Etranger : & j'ay remarqué, si je ne me trompe, que vous avez eu quelque satisfaction à entendre toucher une Harpe *dans le Balcon du jardin. Si vous avez la bonté de suivre le porteur de ce billet, on taschera à vous donner une satisfaction entiere.*

Don Diego n'eut pas besoin de lire deux fois ce billet, pour y consentir. Il suivit ce petit *Noir*, lequel le conduisit dans un jardin d'Orangers, entre lesquels il y avoit des Tonelles de Jasmin. Quand il eut fait presque le tour du jardin, le petit *Noir* le pria d'attendre un moment, tandis qu'il iroit voir si personne ne venoit. *Don Diego* attendit pres d'une demie-heure, apres lequel temps le petit *Noir* revint, & le mena proche un appar-

tement où il le fit entrer par une porte ſecrette. Puis le mena dans une Sale tres bien menblée à l'Eſpagnolle: c'eſt à dire, de Chaiſes, de Fauteüils, & de belles Nates, avec pluſieurs rares Peintures, (parce qu'on y trouve rarement des Tapiſſeries.)

Si-toſt qu'il fut entré, le petit *Negre* luy preſenta un Fauteüil, lequel *Don Diego* prit, puis s'aſſit dedans. En ſuite le petit *Negre* le laiſſant ſeul, s'en fut derechef. *Don Diego* n'attentendit pas long-temps à avoir compagnie. Il avoit les à yeux ſur une peinture qui repreſentoit l'incendie des Navires Eſpagnols, faite par les Hollandois dans le Port de *Callao*, lors que (ſans qu'il euſt oüi ouvrir aucune porte) la Dame qu'il avoit veuë dans le Balcon parut devant luy. Elle ne luy parut pas moins belle qu'*Eleonor* & *Helene* luy avoient paruës; mais neanmoins cette ſurpriſe le troubla un peu, n'ayant pas eſté adverti de ſon arrivée dans cette Sale. La Dame com-

commença à luy parler ainſi: Monſieur, peut-eſtre que ma hardieſſe vous fera juger temerairement de moy; Mais vous ſçavez qu'on ne craint quelquefois pas de mettre ſa reputation en peril, pour ſatisfaire à ſa volonté, qui quelquefois, dans le fonds, n'eſt qu'une bagatelle. Mais en ce rencontre-cy je n'ay pas craint de perdre la mienne, en vous faiſant entrer dans mon logis. Je vous vis hier ſous mon Balcon, & remarquay que vous preniez de la ſatisfaction à entendre toucher une *Harpe*, que ma Suivante touchoit. Les Etrangers nous ſont icy rares, & particulierement les Perſonnes comme vous. C'eſt pourquoy je vous prie de ne pas trouver mauvais que j'aye pris la hardieſſe de vous faire venir icy: puiſque mon intention a eſté auſſi bien de vous ſatisfaire, comme de me ſatisfaire moy meſme. *Don Diego* luy reſpondit avec autant de civilité, qu'il avoit accoutumé de traitter avec les honneſtes gens. La Da-

me fit venir des confitures, & taſcha de regaler *Don Diego* : Elle ne manqua pas de faire venir ſa Suivante, pour toucher la *Harpe*, (à quoy elle croyoit que *Don Diego* prendroit du plaiſir) & elle prit une *Guitarre*, qu'elle touchoit extremement bien, & fit un accort avec la harpe; & chanta par intervales: ce qui le charma plus que tout le reſte. Apres la Collation, les Inſtrumens ceſſerent, & ils entrerent en Converſation. La Dame ne manqua pas de luy demander ce qui l'amenoit à *Lime*: *Don Diego*, qui ne demandoit pas mieux que de l'informer du ſujet de ce voyage, luy conta toute ſon affaire, & comment tout s'eſtoit paſſé juſqu'alors; n'oubliant pas à luy dire le peu de ſatisfaction qu'il avoit euë du Vice-Roy. La Dame (apres avoir écouté attentivement toute l'Hiſtoire, elle le pria de ſe r'aſſeurer, & de ne ſe point mettre en peine: Et luy fit offre de ſes ſervices aupres du Vice-Roy; luy repreſentant qu'elle avoit des Amis

puiſ-

puiſſans, leſquels aſſeurément feroient beaucoup, pour le bien de cette affaire. *Don Diego* luy en fit ſes temerciemens, avec ſa civilité ordinaire. Elle le convia de la revenir voir le lendemain; & qu'on parleroit plus amplement de cette affaire-là. Sur quoy il prit congé d'elle, & s'en fut à ſon logis, où il trouva ſon valet, qui eſtoit fort en peine de luy, ne ſçachant pas ce qui luy eſtoit arrivé.

Don Diego l'envoya à la Ville, & apres luy avoir bien indiqué le logis de cette Dame, il luy commanda qu'il allaſt s'informer ſeurement quelles Perſonnes demeuroient dans cette Maiſon. Le valet fit fort bien ce meſſage, n'eſtant aucunement connu dans la Ville: Et rapporta à ſon Maiſtre, une heure apres, que cette Maiſon-là appartenoit à la *Señora Doña Luzia de Mandoza*, qui eſtoit une Dame que le Vice-Roy du Perou entretenoit; & chez laquelle il venoit ſouvent ſe divertir. *Don Diego* faiſant reflexion ſur

ce que la Dame luy avoit dit : Qu'elle avoit des Amis puiſſans, qui pouvoient beaucoup aupres du Vice-Roy du Perou : il jugea qu'il y alloit de ſon interreſt, de faire connoiſſance avec cette Dame ; Et qu'elle pourroit eſtre la cauſe du gain de ſon procez. C'eſt pourquoy il s'habilla le lendemain le plus leſtement qu'il put, & fut rendre viſite à la Dame. Le petit *Noir*, qui le vit venir de loing, alla au devant de luy, & l'emmena par le meſme chemin, par où il l'avoit mené la premiere fois, & le fit entrer par la meſme porte, dans le Logis de *Doña Luzia*, qui le receut fort magnifiquement.

J'ay dit que *Don Diego* s'eſtoit bien ajuſté ; mais la belle *Luzia* en avoit fait le meſme de ſon coſté : Elle fit tres bon viſage à *Don Diego*, & apres l'avoir bien regalé, elle luy parla elle meſme du Procez, la premiere, & luy dit, aſſez familierement, que le Vice-Roy du Perou luy donnoit dequoy ſubſiſter,

ister, & qu'il avoit de l'estime pour elle; qu'elle ne pouvoit admettre à aucun Galant la liberté de luy parler, sans luy faire tort: mais que c'estoit un homme qui avançoit sur l'âge; & que si ce n'estoit pour le grand bien qu'elle en esperoit, elle ne le voudroit pas voir, bien loin de le souffrir. Deplus elle dit, qu'elle avoit assez de credit sur luy, pour (par ses raisons) faire que ce Procez fust vuidé tout-à-fait à l'advantage de *Don Diego*, ou, pour mieux dire, de son Pere, pour qui il sollicitoit. Elle luy dit aussi, que pour ne point donner de soupçon, il falloit user de quelque stratagesme. Qu'afin aussi de s'asseurer contre les discours des voisins, elle devoit faire courir le bruit, que c'estoit le Frere de sa Tante qui l'estoit venu voir; & qu'au Vice-Roy, elle luy feroit accroire qu'elle avoit bien des obligations au Pere de *Don Diego*, pour divers services qu'il avoit rendus autrefois à son Pere, & depuis encore à toute sa fa-

mille,

mille. Enfin elle luy perſuada ſi bien les advantages qu'elle luy feroit avoir ſur ſa Partie, par ſon moyen; qu'il ne s'étudia plus, qu'aux moyens de plaire à *Doña Luzia.* A quoy il reüſſit heureuſement, & ſans beaucoup de peine. Ses progrez furent tels dans ſes bonnes-graces, qu'elle le pria elle meſme de l'aimer.

Elle ne manqua pas à luy tenir ſes promeſſes, & executa ſon projet ſelon ſa volonté; Mais elle fit traiſner un peu l'affaire: empeſchant pourtant que les Parties adverſes n'euſſent plus d'Audiance aupres du Vice-Roy. Ce qui ne les ſurprit pas peu, ignorans que *Don Diego* euſt de ſi grands Amis aupres de ſon Excellence. Ils firent recherche de ce qui pouvoit cauſer ce retardement du procez, mais ils ne peurent rien découvrir: Si bien qu'ils reſolurent de faire maſſacrer *Don Diego*; mais cela fut decouvert par une Perſonne à qui *Doña Luzia* avoit donné charge de prendre garde: parce qu'il

s'eſtoit

eſtoit plaint à elle que ſes Parties luy
ouloient bien du mal ; & que, peut-
ſtre (comme c'eſt aſſez la coutume en
ſpagne, que ce qu'on ne peut avoir
ar voye de Juſtice, on taſche de l'a-
oir par une voye moins honneſte) ils
uy joüeroient un mauvais tour.

Elle avoit fait retarder le Procez,
fin de joüir plus long-temps de ſa
reſence : parce qu'elle ſe divertiſſoit
ous les jours avec luy. Et il y avoit
rés de ſix mois que cela duroit, quand
Don Diego commença à s'ennuyer de
ne point recevoir de nouvelles de ſa
chere *Helene*.

Il fut ſupplier *Doña Luzia* de vou-
loir luy faire donner Sentence, diſant
pour excuſe, que ſon Pere eſtoit fort
ſur l'âge, & que le déplaiſir qu'il pou-
voit prendre de cette affaire, qui n'a-
vançoit point, luy pourroit cauſer la
mort, ou du moins tomber dans quel-
que infirmité ennuyeuſe. Elle, qui
n'avoit pas peu d'eſprit, jugea d'abord
que ce n'eſtoit qu'une excuſe, en attri-
buant

buant la cauſe à un manquement d'argent: parce qu'il l'avoit toûjours porté beau, & il eſtoit à croire qu'il avoit beaucoup dépenſé. Elle luy fit donc offre d'argent ; Maís il la remercia civilement, & n'en voulut pas prendre ; Et pour luy faire voir que l'argent ne luy manquoit pas, il luy montra une Lettre de change de Mille piſtolles, qu'il n'avoit pas encore tirée, Alors *Doña Luzia* crut *Don Diego*, & commença à luy parler de cette façon : Je puis bien faire vuider voſtre Procez dés demain ; mais je crains, qu'en vous aſſeutant le gain de voſtre Procez, je ne m'aſſeure la perte que je feray de vous. A ces paroles *Don Diego* luy proteſta, que non : Et que ſi-toſt qu'il auroit rendu compte à ſon Pere de ces affaires, il retourneroit à *Lime* ; parce que le ſejour, & le climat de ce lieu luy plaiſoient fort : Et-puis, reprit-il, quand il n'y auroit pas d'autre ſujet, que de rendre ſervice à une Perſonne comme vous, n'entreprendroit-

roit-on pas d'aller au bout du mon-
e? Madame! *Doña Luzia* fut fort
tisfaite de ce petit Compliment, &
ïy octroya tout ce qu'il voulut Deux
ours apres ſon Procez fut jugé par une
entence donnée contre ſes Parties,
ui furent extremement ſurpriſes du
nauvais ſuccez d'une affaire, qui dans
e commencement de leurs pourſuittes
voit ſemblé ne leur promettre que
out le contraire de ce qui leur eſtoit
rrivé: Ne ſe doutans pas que la ſeule
onne mine de *Don Diego* fut la cauſe
le ce grand changement dans leur
Procez.

Don Diego demeura encore quelque
temps dans *Lime*, apres avoir gagné
ſon Procez, pour voir ce que ſes Par-
ties feroient. Mais lors qu'ils virent
qu'il n'y avoit point d'Apel pour eux,
ils ſe retirerent; ne pouvans plus auſſi
ſupporter la grande dépenſe d'un ſi
long ſéjour: ce que pouvoit bien faci-
lement faire *Don Diego*, qui eſtoit ai-
dé, ou, (s'il faut ainſi dire) entre-
tenu

tenu par la Belle *Dona Luzia.*

Il eut le plaisir de voir partir ses Parties, tristes au possible de leur infortuné voyage: Et peu de temps apres, il prit congé de sa Belle; avec promesse expresse, neanmoins, de la revenir voir. Elle luy fit presen d'une Croix d'or, garnie d'*Emeraudes Orientalles*, lequel present il accepra & luy en fit un autre, qui, quoy qu'il ne fust pas de si grande valeur, il ne fut pas peu estimé d'elle. C'estoit un Anneau Couronné, avec une Teste Couronnée de Lauriers, entourrez de *Diamans.* Et en le luy presentant, il prit un baiser sur sa Bouche de Coral, puis monta à cheval, prenant le chemin de *Ste Foy*, suivi de son valet.

Don Diego arriva en peu de jours à *St Jacques de las Montagnas*, qui est une Ville qui est environ à moitié chemin de *Lime* & de *Ste Foy.* Estant arrivé là, il trouva bon de se reposer un peu; à cause de quelque indisposition

on qu'il avoit euë en chemin, & afin
ue s'il tomboit malade, il peuſt avec
lus de facilité avoir le ſecours des
Medecins. Mais apres qu'il eut pris
ant ſoit peu de repos, ſon indiſpoſi-
ion ſe paſſa: ce qui luy fit croire qu'el-
e n'eſtoit venuë que de la fatigue du
chemin, & de l'ardeur du ſoleil, qui
eſt exceſſive en ce pays-là. Il en fut
donc quitte pour quelques petits accez
de Fievre, dont il fut gueri aux pre-
miers remedes. En ſuite, il y ſejourna
encore quelques jours pour fortifier ſa
ſanté.

Pendant ce temps-là il fit quelques
connoiſſances avec la Nobleſſe de cet-
te Ville, avec laquelle il paſſa fort
bien ſon temps. Un jour il s'alla
promener hors de la Ville, (accompa-
gné de ſon valet ſeulement) pour aller
voir un Jardin, où il avoit un jour ap-
perceu une belle Dame ſe promener.
Mais y eſtant arrivé, il ne l'y trouva
pas. Il paſſa plus outre, en marchant
la teſte baiſſée, comme un homme
qui

qui avoit l'esprit agité & fort inquie
Apres avoir marché quelque temp
dans cette posture, il commença
s'entretenir avec son valet, de
Belle *Helene*, & dit, qu'il voudroi
avoir donné cent pistolles, & en avoi
des nouvelles. A peine eut-il ache-
vé de dire ces paroles, qu'il apper-
ceut deux hommes, montez sur de
mulets; un desquels avoit une femme
devant luy. Ces deux hommes étoient
vestus à la mode de la campagne, ou,
pour mieux dire, en Paysans de ce pays-
là; & la Dame avoit une mante, qui
la cachoit, avec un chapeau sur sa teste:
si bien qu'on ne la pouvoit pas con-
noistre. Mais la Dame reconnut bien
Don Diego, quand elle passa aupres de
luy. Elle voulut ouvrir sa mante; mais
l'homme qui la gardoit ne le luy per-
mit pas. Elle fit neanmoins voir
sa main à *Don Diego*, qui d'abord
soupçonna que ce fust *Helene*, qu'on
enlevoit pour la seconde fois: & il le
dit à son valet, qui se destourna pour
les

s voir par derriere : & il apperceut
ımber quelque chose de la mulle sur
quelle estoient montez l'homme &
femme. Il en advertit son Maistre,
ui ne manqua pas de l'envoyer voir
e que c'estoit. Il y courut donc, &
rouva un Reliquaire, qui estoit atta-
hé à un petit bout de ruban, qui pa-
oissoit estre masché. Le valet de *Don*
)iego luy apporta ceci, sans s'amuser
le considerer beaucoup. Si-tost que
)on Diego eut regardé le Reliquaire,
l ne douta plus que c'estoit sa chere
Ielene, à qui il l'avoit donné avant
on départ de *Ste Foy*. Il se resolut
vec son valet de courir apres ceux
qui enlevoient *Helene*, & de les jet-
er par surprise du haut en bas du mu-
et, devant qu'ils peussent estre sur
eurs gardes; parce qu'ils avoient des
rmes à feu, & *Don Diego* & son valet
n'avoient que chacun son espée, & son
poignard. Le valet promit à son Mai-
stre de s'acquitter bien de son devoir,
prometant, que quand mesme il auroit
du

du deſſous, il ne l'abandonneroit ja-
mais, qu'en perdant la vie.

Dans cette reſolution, ils ſuivoient les mulets à grands pas, qu'ils attraperent bien-toſt, & vinrent à bout de leur deſſein, avec un heureux ſuccez. *Don Diego* fut attaquer celuy qui portoit la Dame devant luy & ſon valet attaqua celuy qui ſervoit d'eſcorte; & cela ſe fit avec tant d'adreſſe, que les deux hommes n'eurent pas le temps de voir ceux qui les attaquoient. Car au meſme temps que *Don Diego* eut reconnu ſa chere *Helene*, il cria à ſon valet: Tuë. Au meſme temps il tira ſon poignard, & en perça le miſerable, qu'il avoit jetté du haut en bas de la mulle. *Don Diego* en fit autant à celuy qui tenoit *Helene*, quoy qu'il fiſt de la reſiſtance, & tira encore un piſtolet; mais, par bon-heur, la balle paſſa au travers des manches de *Don Diego*, entre le corps & l'aiſſelle. & ce fut la derniere action qu'il fit de ſa vie. Car *Don Diego* luy enfonça
ſon

ſon poignard juſqu'au cœur. De ſorte qu'il demeura maiſtre de ſa Belle *Helene*. Et, pour ne perdre point de temps, il commanda à ſon valet d'aller querir une Valize, qu'il avoit laiſſée à ſon Auberge, dans laquelle étoient ſes Papiers, & de la luy apporter, ſans rien dire.

Cependant que ſon valet fut querir cette Valize, il traiſna ces deux cadavres ſous une petite touffe de bois, qui eſtoit là aupres, un peu à coſté du chemin, les ayant enſuite couverts de quelques feüillages, qu'il trouva fort heureuſement. Il ramaſſa auſſi, ou rangea hors du paſſage le ſang qui y eſtoit répandu, afin d'éviter les mauvaiſes ſuites de cette execution; ce qu'il fit facilement, cette place n'eſtant que de la pouſſiere fort épaiſſe, dans laquelle le ſang s'abbreuva dans un inſtant. A peine avoit-il achevé de faire cecy, que ſon valet arriva, & luy apporta la Valize: laquelle *Don Diego* luy fit prendre ſur l'une des deux mules, puis luy, il

monta avec ſa chere *Helene*, ſur l'autre mulle; Et ainſi montez, prirent le chemin de la Province de *Popayan*, où ils arriverent peu de jours apres. Ils ſe firent de part & d'autre tout le bon accüeil qu'on peut s'imaginer de deux perſonnes qui s'aimoient tendrement, & de qui l'amour avoit eſté fortifié par une ſi admirable avanture apres une longue abſence. *Helene* ne ſongea plus auſſi tant à la fatique qu'elle avoit ſoufferte ſur le chemin avec ſes Enleveurs, qu'au plaiſir de ſe revoir avec *Don Diego.* Ils arriverent dans une Ville nommée *Cartago la Vieja*, peu éloignée de *Ste Foy*, & il envoya (ſi-toſt qu'ils furent au logis) ſon valet à *Ste Foy*, pour s'enquerir de ce qui s'y paſſoit au ſujet d'*Helene*, & de luy auſſi. Et en attendant de ces nouvelles, il taſcha de la divertir, n'oubliant pas à luy demander comment tout s'eſtoit paſſé durant ſon abſence, & comment étoit arrivé ce ſecond enlevement. *Helene* le lui raconta en cette façon: Apres

que

que vous fustes parti de la prison avec le Pere Dominiquain, la Justice m'envoya querir pour m'interroger, & estant venuë devant les Juges, un d'eux commença à me parler ainsi: Ca, *Don Diego*, vous savez bien pourquoy nous sommes icy: Nous avons resolu d'en venir à l'extremité avec vous; & de vous faire souffrir la gêne, si vous ne voulez confesser de gré le crime que vous avez commis, d'avoir enlevé *Helene*, & d'avoir tué deux hommes, qui la vouloient delivrer d'entre vos mains. Nous esperons encore, neanmoins, que vous vous reconcilierez avec nostre Seigneur, (si vous ne l'avez déja fait,) & que vous confesserez la verité, sans souffrir aucun tourment. Je ne leur respondis là dessus autre chose, sinon: Qu'ils devoient regarder à qui ils parloient; & leur demanday, si ceux qu'on avoit offensez estoient les criminels. Ils me demanderent, Si je ne m'appellois pas *Don Diego de Rivera*; Je leur

respondis, Que j'estois la Fille de *Don Henriquez de Errera*, & qu'un insolent avoit eu la hardiesse de m'enlever, d'entre les mains duquel un genereux Chevalier m'avoit delivrée. Que je ne connoissois ni l'un ni l'autre, & ne sçavois, non plus, ce qu'ils étoient devenus. Je leur dis aussi, que la cause pourquoy ils me voyoient dans une prison, comme une personne qui a commis un crime, estoit: qu'estant venuë dans mon logis en habit d'homme, afin de n'estre pas reconnuë, mon Beau-Frere m'avoit voulu arrêter; & que j'avois tiré l'espée contre luy, pour tascher de me deffendre; mais que me trouvant trop pressée, j'avois cherché mon salut dans la fuitte. (Comme en effet, si-tost que je vis qu'il me poussoit vigoureusement, je laissay tomber l'espée, & m'enfuïs; & cette espée a esté reconnuë pour estre l'espée d'un Cavalier innocent, à qui je dois ma vie & mon honneur, & on m'a amenée icy en sa place.) Je sou-

ſoutins cecy ſi hardiment en la preſence des Juges, qu'il n'y en eut pas un qui m'oſaſt contredire. Le lendemain les Juges me firent encore amener de la priſon devant eux, & me demanderent ſi je voulois dire qui eſtoit ce Cavalier, & qu'ils m'eſlargiroient. Je leur reſpondis fort hardiment : Que je ne pretendois pas ſeulement mon eſlargiſſement; Mais que je pretendois, qu'ils me fiſſent juſtice de l'affront qu'on m'avoit fait de m'enlever par force de chez moy. A ces paroles ils furent bien ſurpris. Ils auroient bien voulu me faire juſtice, mais ils ne le pouvoient pas faire, ſans ternir la reputation de *Don Sebaſtian*, & de *Don Sanches* ſon Frere, qui vous avoit fait empriſonner. Quand *Don Sebaſtian* vit que c'eſtoit moy qui eſtois dans la priſon, il s'en fut hors de la Ville, de peur qu'il avoit que je ne le fiſſe arreſter. Enfin j'obtins eſlargiſſement, à quoy le bon Pere Dominiquain me ſervit beaucoup, employant

ſes Amis pour moy, dans toutes les occaſions où il le croyoit neceſſaire. *Don Sebaſtian* fut condamné à me faire *Reparation d'Honneur*; & il luy fut fait *deffenſe de paſſer pardevant ma porte.* Nonobſtant tout cela, je ne pus empeſcher que *Don Sanches* obtinſt une *Priſe de corps* contre vous; Mais ce n'eſtoit qu'un ſtratageſme, pour ſe bien remettre avec moy. Il me promit que *Don Sebaſtian* ne m'importuneroit plus, & me pria, que je vouluſſe ne plus ſonger à ce qui s'eſtoit paſſé. Ma Sœur me fit auſſi parler par le Pere Dominiquain, qui m'exhorta de vouloir pardonner à ma Sœur & à ſon mari. Il me rapporta là deſſus beaucoup de paſſages de l'Ecriture Sainte, & pluſieurs des Saints Peres. Moy, voyant que ce bon Religieux (& à qui j'avois tant d'obligation) prenoit cette reconciliation ſi fort à cœur, je luy promis de ne plus ſonger à tout cela: & que je m'irois, ſans faute, reconcilier avec ma Sœur. Ce que je fis peu de

emps apres. Elle me receut avec bien le la joye (si non en effet, au moins en apparence) & me voulut persuader l'aller demeurer chez elle; me representant, qu'une fille seule tenant logis s'exposoit à la medisance du monde, & à plusieurs autres inconveniens. A quoy je ne respondis rien; mais je me proposay bien en moy mesme de ne pas faire ce qu'elle me proposoit; me ressouvenant du Proverbe, qui dit, qu'il vaut mieux un ennemy declaré, qu'un reconcilié, ou dissimulé. Parce qu'un reconcilié a toujours quelque reste de l'inimitié qu'il a euë, & le dissimulé, ordinairement, attend & guette l'occasion de vous malfaire. Je la quittay pourtant sans luy rien faire connoistre de ce que je pensois, & au contraire, je taschay de la persuader que je ressentois une joye extreme du renouëment de nostre amitié, que je souhaittois, de bon cœur, qui fust aussi mutuelle entre son mari, elle, & moy, comme elle seroit sincere de ma part.

 C'estoit

C'eſtoit aſſez dit, pour la quitter en bonne amitié. Je m'en fus donc à mon logis, que ma Sœur avoit bien pris ſoin de faire remettre en ſon premier eſtat (parce qu'elle en avoit auparavant retiré tous les meubles. Je demeuray environ ſix mois en repos, ſans que perſonne m'importunaſt. Ma ſeule compagnie eſtoit une fille que j'avois priſe, laquelle m'accompagnoit à la Meſſe. Or vous ſaurez, qu'un jour que j'avois eu Compagnie, je me fus coucher fort tard, & fus interrompuë dans mon premier ſommeil, par un bruit que j'entendis vers la porte de ma chambre. Je demanday fort haut: Qui eſt là? Ma *Negreſſe* me vint dire, que je priſſe la peine de me lever vitement, & que le feu avoit pris à la Cuiſine. Je ne fis que jetter une jupe ſur moy, & ma mante ſur mes eſpaules, & deſcendis promptement en bas, où j'apperceus une grande lumiere, qui me fit croire que le feu eſtoit déja fort grand. Je m'approchay, pour voir,

avant

avant que de reveiller les voiſins. Et comme je voulus entrer dedans la Cuiſine, il en ſortit deux hommes, qui me prirent entre leurs bras, & me porterent hors de mon logis, & me jetterent dans un Carroſſe, comme on me fit la premiere fois. Je fus auſſi ſurpriſe que jamais, ne pouvant m'imaginer qui me faiſoit ce tour. Je ne ſongeois plus à *Don Sebaſtian*, parce qu'il y avoit deja ſi long-temps que je n'en avois oüi de nouvelles, & meſme on avoit fait courir un bruit qu'il eſtoit en Eſpagne. Enfin pendant que j'étois en peine de ſavoir qui m'enlevoit, le Carroſſe rouloit toujours. Quand il eut roulé environ deux heures, il s'arreſta, & on alluma dans le Carroſſe une petite bougie, qui me fit voir *Don Sebaſtian*, lequel me tint ce diſcours: C'eſt à ce coup, Madame, qu'il faut vous reſoudre d'obeyr à vos Parens; & je ne croy pas, continuat-il, que vous m'eſchappiez, comme vous avez fait l'autre fois; parce que j'auray le ſoin

moy mesme de vous conduire seure-ment au lieu où je pretens que vous vous soumettiez à ma volonté, & à celle de vostre Sœur. Puis, sans me tenir d'autres discours, il fit arrester le Carrosse, & me fit monter sur une mulle que son Cousin luy tenoit là toute preste. Il renvoya le cocher, luy deffendant expressément de r'entrer dans la Ville devant qu'il fust nuit: parce qu'il craignoit que le Carrosse fust reconnu. *Don Sebastian* & son Cousin estans aussi montez chacun sur une mulle, nous continuasmes ce mal-heureux voyage jusqu'à midy, sans quitter le grand chemin; mais alors ils s'en détournerent un peu, pour al-ler prendre le frais dans un petit bois peu éloigné de là. La chaleur estoit si excessive, qu'il nous eust esté com-me impossible de passer plus loin, sans nous reposer. Mesme nos mulles ne pouvoient plus avancer. Estans entrez un peu avant dans ce petit bois, *Don Sebastian* estendit un Tapis de soye sur l'her-

l'herbe, à l'ombre d'un grand arbre, aupres duquel nos trois mulles étoient attachées; Ils s'aſſirent donc, & me firent ſeoir entr'eux deux. *Don Sebaſtian* ſavoit bien que je n'eſtois pas habillée, & que je n'avois ſur moy qu'une ſimple juppe de taffetas, avec une juppe de deſſous, de toile, & ma mante par deſſus. Il tira d'une valize (qui eſtoit ſur ſon mulet) des habits, qu'il me donnna, leſquels je reconnus d'abord pour eſtre de ma Sœur; ce qui acheva de me faire croire, qu'elle eſtoit encore la cauſe de mon ſecond mal-heur, & qu'elle avoit, avec quelque fauſſe clef, introduit *Don Sebaſtian* dans ma maiſon. Avec tout cela, je crus facilement, que la lumiere que j'avois veuë dans la Cuiſine, n'eſtoit qu'une flamme de groſſe bougie, ou de quelqu'autre choſe, qu'ils avoient (par precaution apporté avec eux, ou pour mieux voir, ou pour épouvanter ma *Negreſſe*, qui dormoit dans un petit appartement à coſté de cette Cuiſine.

Don Sebastian me pria instamment de mettre ces habits; ce que je fis, sans me montrer obstinée. Parce que je craignois qu'il me joüast d'un mauvais tour; &, qu'au contraire, me voyant obeyssante, il me traitteroit bien, jusqu'à ce que nous vinssions quelque-part, où je peusse declarer ma volonté, sans dissimuler. *Don Sebastian* & son Cousin eurent du respect pour moy. Ils me donnerent le temps de me vestir, pendant lequel temps ils se promenerent. Ensuite de cela nous nous mismes à disner de ce qu'ils avoient apporté avec eux, qui consistoit en Pain, une bouteille de Vin, & un Chapon rosti. Pour moy, j'étois tellement agitée d'inquietudes, que pendant tout le repas je ne savois fort souvent de que je disois. Le plus souvent aussi je parlois en moy mesme. Apres ce repas, & un peu de conversation, le soleil s'estant un peu abbaissé, Nous continuasmes nostre voyage sur le grand chemin, & pas-

sasmes

ſmes, ſur le ſoir, par un Bourg, dont
nom ne me revient pas en memoi-
, où ils acheterent dequoy vivre le
ndemain, & ils allerent coucher dans
ne belle plaine à une lieuë de là, pro-
he d'une montagne. Auquel lieu é-
ans arrivez, *Don Sebaſtian* tendit une
Tente de ſoye, fort legere, ſous la-
quelle il me pria que je vouluſſe repo-
ſer. Ce que j'accorday volontiers. Ils
ſe contenterent, pour eux, de paſſer la
nuit dans chacun un *hamat*, qu'ils pen-
dirent à des arbres, & paſſerent ainſi
la nuit, apres avoir attaché les mulles
chacune à un arbre. Le lendemain, à
la pointe du jour, *Don Sebaſtian* ouvrit
ma Tente, & me demanda, comment
j'avois paſſé la nuit, & ſi j'avois bien
dormi: je luy reſpondis qu'ouy; mais
Dieu ſait comment je dormis cette
nuit-là: vous en pouvez juger. Il
fallut pourtant me lever. Et apres que
luy & ſon Couſin eurent plié le baga-
ge, nous continuaſmes, à la fraiſche,
noſtre route, juſqu'à l'heureux mo-
ment

ment que nous vous avons rencontrez & que, graces au Ciel, vous m'avez delivrée une feconde fois.

Ah! Madame, dit *Don Diego*, eſt-ce *Don Sebaſtian*, à qui j'ay fait perdre la vie? Ouy, reſpondit *Helene*. Ha, repartit *Don Diego*, je ſuis ſatisfait! puiſque j'ay le bon-heur de vous avoir vengé & délivré de voſtre plus grand ennemi.

Helene achevoit de raconter cette Hiſtoire, quand le valet que *Don Diego* avoit envoyé à *Ste Foy*, arriva dans la chambre, & apporta à ſon Maiſtre une Lettre d'un de ſes Amis, qui avoit reconnu ce valet, en paſſant par devant ſa porte; & luy avoit enchargé de la delivrer à ſon Maiſtre, au plutoſt. *Don Diego* ouvrit la Lettre, & y lut, tout haut, ce qui s'enſuit.

MON-

Monsieur, & Cher- AMI,

J'Estois en peine de savoir de vos nouvelles, & d'avoir occasion de vous [e]*crire : lors que j'ay veu passer vostre* [va]*let par devant ma porte. Il m'a as*[s]*uré de l'estat de vostre parfaite santé:* [ce] *qui me cause bien de la joye, & en* [re]*mercie Dieu: le priant qu'il vous la* [co]*nserve aussi long-temps comme je vous* [le] *souhaitte. Vous saurez qu'on a en*[le]*vé* Doña Helena, *pour la seconde fois,* [il] *y a environ six semaines :* Et *on n'en* [a] *point eu de nouvelles du-depuis.* Don [S]anches *fait courir le bruit que c'est* [v]*ous, qui l'avez enlevée, & que son* [F]*rere est en Espagne.* Ce *que tout le mon*[d]*e croit; parce qu'on n'a point veu* Don [S]ebastian, *depuis huit mois, en cette* [V]*ille. Il a promis cent pistolles à ce*[l]*uy qui vous livrera entre ses mains :* [M]*ais il y en a beaucoup qui croyent,* [(] *comme* je *le croy aussi,) que* Don [S]anches *l'a faite enlever luy mesme,*

&

& qu'il la garde enfermée quelque-part pour la mettre entre les mains de Don Sebaſtian , *quand il ſera de retour S'il y a icy quelque choſe pour voſtre ſervice, mandez-le-moy : je m'en acquitteray, comme voſtre fidel Amy,*

Don Diego de la Cueba.

La lecture de cette Lettre affligea *Helene*, quand elle entendit, que l'on ſoupçonnoit *Don Diego* de l'avoir enlevée, & auſſi, de voir que ſa Sœur l'outrageoit de la ſorte. Enfin *Don Diego* reſolut avec *Helene*, de paſſer au travers de la Province de *Popajan*, & de s'en aller à *Cartageſne*, laiſſant *Ste Foy* à coſté. *Helene* ſe confirma à la volonté de *Don Diego*, & luy jura, de le ſuivre par tout où il voudroit, puiſque ſa vie dependoit de luy : ayant pluſieurs fois riſqué la ſienne pour ſon honneur.

Apres avoir acheté ce qui eſtoit neceſſaire ſur le chemin, *Don Diego* prit un guide, & ils prirent le chemin

de

Cartagesne. Quand ils furent à-peu-pres à my-chemin, le Guide se méprit, en prenant une route qui conduisoit à un Quartier d'Indiens que les Espagnols appellent, *Indios bravos*: c'est à dire, Indiens rebels: à cause qu'ils ne vouloient pas estre sous la Domination Espagnolle. Et depuis que les Espagnols estoient venus dans l'*Amerique*, ces Indiens avoient toujours eu guerre contr'eux.

Lors que le Guide vit, qu'ils étoient dans le Quartier de ces Indiens, il voulut s'en retirer au plus vite, & ne pas épouvanter son monde, neanmoins, pour y reüssir, il dit à *Don Diego* & à *Helene*, que ce chemin venoit aboutir à un Lac, & qu'il valoit mieux retourner prendre l'autre chemin: Mais il estoit trop tard. Car lors qu'ils voulurent retourner, il y avoit bien cinquante Indiens cachez derriere un petit boscage, lesquels fondirent sur *Don Diego* & sa compagnie. La pauvre *Helene* receut tout d'abord une

une flesche au travers du corps; qui perçoit de part en part, & de laque le mesme flesche *Don Diego* fut blessé au bras droit, en tenant *Helene* embrassée devant luy; laquelle si-tost le coup receu, elle tomba du haut en bas de la mulle, sans proferer une seule parole. Il n'eut pas le temps de voir si elle estoit morte: car il fut luy mesme saisi par derriere par cinq ou six Indiens qui l'enleverent dans le bois, sans qu'il eust le temps de savoir ce qu'estoient devenus le valet & le Guide. Ces Indiens menerent *Don Diego* dans un endroit de leur Quartier, où ils l'attacherent à un arbre. apres l'avoir dépoüillé tout nud, & apres dansoient autour de luy, & le regardoient, & luy donnoient de leur vin à boire. Il le beuvoit, quand ils le luy presentoient; songeant que c'estoit pour la derniere fois: (parce qu'il ne croyoit pas pouvoir jamais sortir d'entre leurs mains,) mais, la nuit venant, ces Indiens le laisserent là, soit qu'ils ne son-

gerent plus à luy, (estans yvres)
soit qu'ils espererent remettre ce
vertissement à une autre fois, ou au-
ement. *Don Diego* se trouvant en
t estat, & seul, il n'étudia que les
oyens de se donner luy mesme la li-
rté. Il se trouva en cette posture ex-
ememement incommodé d'une quan-
té prodigieuse de moucherons, qui
y firent bien des fois souhaitter la
ort; qu'il eust, sans doute trouvée
ans cette mal-heureuse advanture, si
ieu n'eust permis qu'il se delia un
ras à force de tirer, & de ce bras-là
elia l'autre; puis, ayant ses deux
nains libres, il detacha ses pieds; &
out nud qu'il estoit, il se sauva, &
hercha le chemin par où on l'avoit
mené. Il retourna au lieu d'où les
Indiens l'avoient emmené, afin de
voir s'ils n'y auroient point laissé le
corps d'*Helene*. Mais il ne l'y trouva
pas; & jugea qu'elle estoit morte. En-
fin ne sçachant où le chercher, il son-
gea à se sauver luy mesme; & courut
jus-

jusqu'au lendemain au matin à la poin
te du jour, qu'il se trouva à une ma
son de Paysan, qu'on appelle en Es
pagnol, *Hatta*; & pria le Paysan qu
y demeuroit de l'assister de quelque
habits: ce que ce Paysan fit volontiers
luy donnant une vieille chemise, & un
vieux calçon, & un chapeau sans fond
il luy fit aussi prendre sa refection, se-
lon son petit pouvoir, & outre tout ce-
la, il luy donna quelque monnoye
pour gagner jusqu'à la premiere Ville
La perte qu'il avoit fait d'une somme
d'argent tres-considerable & de quan-
tité de pierreries de grande valeur, ne
l'affligeoient point, en comparaison
du mal-heur de sa chere *Helene*, dont
il s'accusoit d'estre la seule cause, &
mesme l'Auteur. Il en estoit incon-
solable: Et son desespoir fut tel, que
plusieurs fois il eut envie de s'oster la
vie; & n'eust esté la crainte de perdre
son ame, il auroit sans doute executé
sur sa propre personne quelque chose
de bien funeste. Il chemina toute la
jour-

urnée dans ce pauvre equipage, &
ns ces tristes agitations d'esprit,
ns rencontrer aucun bourg ni vilage;
sur le soir il arriva à une petite Ville
campestre, où le bon-heur pour luy
oulut, qu'il trouva des Amis qui l'as-
sterent d'argent & d'une mulle, pour
e porter jusqu'à *Cartagesne*, où il ar-
iva en peu de jours. La premiere cho-
e qu'il fit, fut d'escrire à son Pere, &
uy apprit son retour du Perou, & le
succez de son procez. Il esperoit se-
journer quelque temps à *Cartagesne*,
pour se remettre un peu de la fatigue
qu'il avoit soufferte sur les chemins,
outre que l'affliction de tous ces mal-
heurs l'avoient extremement abbatu.
S'estant un peu reposé, il luy prit en-
vie de s'aller promener par la Ville;
& un jour il fut entendre la Messe dans
l'Eglise de S. *François*, où une Dame
(qui luy sembla ne luy estre pas incon-
nuë) jetta fixement sa veuë sur luy.
Cette Dame estoit un peu cachée de
sa mante, ce qui empeschoit *Don Diego*
de

de la reconnoiſtre. Il fut tenté de
parler, & l'euſt fait, n'eut eſté q
vit une *Eſclave* aupres d'elle; ce
luy fit croire que cette Dame eſtoit
haute qualité, & il reconnut au
qu'elle le regardoit comme un Etra
ger. Il ſortit peu apres, ſans faire p
grande reflexion là-deſſus, & fut
peu eſtonné de ſe ſentir tirer par ſ
manteau: il regarda derriere luy, & v
que c'eſtoit l'*Eſclave*; laquelle le pr
de la part de ſa Dame, de vouloir en
trer avec elle dans un Portail qui é
toit là-aupres. *Don Diego* ſatisfit tres
volontiers à ſa demande, & y eſtan
arrivez tous deux, la *Negreſſe* luy tin
ce diſcours: Monſieur, n'eſtes-vou
pas Caſtillan? Et ne vous appellez-
vous pas *Don Diego de Rivera*? Ouy,
reſpondit *Don Diego*. Ma Maiſtreſſe,
(continua la *Negreſſe*) que vous avez
veuë à *S. François*, a grand deſir de
vous parler: c'eſt pourquoy elle vous
prie de vous vouloir trouver au Parloir
des Religieuſes de *Ste Claire*, ſur les
qua-

uatre heures apres midy. *Don Diego* y respondit avec bien des tesmoigna-es de joye: Je ne manqueray pas 'obeïr au commandement de Mada-ne vostre Maistresse. Ausquelles pa-oles ayant respondu la *Negreße* par ne reverence, elle le quitta, & s'en it rendre response de son message à sa Maistresse. *Don Diego* ne manqua as de se trouver au lieu, à l'heure ite. Il y trouva la Dame, qui attendoit. Elle estoit voilée, & e se descouvrit pas le visage au com-nencement de l'entretien, qu'elle ommença la premiere, dans un petit ppartement du Parloir. Mais *Don Diego*, apprehendant que ce ne fust ncore quelque piece que ses enne-nis, ou ceux de son Pere, luy vou-ussent joüer, il ne voulut point en-rer dans la conversation, qu'elle ne e fust devoilée, & qu'il eust veu on visage: A quoy il fallut qu'elle onsentist. Elle se découvrit donc, & *Don Diego*, (dans une surprise & un

ra-

raviſſement inexprimable) reconn
que c'eſtoit ſa chere *Leonor*. Al
Madame, dit-il, vous preſentez-vo
icy devant moy pour me faire mouri
apres m'avoir fait ſouffrir tout c
qu'un homme peut ſouffrir au mon
de? Je me preſente devant vous
reſpondit *Leonor*, à preſent, faute d
l'avoir pu faire plutoſt : Et il y a long
temps que je vous cherche, pour vou
faire reproche de voſtre inconſtance
apres m'avoir fait des promeſſes d'un
fidelité inviolable. Maintenant vou
eſtes la cauſe de mon mal-heur : ca
lors que je n'eus plus d'eſperance en
vous, mon Pere me contraignit de
prendre un mary que je n'aimois
point, ... A ce mot de *mary*, *Don
Diego* l'interrompit, pour parler;
elle, (ſans luy en donner le temps)
tira de ſa poche un paquet, dans lequel
eſtoient toutes les Lettres que *Lal
Feres*, mary de *Leonor*, luy avoit écri-
tes; & dans leſquelles il faiſoit (fauſ-
ſement) parler *Don Diego*. *Don Diego*,
auſſi

ussi surpris de ce qu'il entendoit & du
rocedé de *Leonor*, qu'à peine savoit-
ce qu'il faisoit; &, ainsi troublé,
ouvrit le paquet de Lettres. *Leonor*
it contrainte d'attendre jusqu'à ce
ue *Don Diego* les eut regardé à la
aste. Il reconnut que c'estoient de
usses Lettres, écrittes par un autre
ue luy: ce qui luy fit plusieurs fois fra-
er du pied contre terre, de depit de
oir comment *Leonor* avoit esté abu-
ée. Son desespoir surmonta le respect
u'il avoit pour elle, & il jura un *Bot-
Christo*, d'aussi bon cœur qu'il eust
mais fait de sa vie. Il jura & prote-
a à *Leonor* que ces Lettres n'estoient
oint de luy, & qu'il n'avoit jamais
a la pensée de se marier, avant
ue d'avoir receu ses dernieres Let-
es, par lesquelles elle luy faisoit sa-
oir qu'elle s'alloit marier: & les-
uelles il avoit jugées aussi fausses
ue celles que *Leonore* luy venoit de
onner.

Ces deux Amans examinerent si

bien leur different, qu'ils reconnurent & furent également persuadez qu'ils avoient tous deux esté trompez. Et *Leonor*, qui n'avoit jamais beaucoup aimé son mary, commença à concevoir contre luy une haine mortelle; & cette haine luy fit faire des carresses à *Don Diego*, qui n'estoient pas petites, mais, plutost, alloient au delà de la bien-seance & du devoir d'une femme mariée. *Don Diego*, de son costé, n'avoit pas encore oublié les douceurs qu'il avoit euës d'elle, & recommença à l'aimer plus qu'il n'avoit jamais fait. Le temps s'écoula si vite, pendant leur entretien, que l'heure de fermer le Parloir estoit venuë, ou bien passée; & la Portiere du Monastere, qui avoit eu de la consideration pour eux, (voyant bien que ce n'estoient pas des gens du commun) se trouva enfin obligée de les advertir de son devoir, qui l'obligeoit indispensablement à fermer cette porte; &, par civilité, leur offrit une cham-

chambre qui estoit là aupres, où les hommes & les femmes avoient permission d'entrer: Mais *Don Diego* & *Leonore* la remercierent, ne refusant pas toutefois, pour une autre fois, l'offre qu'elle leur faisoit: puis qu'ils s'y donnerent le rendevous au lendemain matin sur lea huit heures. Ils se separerent donc, en se temoignant toutes les sortes d'affection que deux Amans, qui s'aiment parfairement, se peuvent temoigner. *Don Diego* retourna chez luy, fort satisfait: & pour mieux repasser dans son esprit la conversation qu'il avoit euë avec *Leonor*, il s'en fut seul dans son cabinet. Il commençoit à y prendre grand plaisir, lors qu'on l'interrompit, en luy apportant une Lettre de *Ste Marte.* C'estoit une Lettre de son Pere, qui ne l'avoit pourtant pas écritte, car il estoit malade, mais il l'avoit fait écrire par quelqu'un. Il mandoit à *Don Diego*, que s'il le vouloit voir encore vivant, qu'il montast à che-

val, ſans perdre de temps;& luy mandoit auſſi la mort de ſa Mere. Ces triſtes nouvelles affligerent *Don Diego* au dernier poinct, & ſans avoir la patience d'attendre juſqu'au lendemain, pour partir, il commanda qu'on luy appreſtaſt deux chevaux, un pour ſon valet, & un pour luy; & cependant qu'on les appreſtoit, il écrivit une Lettre à *Leonor*, par laquelle il luy mandoit l'importante affaire qui luy eſtoit ſurvenuë, & qu'il n'avoit pas le temps de luy dire Adieu autrement que par ce Billet, par lequel il l'aſſeuroit, qu'il perſevereroit toujours à l'aimer: Et que ſi-toſt qu'il auroit expedié les affaires qui l'appelloient aupres de ſon Pere, il ne manqueroit point de la revenir voir. Si-toſt qu'il eut achevé d'écrire ce Billet, il l'envoya (par une perſonne ſeure) à *Leonor*, ce qui fut executé ſecrettement. Il prit incontinent apres le chemin de *Ste Marte*, avec ſon valet, & ils ne ceſſerent point de courir la poſte, juſ-

uſqu'à ce qu'ils y furent arrivez. Ils
rouverent toute la Ville en allarme;
à cauſe d'une incendie qui eſtoit fort
grande, qu'on diſoit eſtre procedée
de la maiſon du Gouverneur, qui é-
oit mort la nuit paſſée. A ce mot
de *mort*, *Don Diego* fut ſurpris, & s'a-
vança vitement, pour voir un grand
nal-heur; Il vit la maiſon de ſon Pere,
que le feu, (aneantiſſeur de toutes cho-
ſes) avoit déja conſumée de trois co-
ez. *Don Diego*, ſans ſe faire connoi-
re, & paroiſſant comme un Etran-
ger, demanda aux ſpectateurs, d'où
en provenoit la cauſe? Les uns di-
ſoient, que le Gouverneur de la Ville
eſtant mort, ceux qui gardoient ſon
corps, s'eſtoient endormis, & que le
feu avoit pris à quelques meubles de
bois; ce qui avoit cauſé cette incen-
die. Les autres diſoient, qu'un do-
meſtique du Gouverneur, voyant ſon
Maiſtre mort, & que ſon fils n'étoit pas
preſent, il avoit derobé les Richeſ-
ſes du Gouverneur, qui conſiſtoient

en argent, or, & pierreries. Et afin que ſon vol ne fuſt pas connu, il avoit mis la maiſon en feu.

Ce Domeſtique eſtoit un Secretaire du Pere de *Don Diego*, qui fut chez luy, pour s'informer comment ce malheur eſtoit arrivé. Ce Secretaire voyant *Don Diego*, fut fort ſurpris, & on euſt dit, qu'il vouloit s'accuſer luy meſme. *Don Diego* y prit garde, & le remarqua, trouvant beaucoup d'apparence de verité à ce que luy avoit raconté ce Secretaire, qu'il penſa (dans la colere) percer de ſon eſpée; ce qu'il euſt fait, n'euſt eſté l'apprehenſion de s'en repentir apres, & l'eſperance de recouvrir un partie de ce vol. Cependant les Bourgeois, par une diligence extraordinaire, eteignirent ſi bien le feu, que le lendemain de bonne heure tout fut amorti. *Don Diego* fit foüiller tres exactement ſous les ruïnes de la maiſon de ſon Pere, pour voir ſi l'on ne trouveroit point d'argent, ou quelque choſe des plus precieux effets.

Mais

Mais ce fut en vain, ce Secretaire ayant tout emporté. *Don Diego*, tascha ensuite de gagner ce voleur par la douceur, & de luy faire avoüer, sinon tout, au moins quelque chose de son forfait, mais tous ses efforts furent inutils. Ce qui le mit au desespoir, & luy fit prendre une terrible resolution, qui fut de faire perdre à ce miserable la joye & le moyen de profiter de son vol, en luy faisant perdre la vie. Ce qu'il executa peu de temps apres; & dés qu'il l'eut tué, il se sauva à *Cartagesne*, où il fut trouver sa chere *Leonor*, qui ne l'attendoit pas si-tost. Il luy conta tout son mal-heur, & luy representa la misere où il estoit reduit, se voyant, par cette incendie, frustré des biens de ses Pere & Mere. *Leonor* le consola le mieux qu'elle put, & luy dit, qu'elle remercioit le Ciel de luy avoir conservé la vie: que pour des biens, elle en avoit assez pour elle & pour luy. Elle luy proposa un dessein qu'elle avoit, qui estoit, de quitter

ſon mary, qu'elle n'avoit pu ſouffrir depuis qu'elle avoit decouvert, qu'il l'avoit epouſée par des fauſſetez.. *Don Diego* ne demanda point de delay, pour ſe reſoudre à ce que luy propoſoit *Leonor*; parce qu'il ſe voyoit dans un eſtat, où il eſtoit contraint de quitter le pays, pour n'y r'entrer jamais : à cauſe de la grande quantité d'ennemis qu'il y avoit; tant du coſté de ſon Pere, pour l'affaire de *Lime*, que de ſon coté : Et meſme le mary de *Leonor* eut avis que *Don Diego* eſtoit à *Cartagene*, & chercha les moyens de le faire tüer. *Don Diego* & *Leonor* commencerent dés ce moment à conſulter les moyens de ſe ſauver enſemble, & n'en trouverent point de plus ſeur & de plus expedient, que de loüer une barque, qui les porteroit à *S. Chriſtophle de la Havane*, Ville Capitale de l'Iſle de *Cuba*, & de là, chercher occaſion de paſſer à *Mexico*; dans le Royaume de la *Nouvelle Eſpagne*. *Don Diego* laiſſa *Leonor* dans le Cloiſtre, pendant qu'il cou-

courut au port chercher une barque. Il fut chez un Maiſtre de barque qu'il connoiſſoit, lequel fut fort aiſe de ſervir *Don Diego*, qui luy fraitta ſa barque, & luy donna ordre, de l'aller attendre à un certain lieu qu'il luy aſſigna; puis vint inſtruire *Leonor* de l'état des choſes, luy faiſant voir, qu'il ne tenoit plus qu'à elle. *Leonor* fut merveilleuſement ſurpriſe & joyeuſe d'une telle diligence; & partit auſſitoſt du Cloiſtre, pour aller querir ce qu'il leur falloit pour faire le voyage, apres avoir bien promis à *Don Diego*, qu'elle ne manqueroit pas de le revenir trouver le meſme ſoir à ſept heures preciſes au meſme lieu où elle le laiſſoit. A quoy elle ne manqua point. Elle apporta avec elle une Caſſette, dans laquelle eſtoient ſes perles, ſes pendans, & generalement tous ſes bijoux: ce qui montoit à plus de Cent mille *Piaſtres*. Outre cela, elle avoit encore autour d'elle (en forme de ceinturon) un ſac de Deux mille Piſtolles

dor. *Don Diego* la dechargea de ſon fardeau, & ils s'en furent enſemble où le Maiſtre de la Barque, avec la Barque les attendoit. Si-toſt qu'ils furent embarquez, ils firent mettre à la voile, vers la coſte de l'Iſle de *Cuba*. Ils avoient deja eſté ſix jours en mer, quand on commença à appercevoir de la Terre, mais ſans la bien connoiſtre avec certitude: le Maiſtre de la Barque aſſeuroit neanmoins que c'eſtoit cette Iſle-là. *Leonor* qui eſtoit incommodée de la fatigue de la Mer, fut ſi aiſe de cette nouvelle, qu'elle luy donna une Bague qui valoit bien au moins mille piaſtres. Le vent eſtoit fort bon, & faiſant beau temps, on tendit tous les voiles: afin de pouvoir le meſme jour reconnoiſtre la Terre. Sur le midy ils virent en Mer un Navire qui venoit à eux; & quand il fut un peu proche d'eux, il leur montra le Pavillon Eſpagnol. *Don Diego* crut que c'étoit un Navire qui alloit à la Nouvelle Eſpagne, & jugeant que cela feroit bon

bon pour luy, il commanda au Maistre de la Barque, qu'on l'attendist. Ce qui fut fait, & causa leur mal-heur: car apres l'avoir un peu attendu un des Matelots de la Barque le reconnut pour un Pirate Anglois de la Jomaïque, duquel il asseuroit son Maistre d'avoir deja esté pris une fois.

Ce qu'ayant entendu le Maistre de la Barque, il ne songea plus qu'à faire toutes les diligences imaginables pour se sauver & mettre à terre à quelqu'une de plusieurs petites Isles, qui étoient fort peu loing de là, où il coupa tout droit, afin d'éviter le Piratte, qui poursuivoit la Barque de bien pres, en prenant neanmoins d'autres certains tours & detours pour y venir aussi: & prenoit cette route, connoissant les écüeils de roches qui y estoient, & desquels le Maistre de la Barque ne se mefioit pas. La Barque donna donc contre un de ces rochers, & d'une maniere qu'elle se brisa en cent pieces. Alors chacun tascha à se sauver. *Don Diego*

tascha de sauver (sur une piece de bois qu'il trouva là heureusement) sa chere *Leonore*, qui estoit plus morte que vive. Estant apres à luy rendre ce pitoyable service) un *Chien de mer* vint, qui emporta une cuisse de *Leonor*, aussi net que si on l'eust coupée avec une hache. La grande perte de son sang fit qu'elle mourut incontinent apres; & *Don Diego* demi-mort de la douleur que luy causoit un tel accident, fut contraint d'abandoner ce cadavre à la mercy des Flots. Et les Corsaires arriverent encore assez tost pour sauver *Don Diego* & quelques autres de ses gens, sur leur Vaisseau.

Don Diego passa avec eux à la Jomaïque, puis ensuite à l'Isle de la Tortuë, où sont les François. Et où, apres avoir pris parti sur des vaisseaux qui vont en course, & fait plusieurs prises considerables, par sa valeur & par son courage, il est devenu Capitaine des plus fameux Corsaires de cette Isle, où il est encore presentement com-

ommandant & envoyant, de ses pro-
res forces des Armateurs en course
ur toutes ces Mers-là. Son Nom &
es Gens y sont également redoutez,
z il est reconnu pour un des plus Fa-
neux Corsaires de cette Isle; & s'est
eclaré *Ennemy-mortel de la Nation*
Espagnolle.

Fin de la Premiere Nouvelle.



NOU-

NOUVELLE II

HISTOIRE
de
MONT-VAL.

LA Fortune, qui nous eſt quelquefois autant fatalle, qu'elle nous peut eſtre favorable, nous precipite ſouvent dans un eſtat deplorable, où nous ſouhaitons plutoſt de mourir; que de vivre; quoy qu'une perſonne bien genereuſe (comme nous le ferons voir dans cette Hiſtoire) ne ſe laiſſe jamais abbattre, dans quelques adverſitez qu'elle ſe trouve; & au contraire, elle ſurmonte avec un courage fiere & une grandeur d'ame, toutes les diſgraces qui luy ſurviennent, ſe tenant toujours au deſſus de ſon inconſtance, & aux

oups de laquelle tous les hommes ſa-
es doivent ſe ſoumettre, & plus en-
ore les grands que les petits, à pro-
ortion de l'eſtat qu'ils tiennent dans
e monde, pour en pouvoir eſtre pro-
egez (ou plutoſt flattez) ou mal-
raittez: (car il eſt certain que ceux qui
nt peu ou preſque rien dans le mon-
le, ont auſſi bien peu d'avantage, ou
l'adverſité à attendre des revers de la
Fortune.

Mont-val eſtoit fils d'un Gentil-
homme de Normandie, lequel, apres
a mort, laiſſa à ſon Fils aſſez de Bien
pour vivre en honneſte homme.

Apres que ce jeune-homme eut veu
& conſideré le bien que ſon Pere luy
voit laiſſé, il s'en fut faire un tour de
France, dans lequel ayant veu ce qu'il
y avoit dans le Royaume, il luy prit
enſuite envie de faire quelque voyage
aux Pays eſtrangers. Pour ſatisfaire
ſon envie, il fit habitude & contracta
amitié avec un certain homme qui
avoit eſté dans l'Amerique, & qui
s'y

s'y en devoit bien-toſt retourner. Ce homme s'appelloit *La Riviere.* Mont-val, qui eſtoit tres-honneſte homme & d'humeur plutoſt trop bonne, que mauvaiſe ou mefiante, prit La-Riviere pour un homme comme luy; parce que les offres de ſervices qu'il en recevoit journellement, luy ſembloient ne pouvoir partir que d'une affection parfaitement ſincere. Mont-val luy communiqua donc l'envie qu'il avoit de voir les Pays eſtrangers, & nommément l'Amerique. La-Riviere, qui ne butoit qu'à ſes fins, en conceut bien de la joye, & luy promit, que s'il vouloit y aller avec luy, il luy feroit voir dans ces quartiers tout ce qui s'y trouvoit digne d'eſtre veu. Il l'inſtruiſit par forme de la maniere de faire ce voyage, luy diſant, entr'autres choſes, qu'on n'avoit que-faire d'argent en ces Pays-là; mais qu'il y falloit conduire avec ſoy des Marchandiſes, ſur leſquelles on faiſoit toujours un gain tres conſiderable, bien loin de dépenſer un
ſou

ou du ſien. Mont-val écouta tout ce-
a comme des veritez, & des moyens
xtremement avantageux pour luy. Il
it dés lors comme un vœu d'epouſer
La-Riviere, (c'eſt à dire, de lier avec
uy une amitié fort etroitte, ou plutoſt
ndiſſoluble) & de le laiſſer diſpoſer
le toutes choſes : ſe repoſant ſur luy
lu ſoin de payer tout ce qui concernoit
e Vaiſſeau, l'achapt des Marchandiſes,
eur equipage, &c. Et il contoit bas à
La-Riviere tout l'argent qu'il luy de-
nandoit; s'en fiant à ſa fidelité & à ſon
xperience. Tant-y-a, que tout s'a-
vança ſi bien au gré de tous les deux,
qu'en peu de tems tout ce que je viens
le nommer ſe trouva preſt pour le de-
part, auſſi bien que les Perſonnes, au
grand raviſſement de Mont-val, qui ne
pouvoit aſſez loüer & admirer la dili-
gence de ſon Amy. Ils s'embarque-
rent donc, & La-Riviere fit embar-
quer avec luy, dans le meſme Vaiſſeau,
dix ou doux hommes, en qualifiant les
uns d'Amis, qui par curioſité auſſi vou-
loient

loient faire ce beau voyage avec luy; & les autres, les disant estre ses domesti-ques, dont il savoit bien qu'ils avoient besoin dans ce voyage: & la suite du temps fit voir de tristes effets de tout ce qu'il faisoit ainsi accroire à Montval, qui ajoutoit foy à tout. Il fut seulement fort aise d'avoir de la compagnie, & adopta à une prudence non commune la precaution de La-Riviere d'avoir si à propos pourveu à des domestiques & Amis qui, dans un besoin, pourroient sauver le Vaisseau de la prise des Corsaires.

Le Vaisseau mit à la voile à la rade du *Havre de Grace*, pour les Isles *Caraybes*, où ils arriverent heureusement, & furent en chemin six semaines de tems. Ils mirent pied à terre à l'Isle de *S. Christophle*, dont une moitié appartient aux François, & l'autre moitié aux Anglois. Dés qu'ils y furent arrivez, La-Rivière vendit les Marchandises, & vendit aussi les serviteurs qu'il avoit amenez avec luy, pour le temps de

trois

ois ans, comme les Loix du Pays portent. Neanmoins il eut la finesse de bien traitter Mont-val, & de y fairé voir tout ce qu'il y avoit à oir : Et quand quelqu'un luy demanoit, qui estoit ce jeune-homme qui accompagnoit: il respondoit, que c'éoit un de ses Amis, qui, par curiosité, stoit venu avec luy pour voir l'Ameique; mais en arriere, il faisoit entenre, que c'estoit un jeune debauché, equel causant beaucoup de des-honeur à toute sa Famille, ses plus prohes Parens l'avoient prié de l'emmeer avec luy, & de le laisser quelqueart où il fust obligé de demeurer toue sa vie; souhaittans, pour leur repos, le n'en jamais entendre de nouvelles. Ce perfide ajouta à ses calomnies, qu'il n'avoit pas voulu payer son passage, afin qu'il luy feust plus difficile de etourner en France. Voilà comment ce trompeur joüoit son rolle, fin que quand il seroit prest à partir, l peust vendre ce pauvre Jeune-homme.

me. Il ne manqua pas d'accomplir so[n] deſſein à l'égard de Mont-val, auſſ[i] bien qu'à l'égard des faux amis & do-meſtiques, dont il ſe defit à leur arri-vée, ſans informer celuy-cy de c[e] qu'ils eſtoient devenus. Mais il trou-va meilleur de vendre ce Jeune-hom-me en partant, de peur que ſa fourbe feuſt decouverte, & qu'il ne feuſt enſuite mauvais Marchand d'un ſi per-nicieux negoce. Et ſans faire un detail de quelle maniere il agit pour la vente de ce dernier, nous dirons ſeulement qu'il le vendit bien cher, puis qu'il le vendit pour trois ans; afin d'en re-cevoir une plus grande ſomme d'ar-gent, & auſſi pour ſa propre ſeureté particuliere. Il eſt neanmoins bon de faire un bref recit du principal de ce qui ſe paſſa à ce ſtratageſme, & de la fourbe qu'il employa à cette traiſtre execution.

Comme Mont-val & La-Riviere eſtoient un jour à la campagne, à un lieu de plaiſance, à quatre lieuës ou en-

viron de la Mer, pour s'y bien diver-
:, un *More* vint apporter une Lettre
La Riviere, la ſubſtance de laquelle
ſtoit : Qu'un Batteau venant d'arri-
er de la *Garde-loupe*, dans lequel il y
voit des Marchandiſes pour luy, un
l Marchand ou une telle perſonne de
s Amis luy en donnoit promptement
vis, afin que, pour ſon intereſt, il
inſt luy-meſme ſur le champ la recon-
oiſtre. Cette feinte abuſa ſi bien
e pauvre Mont-val, que ſur les ter-
nes preſſans de cette fauſſe Lettre, il
reſſa luy meſme La-Riviere d'aller au
Batteau en diligence; & ſans luy per-
nettre de la relire, il le força (ce luy
embloit) à partir plutoſt que ce ſce-
erat de La-Riviere ne temoignoit
ouloir faire : mais enfin il partit, fai-
ant entendre à Mont-val, qu'il eſtoit
ort faſché de l'interruption qui eſtoit
urvenuë dans leur divertiſſement; &
que ſi l'affaire eſtoit de moindre im-
portance, il remettroit fort volontiers
ce petit voyage-là à une autre fois :
mais

mais que l'eſperance d'eſtre bien-to
de retour, luy faiſoit quitter cet agrea
ble lieu pour un petit temps ave
moins de regret. A toutes ces belle
paroles Mont-val ne repondoit qu'e
l'invitant à partir au plutoſt; afin d'é
tre auſſi plutoſt de retour, & diſoit
que cette affaire-là eſtant vuidée, ils ſe
divertiroient mieux: puis ils ſe quitte-
rent. La-Riviere s'en fut trouver à
la rade le Vaiſſeau qui l'attendoit pou
le r'amener en France, pendant que le
pauvre Mont-val eſtoit abuſé par les
gens du lieu où il eſtoit, de la fauſſe eſ-
perance de le revoir le meſme jour, ou
le lendemain au plus tard.

Huit jours ſe paſſerent ſans queMont-
val entendiſt parler du retour de ſon
bon Amy La-Riviere; & l'on peut fa-
cilement s'imaginer qu'ils luy durerent
plus qu'aucuns des plus longs jours de
l'année. Il eſtoit ſur le point d'en-
treprendre (s'il faut ainſi dire) ſon
Hoſte ſur cette longue abſence, ſur le
ſujet de laquelle il luy ſembloit qu'il
y

avoit quelque chofe de caché, qu'on
e luy difoit point; mais eftant dans
e deffein, il fut prevenu par ce mefme
Iofte, qui luy vint apprendre, de fort
nauvaife grace, une nouvelle qu'il
'attendoit pas. Cet Hofte luy vint
ire, qu'il faloit qu'il fe refoluft à tra-
ailler, & que Monfieur La-Riviere l'a-
oit vendu à luy pour trois années.
.'Infortuné Mont-val demeura tout
nterdit en entandant ce difcours; il
âlit & rougit en un mefme moment;
z pour ne pas entreprendre l'impoffi-
le, qui eft d'exprimer par paroles la
urprife où il fe trouva, nous dirons,
u'elle fuft telle, que tout autre juge-
nent que le fien, auroit efté en grand
anger de fe perdre, ou au moins de
e bien egarer en pareille rencontre.
l demeura quelques momens tout in-
erdit, & comme en extafe; puis re-
enant un peu à luy, il fe regardoit,
z fe taftoit, comme doutant que
e fuft un refve, que ce qui fe paffoit.
A la fin il fe r'affeura, & rompant ce
fi-

ſilence, il repondit, d'une contenanc plutoſt aſſeurée, qu'affligée & abatuë Monſieur, je voy bien que je ſuis dupé & par un homme, auquel j'aurois con. fié, non ſeulement tout mon bien & mon honneur, mais auſſi ma vie. Cependant je voy qu'il m'a joüé un tou de la derniert laſcheté qu'homme puiſſe jamais faire au monde, ſi voſtre conſideration n'eſt plus grande que la ſienne. Et apres ces mots, il ſe mit à luy raconter ce qui s'eſtoit paſſé entre luy & La-Riviere. Mais *La-Carriere* (c'eſt le nom de ce nouveau Maiſtre) qui avoit autant de raiſon que La-Riviere, repondit à Mont-val, que s'il vouloit acheter un *Noire* à ſa place, il le laiſſeroit libre. Mont-val qui n'avoit ni connoiſſances ni argent, & par conſequent aucun credit, ne luy repartit là-deſſus autre choſe, ſinon, que s'il vouloit attendre qu'il euſt des nouvelles de France, il luy en vouloit acheter deux. La-Carriere luy repartit auſſi, qu'il en eſtoit content; mais que ce-

endant j'entens que vous ſerviez, juſ-
qu'à ce que vous me teniez ce que vous
ne promettez : & la conſideration
que j'ay pour vous, fait que je vous
mployerai à autre choſe qu'à travailler
la terre, ce qui vous ſeroit bien rude, ſi
ous y eſtiez attaché comme mes au-
res ſerviteurs. Cette propoſition con-
ola en quelque façon l'Infortuné
Mont-val, qui attendoit de ſavoir
quel ſervice ſon Maiſtre pretendoit
'occuper dans cette grande Maiſon de
ampagne, où il ne pouvoit voir
que des ſervices tres-vils (à ſon gré)
our les premiers domeſtiques : & luy
qui eſtoit le dernier venu, il luy ſem-
loit avec raiſon, qu'on ne luy pouvoit
as donner la meilleur place. Il fut
ort ſurpris quand La-Carriere, l'ayant
nené dans une grande Cuiſine, il luy
lit, que juſqu'à autre nouvel ordre,
l falloit qu'il s'appliquaſt à apprendre
preparer le manger & le boire pour
ous ſes gens, & enſuitte commanda
u Cuiſinier, d'avoir ſoin que Mont-

val employast bien le temps, voulan
qu'un chacun fist bien son devoir. Ce
ordre suprême, ou plutost (pour mieu
dire) cette Sentence, prononcée ave
l'authorité à luy deuë & au-delà,
s'en fut à ses affaires, laissant nostr
nouveau Cuisinier avec son nouvea
Maistre : lequel ne tarda guere à in
struire son apprentif de ce par où il de
voit commencer: en un mot, il em
ploya d'abord ce Jeune-homme, depu
les pieds jusqu'à la teste, aux plus sale
fonctions d'une grande Cuisine; n
manquant presque jamais d'accompa
gner ses commandemens de quelqu
injure ou de quelque fascheuse menace
suivant librement en cela le cours d
son humeur, qui estoit des plus mau
vaises du monde. Mont-val faisoit d
son mieux pour tascher de gagner l'a
mitié de ce maussade Maistre, & n'e
pouvoit venir à bout: & on peut croi
re qu'il exerça au commencement d
cette mal-heureuse servitude, tous le
sorts & ressorts de sa patience, qui e
to

toit là à une tres-meſchantę epreuve. Le pauvre Mont-val, prenoit donc le temps comme il luy venoit, ſe conſolant avec juſte ſujet, de ce que ſon travail n'eſtoit pas rude, à comparaiſon de celuy des autres, qui eſtoient toute la journée depuis la pointe du jour juſqu'au ſoir travaillans à la Terre en platte campagne, aux plus exceſſives ardeurs du ſoleil; & qui, outre cette extraordinaire fatigue, patiſſoient encore bien ſouvent de la bouche : ce qui ne pouvoit arriver à Mont-val. Et il ſemble n'eſtre pas mal-à-propos de d'ecrire icy en abregé en quoy conſiſtoit le noble employ qu'il avoit ordinairement pour lors, en comparaiſon du bon temps qu'il avoit eu auparavant.

Premierement, le matin à l'aube du jour, il falloit qu'il ſe levaſt, & apres avoir pris une *Houë*, il alloit au jardin arracher de certaines racines qu'ils nomment *Patates*, & enſuite il les lavoit, puis les mettoit cuire ; & pendant

que ces racines cuiſoient, il faiſoit d
certaine mangeaille pour les cochon
& pour les autres beſtiaux: apres cela i
faiſoit comme une maniere de ſauc
pour les patates avec du poivre Indien
nommé *Piment*, du jus de citrons ſau
vages & des ciboulles. Cela fait, i
falloit qu'il allaſt appeller Meſſieurs le
Noirs & les *Blancs*, pour qu'ils vinſſen
dejeuner. Apres le dejeuner il falloi
qu'il euſt ſoin d'eplucher & nettoye
des herbes, des pois, des febves & au
tres denrées, qu'il faiſoit cuire avec d
la chair de Tortuë, pour le diſner d
ces meſmes Meſſieurs. L'apres-mid
il falloit qu'il fiſt le noble exercice d
l'agriculture juſqu'au ſoir une heure o
à peu pres devant le ſouper: (je veu
dire en mots couverts, qu'il eſtoit Jar
diner depuis le diner juſqu'au ſoir) l
ſoleil pres de ſe coucher, il retourno
voir ſa Cuiſine, & faiſoit rechauffer l
reſtant du diner de Meſſieurs les *Noir*
& les *Blancs* pour leur propre ſouper
& pour auſſi bien finir la journée com
m

ne il l'avoit commencée, il falloit qu'il ſongeaſt aux pourceaux, qu'il es pourveuſt de mangeaille pour la uit ſuivante, & qu'il nettoyaſt leurs uges. Apres quoy il luy eſtoit permis le s'aller repoſer, ſur un lict avenant un homme de cette qualite-là.

Voilà l'honneſte employ que Monſieur de La-Carriere donna au pauvre Mont-val, qui autrefois avoit eu des valets pour le ſervir, lequel ſe voyoit pour lors le miſerable valet des Eſclaves *Noirs & Blancs.*

Il ſupporta ce peſant fardeau avec un courage & une conſtance digne d'un homme bien né & de grand cœur, (je veux dire digne de luy,) en attendant l'occaſion de ſe retirer de ce mauvais pas; & s'il ne gagna pas l'amitié de ſon Maiſtre, qui n'en avoit pour perſonne, au moins fit-il tant, par ſon bon ſervice dans la ſuite du tems, qu'il n'en fut pas traitté avec la derniere rigueur: car il en obtenoit preſque tous les Dimanches certaines heures pour

s'aller promener; & dans ſes promenades il fit quelques connoiſſances avec d'autres qui eſtoient dans la meſme peine que luy. Apres leurs premieres habitudes ils contracterent amitié entre trois, pour ſe conſoler de leur miſere, & apres s'eſtre donné pluſieurs fois le rendez-vous ſur ce ſujet, ils conſulterent enſemble des moyens de ſe pouvoir donner eux-meſmes la liberté; & ils n'en trouverent point de plus ſeur ni de plus expedient, que celuy de ſe ſauver tous trois dans un *Canot*, avec tout ce qu'ils pourroient emporter de vivres & d'autres commoditez. Leur projet reüſſit ſelon leur ſouhait: car à un jour & heure donnez ils ſe trouverent tous trois dans un *Canot*, avec tout ce qu'il leur falloit pour cette grande entrepriſe. Ils avoient, outre une quantité ſuffiante de vivres, des vaiſſeaux pour mettre de l'eau-douce, une Carte marine & une Bouſſole, que l'un d'eux avoit attrapée par addreſſe chez ſon Maiſtre ou autre-

part,

art. Leur complot de longue-main
voit toujours esté qu'ils ne seroient
u'eux trois dans l'execution de cette
enereuse action, afin que pour la seu-
eté d'un chacun d'eux en particulier,
eur dessein ne courust pas si grand ris-
que, d'estre decouvert; (car ils en
uroient esté rigoureusement chastiez)
nais comme dans le monde il est pres-
que impossible qu'un secret soit gar-
dé fidellement, & qu'il demeure
ong-temps secret dés que plusieurs
personnes le savent, il arriva que les
deux Camarades de Mont-val avoient
fait confidence de cette affaire-cy à un
certain habitant de l'Isle, de leurs amis,
l'estat des affaires duquel ils savoient
asseurément estre tres mauvais, tant
parce qu'il leur en avoit dit, que par-
ce qu'ils l'avoient veu peu auparavant
dans l'estant d'un Bourgeois qui pa-
roissoit fort à son aise, & le voyoient
pour lors dans l'esclave servitude com-
me eux. C'estoit, pour le faire court,
un bon Marchand & Habitant de cette

 Isle,

Iſle, duquel les affaires ayant eſté tres mal, ſoit par ſa faute, ſoit autrement, il s'eſtoit enſuite trouvé tellement preſſé de quelques-uns de ſes Creanciers, qu'ayant eſté trouvé inſolvable, il avoit eſté forcé de les ſervir pour ce qu'il leur devoit: & ſe voyant dans l'impoſſibilité de pouvoir jamais racheter ſa liberté par cette ſervitude, le deſeſpoir de ſe voir ſi miſerable, lùy faiſoit rechercher tous les moyens imaginables pour ſe ſauver de cette peine. Cet homme donc eſtoit adverti de leur entrepriſe par les deux Camarades de Mont-val pour eſtre de la partie, à l'inſeu pourtant de Mont-val, qui ne fut inſtruit de ceci que quand il fallut partir. Ils eſtoient fort empeſchez à ſe reſoudre d'attendre ce pauvre Habitant, qui ne venoit point; mais comme ils ſe determinoient à ne le pas attendre, de peur de tout riſquer, ils l'apperceurent de loin, qui accouroit de toutes ſes forces, & leur crioit & faiſoit ſigne qu'ils l'attendiſſent. Nos trois genereux

eux avanturiers eurent une extreme
oye de sa venuë, & l'attendirent de
on cœur. Mais quand il fut presque
eux, une frayeur les saisit & les ren-
it tous trois demi-morts, au premier
noment appercevans quelqu'un peu
oin de là qui suivoit à grands pas ce
ernier arrivant: & ils creurent ferme-
nent qu'ils estoient ou trahis ou de-
ouverts. Dans cette pensée, ou plu-
ost dans cette fureur panique, ils sau-
erent dans le *Canot*, dans la resolu-
ion de s'éloigner de terre à la faveur
le la nuit, (car c'estoit un Samedi au
oir assez tard) & de mourir en com-
attant pour leur liberté, plutost que
le se laisser prendre, en cas qu'on les
oursuivit par mer. L'infortuné Mont-
al, qui avoit pati pendant six mois ou
lavantage dans l'esclavage que nous
vons decrit six dessus, sans avoir receu
le lettres de France pour son rachapt,
soit que ses Parens eussent manqué ou
egligé à poursuivre cette affaire-là,
ou soit que ces lettres fussent perduës

en chemin) & par conſequant ſans eſperance de changer ſi-toſt cette miſerable vie-là contre une meilleure, il auroit plutoſt perdu mille vies l'une apres l'autre, s'il les avoit euës, que de ceder ou plier en aucune façon ſous la force qu'il croyoit avoir à ſoutenir en cette occaſion. En un mot, il ſe fuſt plutoſt precipité dans la mer la teſte la premiere, ſi à la dernier extremité d'un combat il euſt jugé ſa valeur n'étre pas ſuffiſante pour le garentir de la main de ſes ennemis. Toute leur diligence à s'eloigner de terre, ne fut pas ſi grande, que leur quatriéme camarade n'euſt le temps de les joindre à un petit jet de pierre pres ſur le bord de la mer, & ſe doutant du ſujet de leur frayeur, il ſe mit à ſe deſeſperer, & les pria tant qu'ils vouluſſent l'écouter un peu d'où ils eſtoient, qu'ils l'écouterent, & enſuite le crurent. Ce pauvre homme leur conta en auſſi peu de paroles que le temps le permettoit, la cauſe qui l'avoit empeſché de ſe ren-

dre

lre là à l'heure preciſement nommée, & il leur apprit que cet homme qui le uivoit eſtoit un ſien Amy qui deman-loit à ſe ſauver avec eux. Mont-val & es deux camarades s'eſtans r'aſſeurez à e diſcours, ils revinrent à terre pren-lre les deux autres, & au plutoſt ils 'eloignerent de l'Iſle, tirans vers l'Iſle le *S. Domingo*, où ils arriverent peu de emps apres, & ſans s'y arreſter, paſ-ſerent à celle de *Ste Croix*, puis finale-ment arriverent à la coſte de *Puerto-rico*: où l'eau-douce leur ayant man-qué, ils furent obligez d'y prendre terre. Pour cet effet le conducteur du *Canot* avec un autre prirent des vaiſſeaux & s'en furent pour en cher-cher; mais à peine eſtoient-ils un peu avant dans le païs, que des ſoldats Eſ-pagnols vinrent à eux, & les attaque-rent, diſans que ceux-cy eſtoient des Pirattes, qui eſtoient venus là pour eſpier à piller quelque maiſon. Le con-ducteur du *Canot* taſcha par paroles à arreſter leur furie, pendant que ſon

compagnon, l'abandonnant, chercha ſon ſalut dans la fuite. Les ſoldats, ſans vouloir entendre aux raiſons de l'autre, ils perſiſtoient dans leur premiere opinion, diſant, que luy & ſes Camarades eſtoient des Pirattes, & là-deſſus le tuerent cruellement à coups de Picques; & enſuite coururent pour en faire autant aux autres, qui ne les attendirent pas venir, ayans eſté temoins oculaires du traittement qu'en avoit receu leur pauvre Pilote. Ils ſe r'embarquerent donc avec toute la diligence qu'il eſt facile de s'imaginer, & tirerent vers une petite Iſle, appellée *la Mona*, où ils mirent encore à terre, & monterent ſur une petite montagne, pour taſcher de decouvrir quelque Terre. Ils apperceurent au Sud une Terre, que leur Carte leur faiſoit croire eſtre l'*Iſle Eſpagnolle*, ce qu'ils trouverent enſuite veritable: car, ſans perdre de temps, ayant pris leur route de ce coſté-là, ils en approcherent aſſez prez pour la reconnoiſtre

noiſtre certainement. Ils ſe diſpoſoient donc pour y prendre terre, quand ils ſe virent tout en un inſtant tourmentez d'un vent impetueux, qui les jetta à ſec ſur une petite Iſle voiſine, où il y avoit un petit bois. Il eſtoit nuit, & faiſoit aſſez froid; c'eſt pourquoy ils s'occuperent d'abord à couper du bois & faire bon feu, en attendant le jour venir. Ces infortunez Navigeurs, ſe chaufferent ſi bien, qu'ils s'endormirent tous ſans (apparemment) ſe ſouhaitter l'un l'autre la bonne nuit; puis qu'ils n'ordonnerent ſeulement à perſonne d'eux de veiller en ſentinelle, tour à tour, ou autrement, pendant que les autres repoſeroient: Et ils n'étoient pas beaucoup blamables en cela, non plus les uns que les autres, veu la fatigue inexprimable qu'ils avoient également ſoufferte dans ce funeſte voyage, depuis leur depart de l'Iſle de *S. Chriſtophle*.

Pendant que leurs corps joüiſſoient ainſi du doux repos du ſommeil, dont ils

ils avoient si bon besoin, la mer, qui estoit fort enflée, avoit monté jusqu'à la place où ils avoient attiré le *Canot*, & l'avoit emmené avec tout leur equipage, qu'ils avoient laissé dedans, à la reserve seulement de leurs armes & d'un peu de poudre & de plomb, qu'ils avoient pris aupres d'eux, & qui leur servit bien, comme il paroistra par la suitte.

Le sommeil, qui ordinairement nous quitte dés que nostre nature en a receu le soulagement necessaire, quitta Mont-val le premier, pour, (à la place du repos qu'il venoit d'en recevoir) le rendre le premier spectateur du plus grand mal-heur qui leur pouvoit arriver dans cette pitoyable conjecture. Il s'eveilla donc, & froid comme un glaçon, tant du serain de la nuit, que de la froideur de la nuit: & on peut dire, qu'il n'avoit pas encore les paupieres bien ouvertes, quand, voulant aller au *Canot*, querir quelque chose, il ne trouva plus le *Canot* au lieu où il luy sem-

mbla certainement qu'il l'avoit le
oir precedent attiré avec ſes Camara-
es, & ne l'y trouvant plus, il fut auſſi
urpris, ou peut-eſtre davantage qu'il
l'avoit eſté lors qu'il apprit la trahiſon
que la Riviere luy avoit joüée au com-
mencement de ſes mal-heurs Il s'en
fut donc reveiller les autres & leur ap-
prit ce nouveau mal-heur. Ils ne peu-
rent d'abord le croire, mais s'eſtans
tranſportez ſur le lieu, & ayans bien
conſideré juſqu'où la mer avoit mon-
té, ils ſe regardoient les uns les autres,
la larme à l'œil; la douleur de ſe voir
ſi mal traittez de la Fortune, les jet-
tant à ce coup dans une ſi grande affli-
ction, que leur ſaiſiſſement les em-
peſcha, pendant un peu de temps, de
pouvoir deſſerrer les levres: Mais le
braveMont-val, qui n'avoit pas ſon pa-
reil au monde, pour ſe conſoler, ou du
moins pour ſe reſoudre contre les plus
rudes revers de la Fortune, ſurmonta
cet accident-cy (par maniere de dire)
en repreſentant aux autres, que leur
eſtat,

eſtat, quelque deplorable qu'il fuſt, n'eſtoit point tel à ſon égard & au leur, qu'ils deuſſent tout à fait deſeſperer d'en ſortir, fuſt-ce toſt, fuſt-ce tard : & que Dieu les ayant ſauvez du peril de la tempeſte de cette nuit-là, c'eſtoit peut-eſtre, pour mettre fin à leurs adverſitez, qu'enfin eſtans encore en ſanté, ils devoient prendre courage avec luy, & chercher enſemble le *Canot*, que la mer pouvoit bien avoir rejetté ſur quelqu'autre bord de la meſme Iſle. En achevant ces paroles, auſquelles ces autres pauvres Camerades ne reſpondoient qu'avec des ſanglots & des ſoupirs, il leur fit charger leurs armes, pour s'en ſervir en cas de beſoin, & principalement pour chaſſer au gibier, ou ſe deffendre contre les beſtes feroces. Dans cette penſée & dans cet eſtat, nos Infortunez firent preſque tout le tour de l'Iſle, ſans appercevoir le moindre gibier, ni le *Canot* non plus, ni aucun morceau de ſes debris, ce qui augmen-

ta

leur affliction, & leur fit croire qu'ils
evoient chercher de nouveaux mo-
enes pour vivre. Mont-val trouva
our le plus necessaire de faire un puits
 plus profond qu'ils pourroient pour
rouver de l'eau-douce : ce qu'ils exe-
uterent heureusement, & quoy que
ette eauë ne feust pas tout à fait dou-
e, elle l'estoit assez pour ne pas faire
nal au corps, puis qu'ils en beurent
endant plusieurs jours sans s'en trou-
er incommodez. Ne trouvans donc
oint de gibier dans l'Isle, ils man-
eoient de diverses sortes de coquilla-
es qu'ils trouvoient en une prodi-
ieuse quantité dans des rochers & à
uelques endroits de la rade, ils trou-
oient aussi beaucoup de certains pe-
its poissons faits en forme de Lima-
ons, qu'ils appellent en ces quartiers-
à, *Bourjau*, & qui estoit le meilleur
le tous, le faisant rostir sur les char-
ons, comme ils faisoient de presque
ous les autres coquillages dont ils se
ustenterent dans cette triste solitude.
Un

Un jour Mont-val voulant s'asseurer mieux s'il n'y avoit point du tout de gibier, petit ou gros, dans le plus épais du bois, il s'hazarda d'y aller seul, sans en advertir ses camarades, & dans cette genereuse entreprise ils fut si avant, qu'il traversa tout le bois, sans rien trouver de ce qu'il cherchoit, & fort estonné de se trouver à un autre bord de l'Isle où il reconnoissoit bien n'avoir point encore esté, ni luy ni ses Camarades. Il vit de là une partie de l'*Isle Espagnolle*, qui joignoit de si pres le lieu où il estoit, & il y avoit si peu de profondeur d'eauë, qu'il espera, puis connut assurément que l'on pouvoit passer par là de l'autre costé, à la faveur d'une infinité d'arbrisseaux qui favorisoient ce passage, outre qu'il estoit facile d'y traisner quelques vieux troncs d'arbres morts, desquels formant une maniere de Ponton, il n'y auroit aucun peril ni difficulté de traverser ce guay. Il eut une joye sans pareille d'avoir fait cette heureuse découverte,

erte, & en conceut l'esperance de
ettre fin à leur infortune, ou du
oins de changer leur estat en un au-
e plus supportable. Dans cette a-
reable reflexion, il se hasta de venir
nnoncer cette bonne nouvelle à ses
ompagnons, qu'il trouva fort en pei-
e de l'absence de Mont-val, dans l'ap-
rehension qu'il eust esté devoré de
uelque beste feroce, ou qu'il fust peri
ans quelque marescage profond, dont
ette Isle est pleine. A son arrivée ils
'embrasserent, comme celuy en qui
apres Dieu) ils remettoient toute leur
esperance, & se remettoient entiere-
ment sur luy de leur bonne ou mauvai-
se fortune. Il leur conta son avantu-
re, mais il fut bien estonné de les
trouver directement oposez au dessein
qu'il avoit de passer au plutost dans
l'*Isle Espagnolle* : leur raison estoit,
que les Espagnols ne manqueroient
point d'exercer sur eux leurs cruautez
ordinaires, & qu'ainsi il valoit mieux
attendre l'arrivée de quelque vaisseau,
qui

qui anchrant à cette rade, les prendroi
avec luy, & les mettroit à Terre er
quelqu'autre Pays, & qu'ils preferoient
encore cette vie-là, (ou plutost cette
longue mort) aux cruels tourmens des
Espagnols de cette Isle, de qui il n'y
avoit point de meilleur traittement à
attendre pour eux, que celuy que le
deffunt Conducteur de leur *Canot* en
avoit receu dans l'Isle de *Puerto-rico.*
Mont-val, qui estoit toujours prudent,
trouva bon de ne pas rebuter tout à
plat leur sentiment, & sans temoigner
le rejetter, & persister à faire ce qu'il
leur avoit proposé au commencement,
il fit tant, qu'ils agréerent de traverser le bois avec Mont-val, afin
d'aller voir le lieu, dans l'intention de
n'y pas passer avec Mont-val. Dans
le chemin Mont-val employa toute sa
Rhetorique pour leur persuader l'erreur qui les aveugloit, de ce qu'ils ne
consideroient pas, qu'ils avançoient
leur mal-heur, en faisant ce que leur
peu de courage leur faisoit concevoir
de-

devoir faire pour fuir une mort cruelle apres laquelle ils courroient à grands pas, en atendant dans cette Isle l'arivée de quelque vaisseau pour les delivrer: & il leur prouvoit son dire par cette raison incontestable: Que si, par malheur pour eux, plutost que par bonheur, quelque vaisseau ou plusieurs, venoient anchrer à cette rade, devant que quelque maladie, (causée par leur mauvaise nourriture,) les eust retirez l'un apres l'autre de cette miserable vie, ce seroient indubitablement plutost des Vaisseaux Espagnols que d'autres, de qui leur perte estoit inevitable à attrendre, ne pouvant estre pris en cet estat que pour des Pirates François qui avoient fait nauffrage sur cette coste; & qu'au contraire, en se livrant d'eux mesmes aux Espagnols de l'Isle, en racontant le sujet de leur infortuné voyage, ils leur feroient asseurément compassion, & en devoient esperer quelque quartier. Qu'ils s'asseuroient par ce moyen contre la mort que leur cau-

cauſeroit la continuelle nourriture c
ces coquillages.

Ces pauvres gens l'ecoutoient a
tentivement dire tout ce qu'il vouloi
mais ils n'y acquieſçoient pas pourtai
aſſez pour luy accorder de paſſer c
guay, où ils arriverent bientoſt apres
Leur terreur redoubla à la veuë d'u
peu de fumée qu'ils apperceurent dan
l'*Iſle Eſpagnolle.* Ils la firent remarque
à Mont-val, qui, ſans en paroiſtre au
cunement ſurpris, leur dit, qu'elle pro
venoit du feu que faiſoient les ſoldat
Eſpagnols pour ſe chauffer. Ce diſcours, augmentant leur peur, leur gela (par maniere de dire) le ſang dans les veines: & perſiſterent plus qu'auparavant à mourir plutoſt de faim dans cette Iſle, que d'aller à l'autre. Un homme bien empeſché & bien à plaindre pour lors, eſtoit Mont-val, qui maudiſſant ſa propre vie & l'obſtination de ſes camarades, penſa crever de depit: puis deſeſperant de leur pouvoir faire changer de ſentiment, il

leur

leur declara avec un emportement qui n'eſtoit pas petit, Que puis qu'il ne pouvoit rien gagner ſur eux par bonnes raiſons, il eſtoit reſolu de les laiſſer faire ce qu'ils voudroient, mais que pour ſon ſalut particulier il aimoit mieux ſe ſauver du mal-heur qu'il prevenoit, que de demeurer là davantage avec eux: puis, comme s'il euſt voulu ſe mettre en devoir de commencer à faire luy ſeul le Ponton dont nous avons parlé cy-devant, il ſe chargea ſur les bras un gros tronc d'arbre demy-pourry qui eſtoit là. Ce que voyant ſes Camarades, ils le prierent de leur donner encore quelques momens, pour taſcher à ſe reſoudre de ne le pas abandonner de la ſorte. Montval qui fut bien aiſe de leur complaire encore à cette extremité, leur facilita un moyen, pour gagner le temps, qui leur eſtoit bien cher, en les faiſant jetter au ſort, pour voir qui le ſuivroit & qui ne le ſuivroit pas. Ils en furent fort contens, & promirent d'obeyr au

ſort ſans aucune conteſte : & ils é
toient apres, quand ils apperceuren
un vaiſſeau qui faiſoit voile pour arri
ver à la rade de l'Iſle où ils eſtoient
Cecy fit un effet bien different dan
leurs eſprits : Car Mont-val fut d'a
bord ſaiſi de la crainte que ce feuſt ui
vaiſſeau Eſpagnol ; & les autres vou-
loient que ce feuſt un vaiſſeau Fran-
çois. Mais ils en furent bien-toſt é-
claircis : car ce vaiſſeau ayant anchré
fort proche de l'Iſle, ils reconnurent
qu'il eſtoit Eſpagnol. Mont-val, d'un
courage intrepide, s'en fut à une poin-
te de l'Iſle attendre la Chaloupe du
vaiſſeau, pendant que ſes Camarades
s'enfuirent dans le plus epais du bois.
Dés que la Chaloupe fut arrivée où
il eſtoit, il ſe donna aux Eſpagnols,
en demandant quartier pour luy &
pour ſes Camarades. Il l'obtint de
paroles ; & pendant qu'on alloit que-
rir les autres dans le bois, il raconta le
mieux qu'il put en Eſpagnol unē par-
tie de ſon infortune depuis ſon depart
de

de France avec La-Riviere. Il ſavoit un peu parler Eſpagnol, ayant appris quelque choſe de cette Langue avec les Juifs de Roüen qu'il y avoit beaucoup frequentez. Cecy ne luy ſervit pas peu dans cette occaſion; & l'on peut meſmement dire avec raiſon, que cela luy ſauva la vie & à ſes compagnons auſſi, en en jugeant par la ſuite du procedé des Eſpagnols, ainſi que nous allons voir. Mais auparavant il eſt bon de remarquer, que Montval, eſtoit armé d'armes à feu, poudre & plomb, & dans une ferme reſolution de vendre ſa vie ou ſa liberté bien cher en cas de refus du quartier qu'il demandoit: Il auroit pourtant, dans l'extremité, taſché de regagner le Bois, où s'eſtoient ſauvez ſes Compagnons, qui eſtoienr auſſi armez comme luy: & de cette maniere, en effet, ils auroient eſté en eſtat de faire une grande reſiſtance.

Les Eſpagnols qui furent chercher les fuyards ne s'eſtoient pas mis dans

l'estat requis pour faire une composition telle que celle qu'ils firent. Ils s'imaginoient aller faire des prisonniers, qui, à leur aspect, imploreroient à deux genoux & les mains jointes, leur misericorde, en demandant quartier pour la vie; mais, (comme dit le Proverbe) *Qui compte sans son Hoste, compte ordinairement deux fois*, ce qui leur arriva dans ce faux calcul : car, apres avoir crié & appellé assez long-temps à l'entrée de ce Bois, sans entendre de reponse, ny sans appercevoir ame du monde, leur sot orgueil (qui est un don de nature à tous ceux de cette Nation) s'enfla jusqu'à l'excez, & leur fit fermement croire que leur venuë avoit causé une si grande terreur dans l'ame de nos miserables fugitifs, qu'ils s'étoient sauvez dans le fonds du Bois, ou que peut-estre, mesme, ils s'estoient tellement laissé saisir de l'epouvante, qu'ils s'estoient noyez ou egarez dans les Marais dont l'Isle estoit pleine.

Dans

Dans ces ridicules imaginations, il s'en fallut fort peu qu'ils ne retournaſſent vers leur Chaloupe ſans chercher davantage, & c'eſtoit le ſentiment de la pluſpart d'eux. Ils voulurent neanmoins entrer un peu plus avant dans un petit ſentier qui conduiſoit à une plaine fort voiſine, par lequel chemin ils jugerent que les Camarades de Mont-val avoient pris la fuite. Ces ſuperbes *Señors* ne conſultoient plus entr'eux, que de quelle maniere ils traitteroient ceux qui leur donnoient tant de peine. Il y en avoit qui trouvoient à propos, pour le plus court, de mettre main-baſſe ſur ces miſerables, & d'emporter les langues ou quelqu'autre partie de ces corps, qu'ils cõmençoient trop toſt d'appeller *Cadavres*, puis que les Perſonnes eſtoient encore en parfaite ſanté. Ceux-cy pretendoient, qu'en agiſſant de la ſorte, ils ne manqueroient pas de s'acquerir l'amitié de leur Capitaine, auquel ils pouvoient facilement faire un

recit tel qu'ils voudroient d'un combat fort opiniaſtré de la part des attaquez, & qu'enfin ils avoient gagné la victoire, pour aſſeurance de quoy ils en rapportoient telles, ou telles marques. Les autres moins inhumains, ce sembleroit; mais dans le fonds plus cruels que ces premiers, furent d'un ſentiment tout different, diſans, qu'il vaudroit mieux abuſer de belles paroles ces pauvres infortunez, juſqu'à ce qu'ils les euſſent dans leur Vaiſſeau, où ils ne devoient point douter que leur Capitaine, ſuivant ſon humeur & ſa coutume, ne manqueroit pas d'exercer ſur ces miſerables, avant la mort, tout ce que peuvoient meriter des Pirattes ennemis mortels & declarez de leur Nation, attrappez ſur leurs propres Terres, où Dieu avoit permis que la tempeſte avoit fait faire naufrage à leur Vaiſſeau & au reſte de leurs gens, dans un temps qu'ils vouloient, ſans doute, commettre quelque brigandage dans l'*Iſle Eſpagnolle*. Tou-

tes

tes ces pieuſes & meſchantes delibe-rations, ne promettoient rien pour l'a-venir que de tres funeſte à Mont-val & à ſes Compagnons : & ces Eſpa-gnols pouvoient en quelque façon ſe flatter de l'eſperance de faire reüſſir tout cecy ſelon leur projet, ſi Dieu (qui ne voulut pas laiſſer tomber nos gens dans ce dernier mal-heur) n'en euſt diſpoſé autrement. Car pendant que les Eſpagnols conteſtoient l'un contre l'autre ſur la maniere d'execu-ter de concert leur pernicieux deſſein, nos Braves Infortunez, que la croyan-ce de la perte de leur cher Mont-val, qu'ils croyoient aſſeurée (à cauſe qu'ils l'avoient abandonné) avoit banni tou-te crainte de leur cœur, & les avoit jettez dans le dernier deſeſpoir, & dans un deſir ardent de s'en venger, ſortirent de l'épais du Bois, où ils s'é-toient tenus juſqu'alors, & vinrent, haut-les-Armes, à la Rencontre des Eſpagnols, dans la ferme reſolution de s'acquitter de leur devoir en gens

de cœur. Les Espagnols qui ne les attendoient pas, ou plutost qui ne les cherchoient pas dans l'opinion de les trouver en un tel equipage, penserent mourir de surprise & encore plus de peur, & (que cecy soit dit sans choquer l'honnesté) un de ces Messieurs confessa apres dans le Vaisseau, qu'au premier moment qu'il les apperceut, sa terreur fut telle, qu'il ne put empescher *Mere-nature* de se decharger, avant temps venu, de ce qui est le plus pesant à porter au monde, & qui surpasse mesme en pesanteur l'or & l'émail; (s'entend quand on a à s'en décharger pressemment) c'est-à-dire, en termes plus decouverts, que, lasche de ventre ou constipé qu'il fut, il fit, malgré soy-mesme, servir ses chausses etroittes, de *Poësle* à une *Homelette* des plus desagreables. (que cecy soit dit sans nous détourner de cette Histoire.) Nos chercheurs estans dans l'estat que nous les venons de laisser, n'eurent pas le temps de consulter de

ce qu'ils avoient à faire dans ce pres-
sant rencontre, pour le salut de leur
vie, comme ilsen avoient eu aupara-
vant à faire le procez à nos Innocens ;
mais au contraire, ils furent en un in-
stant tres d'accord de jetter bas si peu
de mechantes armes qu'ils avoient,
& sans attendre que les autres les eus-
sent joints de bien pres, ils employe-
rent tout le peu de vigueur qui leur
restoit à demander bon quartier, tant
par une infinité de ridicules gestes,
que par paroles.

Les Camarades de Mont-val leur
accorderent tout le quartier qu'ils de-
manderent & davantage, les pressans
extremement de leur donner des nou-
velles de leur Amy. A quoy ces Mes-
sieurs satisfirent promptement, en
protestant avec des Rodemontades
dignes de leur superbe Nation, mais
alors tres hors de saison, que Mr.
Mont-val avoit esté receu de leur
Officier dans la Chaloupe avec toute
l'humanité imaginable, & qu'eux, ils

eſtoient venus dans ce Bois par ordre de cet Officier & à la priere de Mont-val pour les chercher, & taſcher de les amener avec eux, pour paſſer au Vaiſſeau avec Mont-val, s'ils ſe rencontroient de ſon avis: qu'ils ne devoient pas refuſer un Adieu d'Amitié à un Homme qui s'eſtoit proſtitué ſi genereuſement pour leur ſalut commun plutoſt que pour le ſien particulier, puiſqu'il n'avoit point voulu (ſuppoſoient-ils malicieuſement) aggréer de quartier pour luy tout ſeul, à quelque extremité qu'il ſe fuſt veu preſſé par les armes: & que leur Officier, conſiderant ſa valeur, & ſa fidelité pour ſes Camarades, l'eſtoit venu embraſſer luy-meſme à terre, non ſeulement en luy accordant tout le quartier qu'il deſiroit pour luy & pour eux, mais que luy, eſtant Intime Amy ou Parent du Commandant, il avoit promis à Mont-val, qu'il les preſenteroit luy meſme à ce Commandant, pour les traitter ſur le Vaiſſeau d'une maniere

niere qui leur donneroit juſte ſujet de ſe conſoler de toutes leurs diſgraces paſſées, quelques grandes qu'elles euſſent eſté. Ces langues de Serpent (s'il nous eſt permis d'uſer de ce terme) ſeduiſirent ſi agreablement les cœurs de nos trop credules Infortunez, par ces belles paroles, accompagnées de mille faux ſermens, que ceux-cy ajoutant foy à tout ce qu'on diſoit, ils ne ſe ſentoient pas de joye, & ſe creurent eſtre au comble de leurs felicitez. Et ſe tenans fort obligez à ces Deputez, ils les embraſſerent pluſieurs fois, & leur mettant leurs armes entre les mains, ils prirent à grands pas le chemin de la Chaloupe qui les attendoit il y avoit deja long-temps. Ils arriverent bientoſt apres au lieu où Mont-val & les autres Eſpagnols les attendoient avec impatience. Il eſt fort croyable que leur joye fut à peu pres égale quand ils ſe virent tous enſemble embarquez dans la Chaloupe, & ſi

leur bon-heur euſt voulu que cet intervale de bon temps euſt duré un peu davantage, ils n'auroient pas eſté ſi fort à plaindre; Mais cette cruelle & impitoyable Fortune ne s'eſtoit pas encore aſſez joüée d'eux, & l'on diroit, par conception, que le fil de leurs adverſitez allongeoit au lieu d'accourcir, plus ils alloient avant dans leurs malheurs: & leur premier eſclavage (les choſes bien conſiderées) n'eſt pas comparable à ce qu'ils ont ſouffert juſqu'icy; & encore moins à ce qui ſuit.

Leur joye fut fort courte, puiſqu'elle ne dura que juſqu'à leur arrivée au Vaiſſeau Eſpagnol; &, ſans erreur, on peut mettre en parallelle le faux calcul qu'ils ont fait à cet embarquement dans la Chaloupe, avec le faux calcul que les Eſpagnols avoient fait quand ils furent les chercher dans l'Iſle, pour les maſſacrer, ou du moins pour les amener priſonniers. Sitoſt qu'ils furent ſur le Vaiſſeau on les mena

na devant le Commandant ou Capitaine, lequel au premier abord qu'il les eut veu & entendu qu'ils estoient François, il commanda qu'on les liast dos à dos, & sans un plus particulier Interrogatoire sur leurs personnes ni sur leurs avantures, il commanda qu'on les r'emmena de devant luy jusqu'à ce qu'il eust ordonné de leur mort: & à eux, il leur dit, apres quelques questions fort sottes & plusieurs picquantes railleries, indignes d'un brave Capitaine, que leur Eloquence Françoise & toute leur Rhetorique n'auroit jamais assez d'efficace ni de vertu sur son esprit pour luy persuader qu'une seule parole de toutes ces bourdes & mensonges, feust vraye: Et que l'avantage qui leur reviendroit d'estre tombez entre ses mains, plutost qu'entre celles d'un autre Capitaine, estoit, qu'il ne leur feroit pas souffrir beaucoup de tourmens avant leur supplice, pour leur faire confesser ce qu'ils avoient com-

mis contre la Nation Eſpagnolle, depuis qu'ils avoient exercé la Piraterie : qu'il laiſſoit cela à leur propre liberté; & qu'eux ne devans point douter que leur ſeule conſcience en demeuroit chargée ou dechargée ſur le ſalut de leur ame, ils devoient s'en mettre plus en peine que luy, qui, ſur ſa parole leur promettoit, qu'en celant ou confeſſant tous les meurtres, pillages, &c. qu'ils avoient commis dans ce brigandage de Pirates, la rigueur de leur Supplice ne ſeroit ni augmentée ni diminuée en la moindre choſe que ce feuſt : & qu'ils y aviſaſſent avant que le temps leur manquaſt pour le pouvoir faire.

Ce dernier malheur toucha Montval juſqu'à ſe meconnoiſtre luy-meſme, & doutoit tout-à-fait, que cecy & tout ce qui luy ſembloit s'eſtre paſſé à ſon endroit depuis qu'il n'avoit veu La-Riviere, fuſt un ſonge ou un égarement de jugement effectif. Il luy ſembloit impoſſible, & inouï dans l'Hi-

l'Hiſtoire, qu'un homme en ſi peu de temps euſt eu tant & de ſi rudes traverſes; & ſon courage, & ſa conſtance, qui ne l'avoient abandonné de ſa vie, l'abandonnerent pour lors; & l'abandonnerent juſqu'au point de ne ſe pouvoir conſoler luy-meſme, bien eloigné de pouvoir conſoler les autres: & dans ce pitoyable eſtat il attendoit de moment à autre la mort cruelle qui luy eſtoit ſi bien promiſe: luy ſemblant impoſſible de la pouvoir eviter à ce coup-là, ou la prolonger d'un ſeul moment. Ses Camarades n'eſtoient pas dans un eſtat moins lamentable que luy. Et tant les uns que les autres, ils auroient ſouhaitté de bon cœur n'eſtre pas ſi exactement gardez, ni liez de la ſorte, pour ſe pouvoir jetter dans la mer. Montval goutoit cette affliction d'une maniere bien differente de celle de ſes Camarades: Car mepriſant dans cette conjecture-là la mort & & la vie également; il tenoit un profond ſilence,

ce, interrompu ſeulement de quelques profonds ſoupirs, qu'il jettoit de fois à autre, en regardant les autres, qui ſe lamentoient d'une façon à faire pitié aux cœurs les plus durs, & principalement celuy auquel Mont-val eſtoit lié dos à dos. Et l'on euſt pu facilement juger que l'affliction de Mont-val ne procedoit que d'une compaſſion pour le mal-heur de ſes Camarades, bien plutoſt que pour le ſien en particulier. Et ils demeurerent dans l'attente d'un ſupplice cruelle tout le reſte de ce jour-là & la nuit ſuivante, tous les traittemens qu'ils recevoient des Eſpagnols pendant ce temps-là ne faiſant que leur confirmer leur mort aſſeurée.

Mais comme dans les cœurs des plus barbares on trouve quelquefois de l'humanité, & quand on en eſpere le moins, l'execution de ces miſerables fut remiſe, ou reculée ou tout-à-fait pardonnée, puis qu'au matin ſuivant ils furent detachez & mis aux Pom-

pes,

ges & aux autres plus rudes travaux qui se trouverent à faire sur ce Bastiment, lequel ne pouvant aller jusqu'à S. *Domingo*, (à cause qu'il estoit tout percé de vers) avoit anchré là pour donner *Carene*. Nos Pompeurs commencerent à se consoler quand ils se virent deliez & obligez de travailler, & ne desespererent plus d'avoir la fortune plus favorable qu'ils n'avoient esperé : & le deux ou troisiéme jour, le Commandant leur ayant fait connoistre, qu'ils avoient quartier pour la vie, ils ne songerent plus qu'à employer toutes leurs forces pour bien servir dans ce nouveau Esclavage. Les Espagnols cependant ne negligeoient rien pour leur faire bien gagner le peu de Pain qu'ils leur donnoient. Ils leur disoient souvent que le Capitaine ne les ayant pas fait jetter dans la mer dés le premier jour, faisoit plutost une injustice qu'autrement, & que leur Natoin ne recevoit point de traittement si favorable des François quand ils

ils en estoient pris de la sorte. Ma
nos Infortunez, menageant le temp
& l'occasion, ne leur repondoient qu
d'une maniere plus propre à les adou
cir qu'à les aigrir.

Ils estoient donc au huitiéme jou
de cette Servitude, quand une Flott
de plusieurs Vaisseaux se fit découvri
de fort loin, faisant voile vers eux:
& le grand vent qu'il faisoit la fit en
peu d'heures reconnoistre pour la
Flote du Fameux Corsaire *François Lolonois*, qui estoit Commandant
General des Pirattes de l'*Isle de la Tortuë*. Elle vint moüiller à la mesme
rade du Vaisseau Espagnol; & pendant qu'elle approchoit, les Espagnols
employerent à leur tour toute leur
eloquence envers leurs Prisonniers,
en les priant d'implorer quartier pour
eux des ces Pirattes François. Montval & ses Camarades leur promirent
de le faire, & tinrent leur promesse: car
ensuitte les Pirattes ayant pris ce Bâtiment, tous les Espagnols furent in-

con-

continent liez deux à deux, & conduits Prisonniers devant le Commandant de la Flote, qui les auroit tout sur le champ fait jetter dans la Mer, si Mont-val & ses Compagnons n'eussent prié pour eux, & obtenu pour leur quartier, qu'ils seroient employez sur la Flote à pomper, &c. comme ils avoient employé ceux-cy sur leur Vaisseau. Ce Bastiment Espagnol fut trouvé chargé d'Amonitions de guerre pour la Garnison de *S Domingo*, Ville Capitale de l'*Isle Espagnolle*. Lolonois reconnoissant l'esprit de Mont-val & ses merites, apres luy avoir fait raconter en abregé ses Avantures, il l'asseura de son amitié: & pour luy temoigner par effet l'estime qu'il faisoit de sa Personne, il luy fit offre de son Bastiment; ce que Mont-val accepta d'une maniere qui fit bien remarquer à Lolonois qu'il n'estoit pas indigne de cet honneur. Apres cette petite action Lolonois fit mettre à la voile, pour le Lagon de *Maracaibo*, qui est

Terre-

Terre-ferme, ayant fait passer toute sa Flotte entre la petite Isle, qu'on appelle *Savone*, & la grande Isle. Le vent qui estoit favorable les y rendit en bref. Et peu apres leur arrivée ils prirent le Fort, d'assaut, & ensuitte la Ville, qui appartiennent au Roy d'Espagne. Les Habitans de la Ville de *Maracaibo* se sauverent avec leurs familles & leurs biens les plus precieux & plus portatifs en pareille fuite, pensans par ce moyen eviter le pillage & les autres maltraittemens des Pirattes; mais Lolonois qui estoit un vieux Routier dans le mestier de Corsaire, & qui n'ignoroit rien de ce qu'un grand Capitaine doit savoir, s'apperceut d'abord de la ruse des Espagnols. Il commanda en diligence plusieurs partis considerables apres ces Fuyards, dont ils ramanerent avec eux la meilleure partie & presque tous les plus riches Marchands, qu'ils ramenerent à la Ville. Mont-val donna par tout des marques de sa valeur, & principa-

lement

lement à la priſe du Fort. Un jour qu'il eſtoit fort fatigué, pour n'avoir point dormi prendant trois jours & trois nuits, qu'il avoit eſté preſque continuellement à cheval, Lolonois commanda un grand Parti pour aller prendre l'*Alcalde*, Major de la Ville. Le brave Mont-val eſtant curieux de voir le comportement des Pirattes envers les Eſpagnols dans cette execution, en voulut eſtre. Et il ſemble que ſon deſtin l'y porta pour faire une genereuſe action qui ſuit. Ce Party eſtoit conduit par des Guides, qui apres deux jours & deux nuits de marche continuelle, l'amenerent à un certain lieu où ils firent quelque alte, ayant encore une petite journée de chemin à faire juſqu'au lieu où étoit *Don Diego Garcias*, (c'eſt le nom de l'*Alcalde*, Major) qu'ils trouverent le troiſiéme jour ſur le ſoir dans un petit Hameau avec toute ſa Famille. Il avoit deux fort belles Filles, dont l'une eſtoit mariée depuis peu de temps

à un Gentil-homme Castillan. Ces pauvres Espagnols furent bien surpris à l'arrivée des Pirattes, qui les tirerent à l'instant de l'appartement où ils estoient, & les interrogerent un à un, pour savoir où estoient leur bien. Il y eut un Capitaine des Pirattes, qui fut tellement charmé de la beauté de l'une de ces deux belles Personnes, qu'ayant en vain fait tout son possible pour la suborner par belles parolles, par promesses, & mesme par offre de quelques bijoux de grand prix qu'il avoit, il se resolut d'en agir par la force : & pour venir à bout de son lasche dessein, il feignit à cette Dame, qu'il ne luy vouloit pas deplaire davantage en persistant à luy demander une chose qu'il voyoit bien n'en pouvoir pas obtenir. Mais il prit si bien son temps, qu'avec l'aide d'un Soldat, il l'enleva une nuit, sans que personne en apperceut rien, sinon Mont-val, qui sans se declarer, les suivit jusqu'à un lieu assez loing de là, où ce Piratte demeura seul

avec

vec cette Belle affligée, & d'où per-
onne des demeures les plus voiſines
'auroient pas pu entendre crier. Le
enereux Mont-val eſtoit ſi proche
l'eux, qu'à la faveur de la nuit & de
quelques Hayes, il pouvoit tout en-
endre & tout voir ce qui ſe paſſoit,
ans en eſtre apperceu, & entendit le
Raviſſeur qui commença ſa Harangue
n ces termes: Madame, vous ſavez
que voſtre vie eſt entre mes mains,
& que je puis faire de vous ce qui me
plaiſt. Accordez-moy donc ce que
e vous demande, ou reſoudez vous à
mourir. Et en achevant ces paroles il
a voulut forcer; mais Mont-val l'en
empeſcha en luy ſautant au Colet. Ce
Piratte mettant la main à ſon Sabre ſe
latoit de l'eſperance de punir bientoſt
a temerité de ſon Adverſaire, ce
qu'il ne put faire: car Mont-val, para
ce coup adroitement avec ſon Fuſil.
La pauvre Dame qui croyoit que ces
deux hommes avoient tous deux le
meſme deſſein de la des-honorer, deſ-

eſpera

eſpera pour lors d'en jamais rechap per, & demeuroit plus morte que viv à la veuë de ce funeſte combat : Mai Mont-val l'oſta de cette peine en luy diſant le mieux qu'il put en Eſpagnol: Madame, je vous veux delivrer de la violence de ce meſchant homme-cy qui attente à voſtre honneur. Ces paroles firent un tel effet ſur l'eſprit de la Dame, qu'elle ſembla ſe mettre en devoir d'aider à Mont-val, qui auroit eu bien-toſt dompté l'autre, s'il avoit auſſi eu un Sabre. Apres pluſieurs coups de ce Sabre parez, Mont-val ſaiſit le Piratte au Colet, & cette ſeconde fois-cy il l'en deſarma; mais auſſitoſt le Piratte ayant tiré un Piſtolet de deſſous ſa Caſaque, il tira ſur Montval, qu'il manqua; & eſtoit tout preſt d'en decharger encore un autre, quand Mont-val le coucha en jouë, & luy caſſa un bras. Il n'y eut aucuns temoins à cette affaire que la Dame Eſpagnolle, qui eſtoit le ſujet de cette Tragedie. Mont-val ayant gagné

gné ſon ennemi, prit la Dame Eſpagnolle & la mena dans la chambre, d'où le Piratte l'avoit fait tirer des côtez de ſes Pere & Mere; qui le remercierent, quand ils eurent appris l'hiſtoire qui eſtoit arrivée à leur Fille. Le Piratte à qui le coup de Fuſil avoit tiré le plus boüillant & le plus violent de ſon ſang, reprit ſes ſens & s'en vint à ſes Camarades, & dit, qu'il avoit rencontré des Eſpagnols, avec qui il s'eſtoit batu, & avoit receu ce coup de mouſquet. Il ſe fit penſer, & apres il fit appeller Mont-val, à qui il demanda pardon, & le ſuplia de ne vouloir pas declarer l'affaire; ce que Mont-val luy accorda. Depuis cette action Mont-val fut eſtimé de tous les priſonniers Eſpagnols: tellement que tous ſes Camarades en conceurent de la jalouſie, & luy vouloient du mal; diſant, qu'il avoit plus d'inclination pour les Eſpagnols que pour eux. Mont-val voyant que les autres eſtoient mecontens, il s'abſtint de la con-

conversation des prisonniers. Nean moins il ne se pouvoit empescher d leur faire du bien, par sous-main, e leur faisant porter à manger, & nean moins Mont-val avoit conceu quelqu amitié pour la belle Espagnolle qu'i avoit delivrée; mais il n'avoit pas d'occasion de luy pouvoir témoigner, qu par des regards languissans, qui faisoient assez voir à la belle Espagnolle qu'on soupiroit pour elle. Et en effet elle n'estoit pas ingratte, parce qu'elle faisoit connoistre à Mont-val, par des œillades, qu'elle reconnoissoit ses soupirs ; & mesme elle luy fit subtilement tenir un billet, où elle sembloit se declarer à Mont-val. Mais comme il n'entendoit pas assez la langue Espagnolle pour le pouvoir lire, & ne se fioit pas à un autre, il n'entendit pas ce que la Belle luy escrivoit ; & par consequent n'y put pas faire de reponce, qu'avec les yeux. Enfin les Pirattes, apres avoir escumé autant qu'ils voulurent, ils se preparerent

pour

pour retourner trouver Lolonois, qui les attendoit à partir du Lagon de *Marecaibo*, pour reprendre leur route du costé de l'*Isle de la Tortuë*, d'où ils estoient venus. Estans sortis de la Baye, Lolonois fit mettre à la voile pour l'*Isle Espagnolle*, où ils arriverent peu de jours apres, & où ils partagerent tout leur butin.

Mont-val en eut sa part aussi bien que les autres; mais meprisant un si petit gain à cause des perils qu'il avoit courus en hazardant plusieurs fois sa vie, il voulut l'hazarder au Jeu, pour s'en defaire entierement ou pour l'augmenter. Il joüa, donc, & la chance n'ayant pas tourné de son côté, il perdit tout ce qu'il avoit eu pour sa part: & peu de temps apres il arriva à l'*Isle de la Tortuë*, aussi riche que quand Lolonois l'avoit delivré d'entre les mains des Espagnols. Supportant toujours avec un courage intrepide l'Infortune qu'il luy sembloit ne le devoir abandonner qu'en

le retirant du monde, il se resolut d
continuer ce beau dernier mestier d
Piratte, & prit party sur un Vaissea
Corsaire, qui estoit prest à parti
pour aller en Course vers la coste d
Cartagéne, sçachant que quelques ri
ches Marchands devoient sortir de l
Ville bien-tost: Et ils estoient à at
tendre cette bonne-fortune, quand l
Gouverneur de *Cartagéne.*, qui avoi
esté adverti de leur venuë, & qui s
doutoit de leur dessein, envoya en di
ligence un Vaisseau de guerre apre
eux, qui apres un sanglant comba
de dix-huit heures, emporta la Victoi
re sur eux, & les prit. Mont-val re
ceut dans cette occasion un coup d
Lance dans une Cuisse. Le Vaisseau
Corsaire fut amené dans le Port, &
tous ceux qui furent trouvez dessus,
faits Prisonniers, & conduits ensem-
ble dans un mesme Cachot, par pro-
vision, & en attendant que leur juge-
ment leur apprendroit à quoy ils se
devoient resoudre.

Trois

Trois jours s'eſtans deja ecoulez pendant leur empriſonnement, on les tira d'inquietude, en leur apprenant que le Gouverneur leur faiſoit grace, en les elargiſſant de Priſon, & qu'ils en ſeroient quittes pour porter de la Pierre à une Fortereſſe qu'on bâtiſſoit dans l'Iſle. Cette nouvelle les rejouyt d'autant plus, qu'ils n'attendoient point un traittement ſi favorable; & Mont-val qui n'eſtoit qu'à demi gueri, trouva ſa calamité en quelque façon ſupportable: on euſt meſme pu ſe douter, à le voir, qu'il ſavoit bien devoir dans peu de temps retiré de cette miſere. Il y avoit pourtant trois ſemaines ou environ qu'il travailloit à porter de la Pierre, de la Chaux, du Mortier, &c. avec ſes Camarades, quand le Gouverneur, un jour qu'il faiſoit fort beau temps, vint avec beaucoup de Gentils-hommes & quelques Dames voir les Travailleurs. Toute cette Nobleſſe Eſpagnolle ne trouvoit pas peu etrange

de voir rravailler ces *Blancs*: car c'e contre la coutume de ce pays-là, o il n'y a jamais que des *Noirs* emplo yez à de ſemblables travaux. Apre avoir demeuré quelque peu de temp aupres de nos nouveaux Maſſons, l Gouverneur ſe tourna du coſté d Mont-val, & l'ayant appellé il luy dit qu'il remerciaſt une Dame qui eſtoi là; & qu'il ne travailleroit plus.

A ces mots le pauvre Mont-val fu tout tranſporté, ne pouvant s'imagi ne de qui pouvoit partir un ſi grand bien-fait, & dans un lieu où il n'avoit jamais eſté, & où il n'avoit (ce luy ſembloit) aucuns Amis du monde. Il accourut, dis-je, vers le Carroſſe où eſtoit la Dame à qui il avoit tant d'o-bligation, pour luy en faire ſes remer-ciemens: mais à peine eut-il com-mencé à parler devant la portiere du Carroſſe qu'il reconnut la Dame pour cette belle Eſpagnolle qu'il avoit ſe-couruë à *Marecaibo* contre la violence du Capitaine Corſaire. Cette Dame l'ayant

'ayant bien reconnu parmy les autres, quelque grand changement qu'eussent pporté dans sa Personne ce dernier sclavage & sa blessure, elle avoit btenu du Gouverneur la liberté pour uy & pour ses Camarades. Les hatits que Mont-val avoit sur le corps e valoient pas trois liards. Et si-tost ue la Dame le vit approché de la ortiere, elle commença à luy parler n ces termes : *Ha! Señor Cavallero, y ha amanecido el dia que tengo ocasion de agradecer el beneficio que md. me ha hecho a* Marecaibo. Cey veut dire : Ah! Monsieur, voicy jour venu, où l'occasion se presen- de vous remercier du bien-faict que 'avez rendu à *Marecaibo.* En acheant ces paroles, la Dame ouvrit la ortiere, & prenant Mont-val par la nain, elle le fit entrer dans le Caroſſe. La honte qu'avoit Mont-val, 'estre là en un si mauvais equipage, rendit comme perplex en luy-mesne. Il avoit un chapeau fort petit,&

ſans fonds, en ayant fait couper le cul à cauſe de la vermine : & ce chapeau eſtant un peu haut de forme, les cheveux qui paſſoient au travers reſſembloient, par comparaiſon, à des ſoyes de Porc. Son pourpoinct tout picqué à l'Eſpagnolle, & auquel ſa chair ſervoit de doublure, n'avoit point de manches, & on peut dire qu'il n'avoit point de chemiſe, puiſque la ſienne en avoit perdu la figure par une quantité incroyable de grands trous, qui ſembloient vouloir dementir l'apparence & la raiſon, en faiſant voir que c'avoit autrefois eſté une chemiſe comme une autre. Son calſon de toile, qui ne ſuffiſoit pas pour couvrir ſes genoux & cacher l'extremité de ſes deux feſſes, montroit probablement que le haut de chauſſes etroit qui le couvroit un peu par devant, ne valoit pas grande choſe. Il n'avoit point de bas ni de ſouliers qui le peuſſent bleſſer : car il alloit nuds pieds nuës jambes. Et joignant

à

à tout cecy ſon viſage, qui eſtoit encore plus defiguré que ſes habits, on ne doit pas avoir beaucoup de peine à juger de ſa confuſion. Ce Carroſſe eſtoit tres richement garni, & les Perſonnes qui enlevoient Mont-val n'étoient vetuës que de veloux, broderies, & autres des plus riches etoffes. Ils arriverent bien-toſt à la Maiſon de la Dame qui avoit mis Mont-val en liberté, & à ſon arrivée, des Eſclaves le vinrent enlever comme un Corps Saint, puis le menerent dans une Salle, où, apres luy avoir lavé les pieds, & en un mot, reparé ſur ſon corps tout ce qui leur fut poſſible pour le peu de temps qu'ils avoient, ils luy apporterent des habits, & le veſtirent de pied-en-cap.

Mont-val eſtoit ſi ſurpris de ce grand changement de ſa Fortune, qu'il eſtoit comme en extaſe, pendant que ces Eſclaves eſtoient apres à reparer le deſordre inexprimable de ſa Perſonne, depuis les pieds juſqu'à

la teste. Et on peut dire qu'en une demi-heure ou peu davantage, Mont-val n'estoit plus le Mont-val d'auparavant. On le vint alors avertir, que la Dame Espagnolle (qui demeura à la Forteresse quelque temps apres luy, & qui avoit pris sa place dans le Carrosse du Gouverneur) venoit d'arriver. Il fut aussi-tost luy faire la Reverence, & s'en acquita d'une maniere qui fit bien d'abord connoistre à la Dame qu'il venoit de bonne Maison. Elle le receut aussi avec toute la civilité d'une Personne d'esprit & de qualité, & le considera de plus en plus de jour à autre jusqu'à son depart pour France.

Mont-val, qui m'a raconté cette Histoire luy-mesme, m'a dit, qu'il demeura trois mois chez cette genereuse Dame à en recevoir toutes les bien-vueillances imaginables. Il ne passoit le temps qu'à se divertir & faire bonne chere, passant la plus grande partie du temps à lire quelques livres

dans un tres-beau Jardin qui estoit derriere le Logis, & y passoit souvent aussi des heures tres-agreables, en conversation avec la Dame, qui reculoit toujours le depart de Mont-val le plus qu'elle pouvoit : Je ne say pas si nostre estroittte amitié ne l'a point empesché de me sceler dans cette confidence, quelque chose de plus particulier de tous ces bons traitemens, qui semblent passer les bornes d'une reconnoissance extraordinaire ; & c'est surquoy chacun peut librement s'imaginer ce qu'il luy plaist, en considerant, qu'elle luy fit present sur son depart d'une Bourse de Deux cens pistolles d'or, outre tout ce qu'il avoit besoin pour passer commodément en Espagne sur quelques Galions qui partoient & où estant arrivé en bref, il y fit court sejour, pour se rendre en son Pays Natal, où il est à present ; Mais sans envie de retourner voir l'Amerique.

Fin de la Deuxiéme Nouvelle.

NOUVELLE III.

LE DESTIN DE L'HOMME,

Ou

Les Avantures de DON BARTELIMI de la CUEBA, Portugais.

DON BALTAZAR de la CUEBA estoit un homme natif de Seville, Ville fameuse & capitale du Royaume d'Andalouzie; lequel, par sa grand' capacité dans le negoce, devint un des plus riches Marchands de toute l'Espagne, & qui, pour quelques malheurs survenus dans ses affaires, fut obligé de se retirer hors du Pays. Il choisit, pour sa plus favorable retraite, la forte Ville d'*Angra*, située dans la *Terciera*, principalle Isle des *Essores*,

&

& c'eſt la propre Iſle où le Roy de Portugal eſt detenu Priſonnier.

Il n'y avoit pas encore long-temps que Don Baltazar demeuroit là, quand il s'y s'amouracha d'une belle Portugaiſe, ſur leſquelles amours coupant court, on doit apprendre qu'ils s'e-pouſerent, & vecurent pres de vingt ans enſemble en bonne amitié & intelligence, ſans avoir neanmoins aucun enfant, ſoit maſle, ſoit femelle; & eſtoient tous deux hors d'eſperance d'en avoir jamais. Mais ils furent bien ſurpris l'un & l'autre, lors qu'à la quarantiéme année de la Femme elle ſe trouva enceinte, &, au terme ordinaire des femmes, accoucha le jour de la S. Bartelmi d'un beau Garçon, qui, par la volonté abſoluë du Pere, fut baptiſé du meſme nom de ce Jour-là.

Ce *Bartelimi*, ou Barthelmi, fut élevé ſous les aiſles de ſes Pere & Mere de la façon la plus tendre qu'ils ſe peurent imaginer, & le choyerent

aupres d'eux plus que les prunelles de leurs propres yeux, jusqu'à l'âge de dix ans, que Don Baltazar resolut de luy faire quitter la maniere de vivre accoutumée aux Enfans dans leur premiere jeunesse. Il chercha & trouva un homme dont l'esprit & la probité luy estoient parfaitement connus, auquel il communiqua l'envie qu'il avoit de tascher à avancer son Fils un jour ; & que pour commencer il s'estoit determiné de l'envoyer estudier à *Lisboa*. Cet homme approuva fort le dessein de Baltazar, lequel luy declara le choix qu'il avoit fait de luy pour l'education de son Fils, s'il vouloit l'accepter. Qu'il l'y serviroit de Pedagogue dans ce voyage & pendant ses Estudes, prenant autorité sur ce jeune Disciple en le châtiant comme son propre enfant quand sa prudence & la douceur ne suffiroient pas. Il luy promit ensuite de le recompenser pour toute sa vie.
vres d'Histoire sous des Orangers,

Ils n'eurent point de conteſte ſur ce ſujet, mais temps fut pris entr'eux tout ſur le champ pour l'embarquement, le Pedagogue agréant volontiers de rendre ce ſervice à Baltazar, auquel il proteſta qu'il ne tiendroit ni à ſes ſoins ni à ſes veilles qu'il n'en fiſt un ſage & habil Eſcolier.

Les Anglois avoient alors Paix avec le Turc, & peu de jours apres la reſolution priſe de ce voyage, un Vaiſſeau de cette nation devant partir pour *Lisboa*, le Precepteur & l'Eſcolier furent embarquez deſſus, ayans tout ce que les les Pere & Mere de Bartelmi s'imaginerent leur pouvoir eſtre neceſſaire, outre une ſomme conſiderable d'argent, & de bonnes Lettres, tant de recommandations que de Change. Le depart ne ſe fit point ſans que la tendreſſe des cœurs de tous les Parens & Amis parlaſt preſque egalement par un effuſion de larmes; qui ſont les plus certaines & les dernieres marques de la fidelle Amitié, principale-

ment

ment dans ces ſortes d'Adieux.

Le vent leur eſtant favorable, ils arriverent en dix jours à *Lisboa*, non ſans eſtre tous deux fort fatiguez du *mal de Mer.* Apres s'eſtre remis pendant quelques jours, ils furent ſalüer les Amis de Don Baltazar pour qui ils avoient des Lettres : puis ayans veu la Ville ſuffiſamment en ſe delaſſant, le Pedagogue mena Barthelmi au Collége de cette celebre Academie, pour commencer ſes Eſtudes. Ce Pedagogue eſtoit un homme dont la capacité eſtoit grande, d'une humeur plus douce que ſevere, & duquel Baltazar avoit juſte ſujet d'attendre toute ſorte d'avantage, ſi l'humeur jeune, ou plutoſt libertine de ſon Diſciple, euſt correſpondu au deſir ardent que cet homme avoit d'en faire quelque choſe de bon ; mais la Fortune dont, les funeſtes caprices rompent les plus beaux deſſeins, en faiſant reüſſir les affaires d'une maniere toute differente de celle que les Hommes les plus ſa-

ges se sont proposée, rendit comme
nutils la Prudence du Pere & la sages-
se de ce digne Precepteur, comme il
paroistra un peu plus avant.

Rien ne leur manquoit, touchans de l'argent autant ou plus qu'ils n'en vouloient. Leurs Amis les avoient logez proche du Collége, dans une maison belle, commode, & bien meublée. Le Pedagogue avoit un soin & une exactitude sans semblable au monde de faire repeter Barthelmi, au matin, au soir, au retour du Collége, avant qu'il y allast, & par maniere de dire, il ne laissoit pas écouler un seul moment à sa compagnie, qu'il ne procurast l'avancement de ses Estudes, fut-ce à translater, ou à repeter, fut-ce à apprendre par cœur ou à luy expliquer par maniere de divertissement quelque bon Autheur familier qu'il savoit adroittement ajuster au goust de ce jeune esprit, qui estoit si justement confié. Barthelmi repondoit déja depuis quelques temps d'une fa-

çon si loüable à tout cecy, qu'il eust esté fort difficile ou presqu'impossible de juger, sans meprise, lequel des deux s'acquittoit le mieux de son devoir. Barthèlmi prenoit plaisir à bien faire tout ce qui dependoit de ses petits suffrages. Il ambitionnoit de gagner place sur place dans sa Classe, à quoy il reüssit si bien, qu'il parvinst à la plus haute. En un mot, il estoit l'honneur de sa Classe; & tous les autre Escoliers aussi bien que le Regent ne manquoient point d'exalter au Pedagogue le merite de son Disciple toutes les fois qu'ils trouvoient occasion de luy parler. Cela ne causoit pas une petite joye au Pedagogue, qui participoit beaucoup à cette gloire. Il n'estoit pas negligent aussi d'écrire au Pere de ce brave Escolier comment tout se passoit. Don Baltazar, sa femme, & leurs Amis estoient si ravis de ces bonnes nouvelles, qu'ils ne recrivoient point, sans accompagner leur Lettre de quelque

Pre-

Preſent honnneſte pour le Pedagogue, ou ponr le Regent, ou bien pour l'Eſcolier; & quelquefois pour tous les trois.

Cet admirable Diſciple avoit l'Eſprit ſi bon à comprendre, & la memoire ſi heureuſe, qu'on ne vit jamais dans cette celebre Academie, d'humanitez mieux faites, qu'il fit toutes les ſiennes, & en ſi peu de temps. Ce fut un ſujet d'admiration, non ſeulement pour les Eſcoliers, mais auſſi pour tous les Profeſſeurs & Regents qui y ſervirent de temoins oculaires. Mais comme nous voyons que les jeunes branches d'un arbre veulent eſtre continuellement ployées par le Jardinier, ou ſinon elles deviennent crochuës, & prennent pli à la moindre branche d'un autre arbre qu'elle rencontre qui leur empeſche leur cours ordinaire; Il en arrive tout de meſme de la tendre Jeuneſſe, qui ſe corrompt aiſément, & s'abandonne au libertinage, ſi elle n'eſt ployée de bon-

ne

ne heure, & c'eſt ce que nous ferons voir par la ſuite de cette veritable Hiſtoire eſtre arrivé à l'endroit de Barthelmi, & dont la ſeule cauſe provint (ſelon toute apparence & ſelon le raiſonnement humain) d'une maladie qui l'obligea de tenir le lit, & ce pendant l'eſpace de trois mois; durant lequel temps Barthelmi ſe donna du bon temps; mais qui luy couſta bien cher.

Noſtre Fameux Eſcolier changea bien de Note dés qu'il ſe vit libre de ſes actions: car tout d'un coup en penſant ſe delaſſer un peu de la grande attache qu'il avoit eu aux Eſtudes, il ſe plongea dans une negligeance & une faineantiſe auſſi grandes, comme avoient eſté juſqu'alors ſa diligence & ſon empreſſement à ſe bien acquitter de tout ce qui regardoit ſon devoir. Il s'amuſoit au commencement à regarder joüer les enfans avec quelque indifference; apres il y prit de la delectation; enſuite il trouva du plaiſir

à joüer avec eux ; & enfin il s'y adonna corps & ame d'une telle façon, qu'il ne songea plus du tout à entretenir ce qu'il avoit appris auparavant. Son Pedagoge, quoy que fort malade, l'en reprenoit grievement, luy promettoit qu'il en ecriroit à Don Baltazar. Il accompagnoit cette menace de plusieurs autres, lesquelles voyant bien Barthelmi qu'elles ne pouvoient estre suivies d'aucun effet qu'apres le recéuvrement de convalescence du Pedagogue, il n'en faisoit point d'état, & tout ce qui luy entroit dans une oreille sortoit par l'autre. Son libertinage fut mesme jusqu'à courir de nuit par toute la Ville, avec une infinité de mechans garnemens. Mais tout ce petit brigandage ne fut pas encore si mauvais pour luy que ce qui l'en retira. Ce fut la Fille de la Femme qui avoit toujours gouverné son Pedagogue & luy depuis qu'ils demeuroient dans cette maison-là. Cette Fille pouvoit estre de l'âge de Barthelmi,

thelmi, & demeuroit avec sa Mere; & par cette raison ils avoient tous deux occasion de lier ensemble une amitié plus particuliere qu'avec les autres. Cette amitié estoit dans l'abord innocente, mais elle se changea peu à peu en petites badineries & caresses, qui avec le temps firent un tel effet sur l'esprit de l'un & de l'autre, qu'ils avoient mesme peine à se quitter les soirs, quand il falloit aller coucher. Ils joüoient toute la journée ensemble, en fuyant toute autre compagnie. La mere de Clemente (c'est le nom de cette jeune fille) estoit joyeuse de les voir retirez de leur libertinage; elle ne consideroit point de difference entre *Amitiez*, & *Amourettes*; elle allumoit ce pernicieux feu, sans y penser, au lieu de l'éteindre, en les faisans manger ensemble, & bien souvent aussi coucher. Le Pedagogue cependant se desesperoit de voir que de jour à autre Barthelmi reculoit dans ses Estudes. Il ne savoit à quoy attri-

buer

buer la cause de ce desordre : car il trouvoit toujours son Disciple au logis, & pendant quelque temps il fut dans le mesme erreur que la mere de Clemente. Le hazard voulut que ces jeunes Amans, un jour qu'ils estoient seuls & pensoient n'estre veus de personne, s'amuserent à de petites familiaritez indecentes que le Pedagogue vit d'un lieu où il estoit ; & pour ne leur point faire connoistre qu'il les avoit veus, il appella Barthelmi, à qui il donna quelque occupation, le reprimendant sur le jeu & sur le temps qu'il perdoit si mal-heureusement tous les jours avec Clemente. Il luy dit aussi, que s'il s'appercevoit davantage de leur frequentation, il feroit sortir Clemente de la maison. Ensuite il reprit la mere de sa negligence pour l'education de sa fille, la menaçant de la congedier elle mesme, si elle ne retiroit sa fille hors du logis. Cette gouvernante qui trouvoit bien son compte avec le Pedagogue & son Disci-

ple, aprehendant d'eſtre chaſſée, tâcha d'appaiſer le Pedagogue : elle luy promit de chaſtier Clemente, & l'aſſeura, que ſi elle s'appercevoit apres de la moindre frequentation entr'eux, elle la mettroit chez de ſes Amis, d'où Barthelmi n'en entendroit jamais parler. Nos deux jeunes Amans furent bien allarmez, quand ils ſe virent ſi mal menez. La peur qu'on executaſt ces rigoureuſes menaces, les fit reſoudre à ne plus joüer ni parler enſemble, que des yeux : ce qui dura quelques jours, pendant leſquels Barthelmi faiſant encore moins ſon devoir à eſtudier qu'auparavant, le Pedagogue voulut abſolument remedier à ce deſordre. Il chaſtia donc rigoureuſement ſon Diſciple, & obligea la Gouvernante de mettre ſa fille dehors. Mais tout cela ne remedia point au mal : Car le déplaiſir que la mere de Clemente eut de n'avoir plus la chere compagnie de ſon enfant, la fit aviſer d'un moyen pour s'en conſoler, en

faiſant

faiſant tourner ces amourettes à ſon
avantage particulier. Elle ſçavoit que
l'inegalité de condition de ſa Fille &
de Barthelmi ne pourroit à la fin cau-
ſer que la perte de l'honneur de ſa fille
ſi de quelqu'autre façon ils n'eſtoient
mieux ſeparez. Elle conceut donc que
pour mettre ſon eſprit en repos, il n'y
avoit point de plus ſeur moyen que de
la mettre dans un Couvent, comme
les Parens en Portugal & en Eſpagne
ont accouſtumé de faire, quand ils ne
veulent pas permettre un mariage en-
tre des perſonnes qui s'aiment. Mais
l'argent qu'il faut pour proceder en ce-
la par les voyes ordinaires, luy man-
quant, elle ſe vit dans limpoſſibilité
d'executer ſon deſſein; ſi la neceſſité,
qui eſt la mere d'induſtrie, ne luy euſt
ſuggeré d'en agir comme il ſuit: Elle
repreſanta au Pedagogue l'ardeur qui
paroiſſoit dans l'amour que Barthelmi
avoit pour Clemente, en ce qu'il fai-
ſoit encore moins ſon devoir depuis
cette ſeparation, qu'auparavant; que
ſi

ſi ſon Pere en eſtoit bien informé il le retireroit de *Lisboa*, ou feroit mettre Clemente dans un Couvent, pour prevenir les mauvaiſes ſuites qui s'en enſuivroient pour tous d'eux ; que le deplaiſir qu'elle en avoit, eſtoit plus grand qu'on ne pouvoit croire, principalement à cauſe de l'abſence de ſa fille, qui eſtant hors d'avec elle, luy faiſoit apprehender qu'une auſſi mauvaiſe affaire ne luy arrivaſt avec quelqu'autre auſſi bien qu'avec Barthelmi: & joignant une infinité de raiſons à celles-cy, elle perſuada ſi bien le Pedagogue, qu'il eut pitié d'elle, & prenant ſur le champ une plume & de l'ancre, il en écrivit à Baltazar une Lettre fort-ample : recommandant à la Gouvernante, qu'elle prit patience jusqu'à l'arrivée de la reponſe, & que cependant elle taſcha toujours d'empeſcher que Clemente ne peuſt parler à Barthelmi. Elle le luy promit, & le remercia. De ſorte que tout alloit bien juſques-là au gré du Pedagogue

gue & de la mere de Clemente ; Mais Barthelmi, changeant ſon deplaiſir en une haine mortelle contre ſon Pedagogue, reſolut de ſe venger ſur luy de toutes ſes diſgraces, en le tüant. Il acheta pour cet effet un Poignard, qu'il cacha adroitement ſur luy ; & un jour que ſon Pedagogue luy faiſoit repeter ſes Leçons, il prit ſon temps, & luy enfonça le Poignard au travers du corps, & le laiſſa pour mort, & deſcendit promptement, & dit à la Gouvernante, que ſon Pedagogue l'avoit voulu tüer; mais que voulant ſauter ſur luy, il avoit fait un faux pas, & étoit tombé ſur ſon Poignard, qui luy avoit percé le corps d'outre en outre, & ayant dit cela à la Vieille, il ſortit du logis & s'alla jetter dans un Couvent de Cordeliers. La Juſtice fut advertie par la Gouvernante, qui dés le moment vint faire Information du fait, & entrant dans la chambre, ils trouverent le Pedagogue qui n'eſtoit pas encore mort, & qui ſupplia la Ju-

 ſtice

ſtice de luy faire venir un Preſtre pour le confeſſer : ce qui luy fut octroyé. On envoya promptement querir un Preſtre, & en attendant que le Prêtre vint, on interrogea le Pedagogue, qui dit comme tout s'eſtoit paſſé ; & il achevoit de compter le fait quand le Preſtre entra avec un Chirurgien pour le penſer. La premiere œuvre qu'on fit, ce fut de le confeſſer, & de luy faire recevoir les Ordres de l'Egliſe, à la couſtume du Pays & de la Religion qui s'exerce. Il perſiſta de dire, que Barthelmi l'avoit bleſſé ; mais qu'il luy pardonnoit de tout ſon cœur; & qu'il prioit à Dieu & à la Juſtice de luy pardonner auſſi, & qu'on écriviſt à ſon Pere, & donna l'adreſſe à l'Iſle de la *Terciere*, où le Pere de Barthelmi demeuroit. Apres qne le Preſtre eut fait ſon devoir envers le Pedagogue, le Chirurgien le penſa, qui jugea la playe mortelle, comme de fait, ayant le lendemain levé l'apareil en preſence de la Juſtice, le Pedagogue mourut deux heu-

heures apres. On n'eut que faire d'autres Temoins pour verifier le crime, le blessé estant mort dans la persistence que c'estoit Barthelmi qui l'avoit blessé. On fit chercher le Criminel dans tous les Couvents, bien qu'on ne les peust pas visiter avec la Justice, qui n'a pas le pouvoir d'arrester personne dans les Monasteres, sans l'authorité du Roy, qui ne l'accorde jamais, de crainte d'estre excommunié. Cependant il commençoit à s'ennuyer dans ce Couvent, & les Moines l'auroient aussi bien voulu voir dehors. Il y avoit un Gentil-homme qui s'en alloit au Bresil, à qui il fit demander s'il le vouloit mener avec luy en qualité de Serviteur, ou, pour mieux dire, de Page. Le Gentil-homme l'accepta, & quand le Navire fut sous voile, Barthelmi s'enbarqua secretement. Il estoit fort aise de faire ce voyage, qui luy faisoit eviter le maltraitement de son Pere, avec lequel il esperoit de mieux faire sa paix apres une longue

absence. Dans cette pensée il se resolut à souffrir tout;mais à peine le vaisseau fut en mer, qu'il eust voulu estre à terre: &, la planche estant tirée, il fallut prendre patience. Le premier lieu où on anchra, fut dans l'emboucheure de la riviere de *Congo*, entre la *Gouinée* & *Angole*, à la hauteur de cinq degrez & quarante minuttes au Zur de l'Equinoxe. Le changement de climat & la soif qu'on avoit soufferte sur le vaisseau, causerent bien des infirmitez aux Passagers & aux autres, ce qui fut cause que la pluspart furent se rafraischir à terre dans quelques petites Villes Portugaises qui sont le long de la Riviere, d'où l'on envoya des rafraischissemens à ceux qui estoient demeurez sur le vaisseau. Barthelmi fut avec son Maistre à une petite Ville sur le Fort de la Riviere, dont le nom ne me revient pas à la memoire. Barthelmi, qui commençoit à voir ce que c'estoit que du monde, devint fort curieux. Il s'alloit souvent promener seul

hors

hors de la Ville à la fraiſche, avant que ſon Maiſtre feuſt levé. Il conſideroit tous les Arbres, deſquels il n'avoit jamais veu les ſemblables, il conſideroit juſqu'aux pierrres qu'il rencontroit dans ſon chemin; il n'oublioit pas auſſi à contempler le grand nombre d'Oiſeaux qu'on voit dans ce Pays-là, leſquels ſont fort differens de ceux de l'Europe. Un jour en ſe promenant, il contempla toutes ces raretez avec une ſi grande application, qu'il ſe trouva hors de ſon chemin, & ne ſavoit par où il devoit tourner. La nuit le ſurprenant alors, il fallut qu'il ſe reſoluſt à coucher dehors, ce qui le faſcha fort; & plus encore la crainte de ne pas retrouver ſon chemin, & de tomber entre les mains des *Noirs*. Il chemina le lendemain depuis la pointe du jour juſque ſur le Midy, qu'il ſe trouva au pied d'une grande montagne ſur laquelle il n'y avoit point de bois, y eſtant monté juſqu'au ſommet, il vit le bord de la mer & la Ville d'où

il estoit parti, & remarqua que son plus court chemin estoit d'aller tout droit, tenant le Soleil levant à la droite & le Soleil du midi à la gauche. Dans cette speculation il prit le chemin de la Ville, & la faim l'ayant attaqué, il fut obligé de la soulager avec de petits fruits qui ressemblent fort à des prunes sauvages, & sur le soir il revint coucher aux environs d'où il estoit parti le matin. Il cherchoit un lieu commode pour dormir & estre en seureté contre les bestes feroces, lors qu'il apperceut une taniere de Lions, dans laquelle il entra, & y en trouva trois petits, qu'il prit naïsvement pour des chats sauvages, comme aussi, n'y a-t-il point d'animaux qui approchent plus du chat, que le Lion & le Tigre, jeunes. Il est à croire que les pere & mere de ces Lionceaux estoient allez chercher leur vie. Barthelmi les prit tous trois, & poursuivit son chemin jusqu'à un autre endroit où il passa la nuit avec eux. Il avoit fort bien remarqué dés le soir

quel

quel chemin il devoit tenir le lendemain au matin: Et au lever de l'Aurore il partit de là, & ſur le ſoir il arriva à la Ville avec ſes trois petits Lions. Son Maiſtre qui l'avoit cru perdu, & pris des Negres, ou bien mangé par les beſtes ſauvages fut merveilleuſement eſtonné de le revoir avec ces petits Lions. Il ſoupçonna Barthelmi de les avoir acheté des Negres pour de la *Raſade*, mais il en fut diſſuadé par le recit ingenu que Barthelmi luy fit en les luy preſentant. La Surpriſe de ſon Maiſtre & de tous ceux qui entendoient parler de cette avanture eſtoit telle, qu'ils n'oſoient pas eux-meſmes s'eloigner de la Ville, à cauſe des bêtes ſauvages & des Negres. Il prenoit un plaiſir extreme d'entendre Barthelmi raiſonner du Pays, parce qu'il en parloit mieux que les propres Habitans; mais il ne laiſſa pas neanmoins de le faire chaſtier, afin qu'une autre fois il ne prit pas la hardieſſe de s'éloigner ainſi de luy ſans ſon conſentement.

Quand le Capitaine du Vaiſſeau eut achevé ſes affaires & accomply l'ordre de ſes Maiſtres, il fit ſçavoir à ſes Paſſagers, que ſon deſſein eſtoit de faire voile; ce qu'il fit trois jours apres, & fit route pour traverſer la Terre-ferme de l'*Amerique*, à une coſte qu'on appelle la coſte de *Maragnan*, où il y a une Riviere qui appartient au Roy de Portugal, qu'on nomme la Riviere de *Maragnan*. Il falloit que ce Vaiſſeau miſt là quelques Paſſagers à-terre, & y laiſſaſt auſſi quelques Marchandiſes En arrivant à la veuë de la Terre (que ces pauvres gens, qui eſtoient ſur le Vaiſſeau avoient long-temps ſouhaitté, parce qu'ils avoient beaucoup ſouffert, tant de la ſoif que d'autres infirmitez, à cauſe du grand calme qu'ils avoient eu pendant leur traverſe de la coſte de l'*Affrique* à celle de l'*Amerique*) une tempeſte les prit, qui leur jetta le grand Maſt du Vaiſſeau à-bas. Si-bien que le Capitaine du Vaiſſeau fut obligé de faire

vent-

vent-arriere, pour trouver quelque Port où il peust se mettre à l'abri de la tempeste, qui estoit si furieuse, qu'à peine les meilleurs Matelots se pouvoiens tenir sur le Tillac du Vaisseau. Cette tourmente dura quatre jours, à la fin desquels le vent demeura à l'Orient, qui estoit tout-à-fait contraire au Vaisseau pour faire la route; parce qu'il ne pouvoit pas loveyer avec un Mast seulement. Le Capitaine resolut donc de faire voile le long de la coste de *Guyana*, & venir à l'Isle de la *Trinité*, afin de pouvoir reparer le dommage que la tempeste avoit fait à son Vaisseau. La tempeste estant passée, on trouva beaucoup de morts dans le Vaisseau, la plus grande partie Noirs, lesquels estoient malades, & n'avoient pû se remuer, & estoient noyez par les vagues que la mer avoit jetté avec impetuosité dans le Vaisseau, & avoit jetté ces pauvres gens, & mesmes quelques femmes & hommes Blancs qui n'osoient monter en haut

Le Maiſtre de Barthelmi, qui eſtoit fort malade, fut auſſi tellement agité par la tempeſte, qu'il en mourut trois jours apres. Il mourut meſme quelques Matelots, du grand travail qu'ils avoient eu, & de la ſoif & de la faim qu'ils avoient enduré, à cauſe du grand calme qu'ils avoient eu. Quand Barthelmi vit jetter le corps de ſon Maiſtre dans la mer (parce qu'un corps ſe peut gaſter en fort peu de temps à cauſe de la grande chaleur) il s'y voulut jetter auſſi: Mais on l'en empeſcha. Ce pauvre garçon eſtoit ſi affligé de la perte qu'il avoit faite de ſon Maiſtre, qu'il ne pouvoit ni boire ni manger. Le Capitaine du Vaiſſeau en prit ſoing par la recommandation que luy en avoit fait ſon Maiſtre avant mourir. Peu de temps apres le Vaiſſeau arriva à la veuë de l'Iſle de la *Trinité*; mais le Capitaine ne trouva pas bon d'y aller arriver, à cauſe que les Eſpagnols eſtoient leurs ennemis. Il ſe reſolut d'aller à l'Iſle de la *Martini-*

que,

que, ou à la premiere Iſle Françoiſe qu'ils aborderoient. Le vent & la marée (au lieu qu'ils croyoient aller aux Iſles des *Caraybes*) les porta à l'Iſle *Blanche*, qui eſt au Septentrion de l'Iſle de la *Marguerite*, autrefois tant renommée pour la quantité de Perles qui ſe peſchoient le long de ſes coſtes. Eſtans arrivez là, ils jetterent l'Anchre, & un chacun aſpira d'eſtre à terre. Les Chaloupes ne faiſoient qu'aller & venir, pour porter le monde, qui, quoy que fatigué de la mer, & de la faim & de la ſoif, eſtoient neanmoins réjouys de voir la Terre. Si-toſt qu'ils furent à terre, ils furent chercher de l'eau, mais ils n'en trouverent point, parce que cette Iſle eſt fort ſeiche. De ſorte qu'ils furent obligez de graver des puits au bord de la mer, pour trouver de l'eau, comme en effet ils en trouverent, mais elle eſtoit à-moitié ſalée; neanmoins ils aimoient encore mieux la boire, que celle du Vaiſſeau, qui puoit com-

me une charongne, & estoit pleine de vers. Ils trouverent aussi sur cette Isle des Chevres, qu'ils chasserent, & en tuërent quelque nombre, ce qui les remit sur pied, parce qu'il y avoit long-temps qu'ils n'avoient mangé de viande fraische. Enfin apres que les futailles furent pleines d'eauë, telle qu'on l'avoit trouvée, le Capitaine voulut faire voile, à cause qu'il n'y avoit point de moyen de trouver d'arbre sur cette Isle propre à faire un Mast pour ce Vaisseau. Le pauvre petit Barthelmi s'estoit amusé le soir à cueillir des *Raquettes* (qu'on appelle en Europe des *Figues d'Inde*) qui croissent sur le bord de la Mer en grande abondance: & il arriva trop tard pour s'embarquer dans la Chaloupe; Si bien qu'il fallut qu'il se resolust de coucher sur le sable, qui estoit encore assez chaud du Soleil du Midy. Cette mesme nuit (à ce qu'on a appris depuis) quelques Marinieres qui avoient esté dans ces quartiers-là, resolurent.

ſurent de tüer le Capitaine, & ſe ſauver avec le Baſtiment dans le premier Port, feuſt Eſpagnol, Anglois, ou François ; & vendre là les Negres & les Marchandiſes, qui importoit à une grande ſomme d'argent. Ils mirent en eſtat leur entrepriſe, & laiſſerent Barthelmi ſur l'Iſle *Blanche.*

Quand Barthelmi s'éveilla, il fut bien ſurpris de ne voir plus de Vaiſſeau. Il ne ſavoit de quel coſté aller. Il eſtoit comme deſeſperé de ſe voir tout ſeul dans une Iſle dont il ne connoiſſoit point le climat. Apres qu'il eut demeuré ſept ou huit jours ſur cette Iſle, il commença de ſe reſoudre, & ne ſongea plus au Vaiſſeau qui l'avoit amené. Il vivoit de Figues d'Inde & de petits Vignots, qu'il trouvoit ſur des Rochers au bord de la Mer, qu'il mangeoit tout cruds. Cette vie avoit déja duré dix ou douze jours, quand un Baſtiment vint moüiller à la Rade. Auſſi-toſt qu'il eut moüillé, la Chaloupe vint à terre, & ces gens trou-

trouverent Barthelmi, qu'ils queſtionnerent en Eſpagnol, & il leur repondit en Portugais : ce n'eſtoit pas qu'il ne les entendiſt bien, mais il ne leur pouvoit repondre qu'en ſa langue, que les autres n'entendoient pas bien. Ils le menerent à bord, & luy donnerent à manger de ce qu'ils avoient, & enſuitte le firent interroger par un Indien qui avoit demeuré au *Breſil*, qui parloit bon Portugais. Barthelmi luy repondit à tout ce qu'il demanda, & luy raconta comment il eſtoit venu ſur cette Iſle. Quand ils eurent appris toute ſon Hiſtoire, ils demeurerent fort ſurpris de voir qu'un garçon ſi jeune euſt déja tant ſouffert de mal.

Ce Baſtiment-cy venoit pour voir s'il n'y avoit point de Baſtimens Eſpagnols à l'Iſle de la *Marguerite*, & eſtoit un Piratte Anglois de l'Iſle de la *Geomayque* que les Anglois avoient depuis peu uſurpée ſur les Eſpagnols. Et quand ce Piratte eut veu qu'il ne trouvoit point ce qu'il cherchoit, il

prit

prit sa route vers l'Isle *Espagnolle*, dont les François tiennent la plus grande partie, & où estant arrivé, il vint des François qui s'occupoient dans ce quartier-là à tuer des bestes pour en avoir les cuirs. On nomme ces sortes de gens *Boucanniers*. Barthelmi qui croyoit que le Vaisseau Piratte s'en alloit droit au Port, fut desabusé par l'Indien, qui luy dit, qu'il alloit croiser devant un Port Espagnol appellé *Cartagene*. Cette nouvelle l'affligea si fort, qu'il se resolut de demeurer plutost au service de ces Boucanniers François : comme en effet il y demeura & se soumit à les servir. Comme il estoit encore jeune & foible, ils ne le menoient point à la chasse, mais ils l'occupoient seulement à faire cuire leur viande, pour quand ils revenoient de la chasse. Ces gens salent aussi beaucoup de chair de porc, qu'ils vendent aux Habitans du Pays, qui font du Tadac. Ils occupoient Barthelmi à estendre cette chair sur une Celay

grosse

groſſe comme le bras, puis à la faire ſecher, pour la vendre ainſi preparée. Barthelmi fit ce meſtier pendant cinq ans, ſans qu'il trouvaſt d'occaſion pour s'en retourner en ſon Pays, & eſtoit devenu grand, puiſſant & fort. Ces Boucanniers eſtans tres contens de ſon ſervice, ils le firent chaſſer avec eux, & luy donnerent ſa part au gain comme tous les autres avoient: & dans lequel exercice ayant demeuré ſept ans, il épargna quelque choſe pour paſſer en Europe. Il quitta donc cette Iſle, pour paſſer à celle de la *Tortuë*, où il eſperoit ſe pouvoir embarquer ſur quelque Vaiſſeau pour France ou pour ſon Pays, dont il n'avoit point eu de nouvelles depuis ſon retour de *Lisboa.* Il arriva à l'Iſle de la *Tortuë* un peu apres la venuë d'un Vaiſſeau de France chargé de Femmes, qu'on avoit mariées aux Habitans de là: & l'Hoſte de Barthelmi en avoit épouſé une qui eſtoit jeune, aſſez belle; & aſſez adroitte pour donner de l'amour
à

à Barthelmi, qui eſtoit beau & bien fait, & qu'elle euſt mieux aimé que ſon mary, qui avoit paſſé le plus beau temps de ſa vie à planter du Tabac. Il eſt vray qu'elle n'eſtoit pas Novice & qu'elle avoit ſçeu donner de l'amour à bien d'autres qu'à Barthelmi, qui étoit ſeulement Amoureux de voir une Dame un peu jolie, & ſe reſſouvenoit de ſon jeune temps, & des petites libertez qu'il avoit euës avec Clemente, qui luy avoit cauſé la mauvaiſe Fortune où il eſtoit plongé. Barthelmi commença donc à carreſſer Mademoiſelle ſon Hoſteſſe, qui n'avoit pas moins d'amour pour luy, qu'il en avoit pour elle. Ces deux Amants eſtans d'un ſentiment, chercherent les moyens de ſe ſatisfaire l'un l'autre. L'Hoſte s'en apperceut, & devint ſi jaloux, qu'il ne quittoit point ſa femme, qu'il hayſſoit comme la mort, & l'auroit voulu voir pendre. Il y avoit déja long-temps que ces deux Amants ne ſe pouvoient parler, la jalouſie de

l'Hoſte l'ayant forcé de congedier Barthelmi de ſon logis dés qu'il ſe fuſt apperceu de leurs carreſſes: & (au rapport meſme de la Femme) il attachoit la nuit ſa chemiſe à la ſienne dans le lict, de crainte qu'il avoit qu'elle ne ſe levaſt la nuit d'aupres de luy pour aller ſe divertir avec ſon Galant.

Un jour que Barthelmi eſtoit à entendre la Meſſe, il vit l'Hoſteſſe aupres de luy, qui dans le moment que le Preſtre leva l'Hoſtie, luy fit ſigne de ſortir; ce qu'il fit auſſi-toſt, & elle le ſuivit. Ils ſe parlerent hors de l'Egliſe, & avant de ſe quitter, ils ſe donnerent un rendez-vous pour ſe revoir le meſme jour ſur la my-nuit à un certain lieu: puis ils rentrerent dans l'Egliſe: Et la devotion du Jaloux eſtoit ſi grande, qu'il ne s'apperceut point de la ſortie ni du retour de ſa Femme, qui s'agenoüilla à coſté de luy comme auparavant. Cette femme qui eſtoit des plus ſubtiles de ſon Sexe, ne voulant pas manquer de joüer ſon rolle malgré

les

les ſoins de ſon Jaloux, ne trouva pas de plus ſeur expedient, que de joüer le ſtratageme qui ſuit. Eſtant le ſoir avec ſon mary preſte à ſe coucher, elle fit ſi bien qu'elle demeura la derniere debout, puis feignant d'avoir oublié quelque choſe dans un autre appartement, elle courut promptement ouvrir la porte d'un Parc dans lequel il y avoit quarante ou cinquante Pourceaux enfermez, puis elle ſe vint coucher aupres de ſon Mary, qui ne manqua, ſuivant ſa couſtume, d'attacher leurs chemiſes enſemble; & apres cela s'endormit en repos; mais à peine l'heure donnée entre les deux Amans eſtoit venuë, qu'elle reveilla le pauvre homme en s'écriant qu'il luy ſembloit entendre courir les Pourceaux, qui renverſoient tout dans le logis, & qu'aſſeurément ils eſtoient ſortis du Parc. Le Jaloux ayant un peu écouté, en entendit meſme tout proche de ſa chambre, il ne fait qu'un ſaut pour ſe rendre au Parc, dans lequel ne trou-

vant

vant pas un de ses Pourceaux, il les va chercher tout-partout, pendant que sa Femme va au rendez-vous où elle ne manque pas de trouver son Amant, qu'elle fait adroittement entrer : & ils s'estoient déja divertis l'espace d'une bonne heure, lorsque le pauvre homme revint tout échauffé, & prit son arme. Barthelmi en fut effrayé, & pensa luy sauter au colet; mais s'estant r'avisé, il se sauva tout doucement par la porte que l'Hoste estoit entré. Il se vouloit sauver dans un bois tout voisin ; & il traversoit quelques broussailles qui faisoient un peu de bruit, quand l'Hoste (qui croyoit que ce fust encore un de ses Pourceaux) accourut promptement. Barthelmi demeura tout court & sans se remuer, de peur d'estre decouvert. Mais, par mal-heur, il y avoit un Pourceau proche de luy qui commença à gronder, & passoit pardevant luy. L'Hoste craignant de perdre son Pourceau, aime mieux le tuer qu'un autre le tüast, ce qui fait qu'il

qu'il tire deſſus, & au lieu d'attraper le Pourceau, il attrape Barthelmi d'une balle dans l'eſpaule. Quand le Pourceau entendit tirer, il gagna au logis. L'Hoſte ſuivit le Pourceau, & l'Infortuné Amoureux demeura là quelque temps preſque demy-mort, & ne ſe pouvoit remuer. A la fin prenant courage, il s'efforça tant, qu'il ſortit du bois, & ſe traiſna juſque chez un de ſes Amis, qui envoya d'abord querir un Chrirurgien. Il en vint un auſſitoſt, qui penſa le bleſſé, & promit de le guerir en peu de temps. Cependant ces deux Amans eſtoient en peine d'avoir des nouvelles l'un de l'autre. Barthelmi ſoupçonoit ſa Maiſtreſſe d'être complice de ſa diſgrace: ſachant bien qu'il y a toujours danger de ſe fier en ces rencontres à une femme liée avec un autre homme par les loix de Mariage. Pour ſe mettre en repos & luy apprendre de ſes nouvelles, il ſe ſervit de l'intrigue d'une Negreſſe qui demeuroit dans ſon meſme logis. Cette

Ne-

Negresse parloit bon François, & luy promit de luy apporter des nouvelles de sa Dame. Or comme les Noirs sont fort fidels, & particulierement ceux qui ont esté elevez avec les Espagnols, le sont encor plus dans ces affaires-là, il ne fit aucune difficulté de luy declarer le mystere. La Negresse luy promit toute sorte de fidelité, & peu apres s'en fut trouver la Maistresse de Barthelmi, qui se mit à verser des larmes quand elle apprit l'accident qui luy estoit arrivé. Elle le vint voir avec la Negresse, & apres l'avoir persuadé de la part qu'elle prenoit à son affliction, elle luy offrit tout ce qui estoit en son pouvoir, & jusqu'à de l'argent: mais il la remercia, voyant bien par ces genereux offres qu'elle estoit innocente. Il tint le lit & la maison environ un mois; puis dés qu'il put sortir il fut voir sa Maistresse, qui luy fit toutes les carresses imaginables, & luy il l'aima plus que jamais. Son voyage ayant esté retardé

par

par sa blessure, le Vaisseau François estoit parti; mais il ne s'en mit pas beaucoup en peine, quoy que son petit faict fust à bout, & il se resolut d'en aller chercher ailleurs. Sa Maistresse l'en retint quelque temps; mais tout son ennui estoit qu'il ne luy pouvoit parler quand il vouloit, à cause de la jalousie de son Mary. Elle en estoit au moins aussi faschée que Barthelmi: Et pour mettre fin à leur commun déplaisir, ils resolurent de s'en aller ensemble, & de laisser le Jaloux seul. Barthelmi prepara un *Canot*, qui est une sorte de petit Vaisseau dont on se sert dans ces quartiers-là pour naviger: il avoit aussi gagné deux ou trois garçons qui luy devoient aider, & trouvant l'occasion favorable, il enleva la femme de l'Hoste deguisée en homme, afin que ceux qui estoient avec luy ne reconneussent pas cette affaire. Il leur fit mesme accroire que c'estoit un garçon qu'il avoit acheté pour le servir trois ans, à la mode du

Pays. Auſſi-toſt qu'ils furent dan le Canot ils partirent, & furent environ à quatre-vingts lieuës de la *Tortuë* ſur des petites Iſles nommées *lo Cayemitos*, où il ſe mit pour y reſte quelque temps. Il y avoit auſſi ſur ce petites Iſles un homme marié avec lequel Barthelmi fut demeurer avec ſon Amante. Et il y avoit déja demeuré plus de ſix mois, quand l'Hoſte apprit qu'ils eſtoient là: & commençant à en eſtre las, il ne fut pas ſaſché que ſon Mary la vint requerir. Neanmoins avant que de la luy remettre, il luy fit promettre de ne la point maltraitter. Apres cela Barthelmi prit parti ſur un Vaiſseau Corſaire qui alloit croiſer devant un Port Eſpagnol, dans l'eſperance de regagner ce qu'il avoit depenſé auparavant avec ſa Maiſtreſse. Ce Corſaire croiſoit le long de la côte de *Cartagene*, & fut chaſsé par un navire de Guerre; & finalement apres s'eſtre bien batu, il fut pris. Le pauvre Barthelmi ſe deſeſperoit d'eſtre

tombé

tombé entre les mains d'une Nation qui hayſſoit la ſienne comme les chiens font les coups de baſton. Il paſſa toujours pour François, & les François le prirent ſi fort en affection, qu'il n'y en euſt pas un qui le vouluſt accuſer. Tous les Priſonniers furent mis dans un Cachot, mais peu apres ils furent eſlargis : Une partie fut employée à baſtir un Fort ſur la Riviere de la *Hache*, & l'autre partie à rebaſtir dans la Ville de *Cartagene* une Forteresſe qui eſtoit tombée en decadence. Barthelmi fut envoyé au Fort, & ſi-toſt arrivez auſſi-toſt employez, à porter de la chaux, du mortier & autres materiaux. Il y avoit pour lors une flotte de Barques, qui viennent là de *Cartagene* peſcher des Perles ſur un Banc qui eſt devant cette Riviere. Ces Barques ayant fait une bonne peſche, ſe diſpoſoient pour s'en retourner. Barthelmi avoit bien conſideré tout ceci, & preſumant qu'on pouvoit facilement enlever une de ces

Barques, il cherchoit les moyens d'en venir à bout, & ſachant bien que de pareilles entrepriſes, venans à eſtre découvertes, la punition eſt beaucoup plus rigoureuſe pour l'Autheur que pour les autres, il n'oſoit faire confidence de ſon deſſein à ſes Camarades. Neanmoins ayant fort belle, il le fit à quelques-uns en qui il ſe confioit, qui furent de ſon meſme avis, & qui à ſa premiere propoſition reſolurent d'enlever la plus grande de ces Barques: (qui eſt ordinairement celle où on met toutes les Perles) puis ils firent le complot, en ſe promettant fidelité l'un à l'autre, & que perſonne ne reculeroit de l'entrepriſe. Ces pauvres gens eſtoient enfermez la nuit dans un chachot, à la muraille duquel ils firent un trou, par lequel ils ſortirent. Ils ſe jurerent derechef fidelité, & enſuitte furent enſemble à un vieux Canot dont ils s'eſtoient pourveus auparavant. Eſtans dedans ce Canot, ils tirerent droit à la barque

que ſuſdite, qui n'eſtoit gardée que de deux ou trois hommes, qu'ils jetterent à l'eau avant qu'ils peuſſent ſe reconnoiſtre eux-meſmes. Cela fait, ils firent voile avec la Barque, & le premier Port où ils aborderent fut à l'*Iſle Eſpagnolle*, au coſté du Midy, en un Port nommé *Haquin*. Dés qu'ils furent arrivez là, ils viſiterent leur barque, & trouverent pres de Cent cinquante mille *Piaſtres* en Perles, qu'ils partagerent également entr'eux.

Barthelmi ſe voyant en eſtat de pouvoir retourner en ſon Pays, s'embarqua avec quelques uns de ſes Camarades ſur un Vaiſſeau Anglois qui partoit pour *Lisbona*. Dans ce Vaiſſeau il y avoit quelques Boucanniers qui avoient des Cuirs. Ils firent voile de la coſte de *S. Domingue*, & furent deboucher à la Mer par le Canal de *Baham*, duquel eſtans ſortis ils trouverent un vent aſſez favorable qui les porta en peu de jours à la hauteur des Iſles des *Eſſores*, où ils trouverent un

Corsaire d'Ostende, qui voulut visiter le Navire Anglois, sous pretexte de voir s'il n'y avoit point de Marchandises de Contrebande. Les Anglois (qui dans ce temps-là avoient paix partout) leur permirent de faire la visite, disans que tout ce qui estoit dessus leur appartenoit. Mais les Ostendois ne se fians pas à cela, promirent au contre-Maistre Anglois de luy faire un present, s'il leur vouloit dire la verité. Et ce meschant homme, pour profiter, leur declara, qu'il estoit à frait, & alloit à *Lisbona*; puis leur ayant appris que les Connoissemens estoient cachez en un certain lieu dans la chambre du Capitaine, ils les y furent chercher, & les ayans trouvez, ils dechargerent le Navire, commandant au Capitaine Anglois, de mettre à terre le monde qu'il avoit, ou sinon qu'ils prendroient son Navire aussi. Ce Capitaine, qui estoit payé de son frait & qui en cherchoit un autre, ne fit point de difficulté; il les mit a terre
sur

ſur l'Iſle de la *Terciera*, qui eſt une des *Eſſores*, (car il faut remarquer qu'en ce temps-la l'Eſpagne avoit guerre contre le Portugal) La premiere choſe que ces pauvres gens firent, fut de demander l'aſſiſtance du Conſul de France, qui leur donna quelque argent pour ſubſiſter juſqu'à ce qu'ils euſſent trouvé occaſion de pouvoir retourner en France. De cette maniere Barthelmi ſe trouva dans ſa Patrie lors qu'il y penſoit le moins, & il ne voulut pas ſe faire connoiſtre, à cauſe qu'il eſtoit en mauvais equipage; mais peu apres il ſe fit faire un habit de quelque argent que ſes Camarades luy avoient preſté, puis fut a la maiſon de ſon Pere; où il trouva d'autres gens qui y demeuroient. Cela l'eſtonna. Il demanda où demeuroit *Don Baltazar* de la *Cueba*: On luy dit qu'il eſtoit mort environ un an apres ſa femme; & qu'apres ſa mort on n'avoit point trouvé d'Heritiers; mais que l'Inquiſition s'eſtoit emparée de ſon bien, ſur

l'accuſation de certains faux Temoins qui l'avoient accuſé d'eſtre Juif; & que meſme l'Inquiſition en avoit écrit au *Brazil*, où on croyoit que ſon fils fuſt, afin de le faire bruſler ou le retenir dans une priſon perpetuelle; afin qu'il ne peuſt jamais redemander ſon bien & la reparation de l'affront fait à ſa Famille. Ces nouvelles ſurprirent *Barthelmi* ſi fort, qu'il ne ſe reconnoiſſoit pas. Il ſe pouvoit bien faire que ſon Pere avoit eſté Juif, mais il n'en ſavoit rien. Et ſans perdre de temps, il prit un Acte de ſon Baptiſtaire & une Atteſtation de ce qu'on luy avoit dit. Apres quoy, ayant fait toutes les diligences que requeroit cet affaire, il ſe reſolut d'aller en demander juſtice àl a Cour de Portugal, où le Prince commençoit à gouverner. Les Camarades de *Barthelmi* avoient fretté un petit *Baſtiment* que le Conſul leur avoit adreſſé pour les paſſer à la Rochelle,& comme il n'avoit point d'autre occaſion plus preſte pour avan-

cer ſon voyage (outre l'obligation qu'il leur avoit, de ce qu'ils l'aſſiſtoient d'argent) il ſe diſpoſa de paſſer avec eux, eſperant auſſi de trouver plutoſt un Vaiſſeau à la Rochelle pour paſſer en Portugal, que dans cette Iſle. Ils s'embarquerent donc enſemble, & mirent à la voile. Quand ils furent à la hauteur du *Cap* de *Finis Terræ*, ils rencontrerent un Corſaire d'*Alger*, qui les prit, & les mena Eſclaves à *Alger*. Ce dernier mal-heur affligea *Barthelmi* plus que les autres, parce qu'il n'avoit point de Parens de qui il peuſt eſperer d'eſtre racheté. Il fut vendu à un Turc natif d'*Andrinople*, qui eſtoit venu demeurer en *Barbarie* à cauſe qu'il avoit herité d'un ſien Frere, lequel avoit eſté Capitaine d'un Corſaire d'*Alger*. Ce Patron eſtoit un fort honneſte homme, & *Barthelmi* fit ſi bien, en le ſervant, qu'il gagna parfaitement ſon amitié, & fut fait gardien de la maiſon: on luy donna les clefs de tous les Magaſins, & la

charge de tous les Esclaves. Le Patron de Barthelmi avoit une Fille qui estoit extremement belle & jeune. Elle cherchoit tous les jours des occasions pour se faire voir Barthelmi a qui elle temoignoit assez d'amitié. Elle laissoit aussi fort souvent tomber quelque chose des galleries de sa chambre, afin de luy apporter en haut. Mais elle ne pouvoit faire davantage, parce qu'ils ne s'entendoient pas l'un l'autre. Cela dura pres d'un an, pendant lequel temps Barthelmi apprit a parler la langue Barbaresque aussi bien que ceux du Pays. Un jour le Patron de Barthelmi luy donna ordre de mettre quelques piеces de Draps & de Soyerie à l'air : & il falloit qu'il fust sur le haut de la maison pour faire ce que son Maistre luy avoit commandé. Il falloit aussi qu'il y fust continuellement, de peur qu'on n'en derobast; parce qu'en ce Pays-là les maisons sont plates, si-bien que d'une maison on peut passer à l'autre

sans

ſans eſtre veu. La Fille du Patron trouvant cette occaſion favorable, y fut auſſi, & declara ſon amour à Barthelmi, lequel n'oſant luy refuſer le ſien, la paya de quelques raiſons, mais toutefois ſans ſatisfaire entierement à ſa demande. Elle luy dit, que s'il ſe vouloit faire Turc il l'epouſeroit, ſon Pere aymant particulierement les Europiens, & n'ayant point d'affection pour les Barbares, quoy qu'ils fuſſent de ſa Religion. Barthelmi ne pouvoit ſe reſoudre à ſe faire Turc, & cependant leur amour reciproque qui croiſſoit de jour à autre, les mit enfin hors d'eux meſmes. Le Patron avoit tant de ſoin de ſa Fille, qu'il avoit deux femmes eſclaves pour la garder, meſme il gardoit la nuit la clef de la chambre où elle dormoit. Mais elle en avoit fait faire une que Barthelmi gardoit auſſi, avec laquelle il venoit toutes les nuits voir ſa Maiſtreſſe, qui regaloit tous les ſoirs ces Eſclaves avec de certaines confitures épicées qui

les excitoient fort au ſommeil, & ainſi les empeſchoit de découvrir ce qui ſe paſſoit. Barthelmi euſt bien voulu perſuader à cette Belle de ſe faire Chreſtienne, mais cela n'eſtoit pas encore aſſez pour l'aſſeurer de ſon amitié, & il en auroit voulu de plus forts temoignages.

Or en ce temps-là le Roy de *France* fit une Paix avec le Roy d'*Alger*, & retira tous les Eſclaves François qui eſtoient en ce Pays-là. Barthelmi fut auſſi delivré, & quand il fut libre ſon Patron luy declara, que s'il vouloit ſe faire Turc, il auroit ſa Fille en mariage; mais Barthelmi eſtant libre, il la refuſa librement, ce qu'il n'auroit pas pu faire quand ſon Patron avoit commandement ſur luy. Cependant ces deux Amans s'aimoient paſſionnément, & Barthelmi, pour mettre fin à ſa peine, ſe reſolut de luy propoſer de l'enlever en Terre Chreſtienne & d'embraſſer la Religion de Jeſus Chriſt. Elle luy accorda tout ce qu'il voulut,

pro-

promettant de le ſuivre partout. Pour bien reüſſir dans l'execution de leur entrepriſe, elle prit autant d'argent qu'il luy fut poſſible avec tous ſes bijoux & pierreries, qui eſtoient d'une grande valeur, puis s'en fut hors de la Ville, où ſon Amant l'attendoit avec une Barque & des Eſclaves qu'il avoit achetez. Quand ils furent environ à moitié chemin du bord où ils vouloient aller, ils virent derriere eux une Chaloupe pleine de Turcs ; ce qui leur cauſa quelque apprehenſion, qui augmenta horriblement quand la Maiſtreſſe de Barthelmi reconut ſon ere qui eſtoit dans la barque des Turcs. Barthelmi ſe voulut ſauver au premier bord qu'il trouva, & en abordant un Vaiſſeau, les Turcs approcherent la barque où eſtoient nos Amans. Barthelmi voulant neanmoins ſauver ſa Maiſtreſſe, l'embraſſa, & vouloit ſauter à bord d'un autre Vaiſſeau, quand, par mal-heur, le pied luy manquant, ils tomberent tous deux dans

la mer. Barthelmi fut repesché par des Matelots, qui luy jetterent aussi-tost une piece de bois à laquelle il s'attrapa : mais pour sa Maistresse qui estoit chargée d'argent, &c. elle coula d'abord au fond, & quelques diligences que l'on fit, on ne la put retrouver. Ce mal-heur pensa faire mourir de deplaisir Barthelmi, qui se sauva ensuitte.

Cette action pensa rompre le Traitté de la Paix : Car le Patron de Barthelmi, qui avoit beaucoup de credit avec le Roy d'*Alger*, luy en fit ses plaintes, qui firent tant d'effet, que le Roy envoya querir Monsieur de Beaufort, Admiral de France, qui avoit contracté la Paix avec les Barbares. Il luy demanda, qu'il luy remist entre les mains Barthelmi, ou qu'à faute de cela, il romproit le Contract de la Paix, lequel empeschoit Monsieur de Beaufort d'enlever aucun Turc, ni aucun Esclave Etranger. Monsieur de Beaufort eut bien de la peine à appai-
ser

ſer le Roy; puis conſiderant qu'en cette rencontre le ſalut d'un homme ſeul pouvoit cauſer la perte de pluſieurs milles, il fit chercher Barthelmi partout où on s'imagina, mais en vain. Et le Roy d'*Alger*, à qui la Paix eſtoit auſſi neceſſaire qu'au Roy de *France*, ne fit plus d'eſtat de ce petit different, peu de temps apres. Si-bien que Monſieur de Beaufort repaſſa en France avec ſa Flotte. Pour Barthelmi, il ne perdit point de temps apres ſa derniere infortune pour ſe rendre en Portugal, où il arriva heureuſement peu apres. Mais l'Inquiſition, qui a ſes Eſpions partout, fut bien-toſt avertie de la venuë de Barthelmi, & connut enſuitte qu'il pourſuivoit en cette Cour ſes pretenſions à la ſucceſſion des biens de ſes Pere & Mere. Elle employa en cette affaire tout ce qu'il y a de plus pernicieux dans la chicane, & obtint d'abord un *Delay* de ſix mois pour inſtruire, & pour repondre: pendant lequel temps on demanda à Bar-

thelmi plus d'Atteſtations, qu'il ne luy eſtoit poſſible d'en donner. Il fut chercher les Amis de ſon Pere, mais ils ne le voulurent point connoiſtre, à cauſe que ſon Pere avoit eſté accuſé d'eſtre Juif, & ils craignoient qu'on leur fiſt la meſme piece. Cela le mit au deſeſpoir, & manquant en meſme temps d'Amis auſſi bien que d'argent, il tomba dans une ſi grande neceſſité, qu'il ſe reſolut de retourner à l'*Amerique*, où il avoit paſſé une partie de ſa jeuneſſe: & en attendant occaſiou pour paſſer en *France*, où il vouloit s'embarquer pour faire ce Voyage, ſa miſere devint telle, qu'il fut reduit à vivre de la charité d'un Couvent, & de coucher pour l'Amour de Dieu.

Enfin, tant par aſſiſtance que par induſtrie, il paſſa à l'*Amerique*, & y eſtant arrivé ſans argent, il fut obligé de s'engager pour trois ans avec un Habitant de *S. Domingo*. Il trouva des connoiſſances ſur l'Iſle de la *Tortuë* qui le retirerent de chez cet Habitant,

tant, & luy avancerent de l'argent pour acheter des armes & ce qu'il avoit besoin. Barthelmi acheta des armes & un *Canot*, puis s'enfuit avec dix-huit ou vingt bons garçons comme luy à la coste de l'Isle de *Cuba*, en la partie Septentrionalle, où ils n'eurent pas esté long-temps, qu'ils prirent une Barque, qui venoit de *S. Christophle* de la *Havana*, Ville Capitalle de cette Isle. Elle estoit chargée de Farine, de Sucre, & de quantité de Confitures. Cecy accommoda bien Barthelmi & ses Camarades; qui le firent leur Capitaine; & s'en furent aussi-tost apres croiser sur l'autre costé de la coste de la mesme Isle. Ils n'y avoient pas encore croisé long-temps lors qu'ils apperceurent un Navire Espagnol, qui venoit de la coste de *Caraco*, & faisoit route pour la *Nouvelle Espagne*. Barthelmi proposa à ses Camarades d'aller attaquer ce bastiment: ce qu'ils furent fort contens de faire, promettans de se battre jusqu'au dernier.

nier. Ce n'estoit pas un Vaisseau Corsaire : c'est pourquoy ils esperoient de faire un butin considerable. Quand ils furent sous la portée de son canon, on les salüa d'importance ; Mais ces nouveaux Pirattes estoient tous couchez de leur long sur le Tillac de la Barque, & il n'y avoit que celuy qui gouvernoit qu'on pouvoit voir. Dés que la decharge fut faite ils monterent à l'abordage, & se battirent si bien, qu'ils emporterent la victoire, & se rendirent maistres de ce Vaisseau, sur lequel il y avoit cinquante-cinq Espagnols, tant Passagers que Matelots, dont la plus grande partie estoient ou morts ou blessez. Ils donnerent leur Barque avec quelques vivres & de l'eau-douce à ceux des Espagnols qui estoient en estat de pouvoir gagner le premier Port, puis se mirent à visiter le Bastiment, qu'ils trouverent chargé de *Cacao*, qui est une Semence dont on fait la *Chocolate*, presentement assez connuë dans l'Eu-

rope.

rope. Outre cela il y avoit plus de Cinquante mille *Piaſtres* en argent monnoyé, ſans les autres Marchandiſes. Il y avoit deja deux ou trois jours qu'ils ſe rejouyſſoient de leur bonne fortune quand une tempeſte extraordinaire s'eſleva, & les jetta ſur la coſte de *Campeſche*, où ils furent contraints de jetter l'anchre en attendant le beau temps, & eurent aſsez de beſongne à recoudre leurs voiles, à raccommoder leurs cordages & maſts rompus, & à reparer les autres domages qu'avoit faite à leur baſtiment cette tempeſte pendant trois jours conſecutifs.

Chacun d'eux ayant fait ſon devoir, ils mirent à la voile pour le premier port de ſeureté. Mais comme les hommes ſont auſſi peu certains de ce qui leur doit arriver, comme l'oiſeau qui eſt ſur la branche l'eſt de ſa vie, Barthelmi & ſes Camarades ſongeoient bien peu à ce qui leur devoit arriver peu de temps apres : Car le meſme jour qu'ils avoient mis a la voile,

le, ils ſe rencontrerent entre trois vaiſſeaux, qui apres leur avoir donné la chaſſe, les prirent, & les menerent à *S. François* de *Campeſche*, Ville Maritime dans le Golfe de la *Nouvelle Eſpagne.* Ces trois Vaiſſeaux eſtoient Eſpagnols, & dés qu'ils furent arrivez, il vint quelques Marchands à leur bord, ſoit pour apprendre des nouvelles, ou pour acheter quelques Marchandiſes: Et un d'eux ayant reconnu Barthelmi, de qui il avoit eſté pris & maltraitté autrefois, il courut au plus viſte porter ſes plaintes contte Barthelmi au Gouverneur de la Ville, & conclut que c'eſtoit un Corſaire qui ne donnoit jamais de quartier aux Eſpagnols, deſquels il ſembloit avoir juré la deſtruction. (en effet Barthelmi les hayſſoit mortellement). Le Gouverneur de *Campeſche* l'envoya auſſi-toſt querir, puis, apres l'avoir interrogé, il le renvoya à bord, & le meſme jour fit planter un gibet pour le faire pendre, quoy que le Capitaine qui avoit

pris

pris Barthelmi s'y opposast disant, que c'estoit son prisonnier, & qu'en pareille rencontre d'autres luy en feroient la mesme chose. Le Gouverneur voyant que ce Capitaine (qui estoit un Biscain) estoit porté pour Barthelmi, il le fit mettre en prison jusqu'à ce que Barthelmi fust executé. Neanmoins le Capitaine trouva l'occasion de faire sçavoir à Barthelmi qu'on le devoit executer le lendemain, & qu'il cherchast à trouver les moyens de se sauver. Personne ne sçavoit ceci, & mesme on ne leur avoit pas enchargé de prendre mieux garde à Barthelmi qu'auparavant. Environ sur la minuit, Barthelmi se vit seul avec la sentinelle qui le gardoit: il fit feynte d'avoir un grand mal de ventre & comme la sentinelle avoit tousjours accoûtumé de l'elargir, pour aller a la chambre secrette, il n'en fit aucune difficulté, a la requeste de Barthelmi; mais il le conduisit jusque dans l'esperon du navire. Barthelmi se voyant em-

empesché de la sentinelle d'accomplir son dessein, resolut à tout perdre Il tira son cousteau & le poussa jusques au manche dans le cœur de l'homme qui le gardoit, sans qu'il fist le moindre cry; & voyant que ceci avoit bien reüssi, il le jetta tout doucement a l'eauë, & prit deux gerres qui estoient la proche & les boucha bien, & les attacha ensemble, & se mit aussi a l'eauë, & se sauva a terre ou il arriva demi noyé. Neanmoins il avoit grand courage. Il mit son doigt a sa bouche & vomit toute l'eauë saleé qu'il avoit beuë. Apres il se trouva bien mieux, & prit le chemin du port Royal le long du rivage ou il marcha bien douze lieuës sans mettre pied a terre. Mais marcha sur une certaine sortes d'arbres qui ont leurs Racines hors de la terre comme les branches d'enhaut, & il est impossible de marcher pardessous, tant ils sont pressez & entrelaces les unes dans les autres. Les Espagnols appellent les places ou sont ces

arbres *Mauglares*. Enfin le pauvre Barthelmi eut toutes les peines du monde de se retirer de ce meschant passage. Il devint foible de la faim & de la soif qui luy estoit le plus grand tourment qu'il soufroit, & fut contraint de boire l'espace de plusieurs jours son urine. A la fin il trouva un chemin qui le mena sur une grãde ance de sable, ou il trouva une petite source d'eau douce qui descendoit d'une Montagne. Il beut de cette eau qui luy sembla meilleure que le meilleur vin qu'il eut jamais beu. Enfin il poursuivit son chemin jusqu'à une grande Riviere qu'il faloit qu'il passast, & il n'avoit point de machine pour cet effet. Cette Riviere estoit pleyne de Cocodrilles, qui donnerent de la frayeur a Barthelmi, lequel demeura là un jour pour resoudre de quelle maniere il pouvoit passer cette Riviere; & ce qui luy faisoit le plus apprehender estoit, qu'il ne s'avoit point nager. Et comme la necessité est la mere de tous les arts. Elle enseigna aussi

aussi un moyen a Barthelmi, pour s
retirer de la peyne où il estoit. Il s'a
visa de prendre d'un certain bois qu
croist au bord de la mer (qu'on apel
le en ce païs-la *Mahau*) il en pela le
escorses, & prit certains morceau
de bois pouri que la mer jette au riva-
ge, & les attacha à son corps, à ce
bras & jambes, & prit avec cela un
arbre pouri qui avoit esté long-temps
au soleil & qui estoit bien sec, & se
mit en cet equipage au hazard, d'e-
stre devoré par les Cocodrilles, qui
estoient en abondance en ce lieu-là.
Neaumoins il passa la Riviere sans
estre endommagé. Il avoit un baston
qu'il tenoit en sa main, & batoit sans
cesse dans l'eau comme fait un espa-
don, pour quoy les Cocodrilles ont
peur. Quand Barthelmi fut passé cette
Riviere, il fut en peu de jours où il
vouloit aller, ou il trouva sept où huit
de ses Camarades, c'est a dire Cor-
saires comme luy, qui avoient perdu
leur navire en cette coste, & ne leur
estoit

eſtoit reſté qu'un Canot avec lequel
il vouloit taſcher de ſe rendre à la
Jeomayqué. Ayant trouvé cette oc-
caſion, il fut bien aiſe. Il leur de-
manda s'ils vouloient riſquer leur vie
où il riſqueroit la ſienne : Ils luy ré-
pondirent que ouy. Barthelmi leur
propoſa de s'embarquer tout ſur le
champ, diſant qu'il y avoit un Navire
devant *Campeſche* qu'il eſtoit fort faci-
le d'enlever. Auſſi-toſt cette parolle
ouye chacun temoignant ne deman-
der pas mieux que d'executer la pro-
poſition de Barthelmi, ils ſauterent
tous dans le Canot avec luy, & ſe mi-
rent à nager avec leur Canot le long
de la coſte la nuit, afin de n'eſtre
veus d'aucun baſtiment. Huit jours
s'eſtoienr deja paſſez dans cette Na-
vigation, quand ils commencerent à
voir la Ville, & n'avoient encore eſté
veus de perſonne. Barthelmi qui les
conduiſoit leur montra le vaiſſeau
dont il eſtoit queſtion, les inſtruiſanr
du moyen de s'en rendre maiſtres ſur
la

la minuit : ils luy promirent de ſuivre ſon avis en gens de cœur. L'heure eſtant venuë de mettre leur entrepriſe à execution, ils aborderent le navire, & en moins de demi-heure s'en tendirent les maiſtres, & enſuite ayant coupé les cables, ils mirent à la voile, faiſant route pour aller à l'Iſle la *Jeomayque.*

Mais il ſemble que le deſtin n'eſtoit pas favorable à Barthelmi : Car arrivant à l'Iſle du *Pin* pour y prendre de l'eau, ils furent attaquez d'une tempeſte qui leur fit perdre leur navire. Dans ce mal-heur ils furent obligez d'avoir recours à leur Canot, dans lequel ils ſe ſauverent, & furent avec dans les Iſles qui ſont du au Midy de l'Iſle de *Cuba*, où ils trouverent un Corſaire Anglois qui ſe diſpoſoit à partir pour aller au rendez-vous que *Morgan* General des Corſaires de l'Iſle de la *Geomayque*, avoit donné, pour aſſembler une Flote, avec laquelle il avoit deſſein de faire une deſcente en

Terre-

Terre-ferme. Barthelmi & ses Camarades se resolurent d'y aller aussi, & prirent party dessus ce vaisseau. Le vent leur fut favorable, & ils eurent bien-tost joint la Flotte de Morgan. Si-tost qu'ils furent arrivez dans la Flotte, Barthelmi fut salüer Morgan, duquel il fut tres bien receu, & Morgan luy promit que si on prenoit quelque vaisseau il le luy donneroit. Il le retint cependant sur son navire, en attendant l'occasion de voir des preuves de sa valeur. Barthelmi se signala si bien à plusieurs attaques & à la prise de plusieurs places, qu'il devint le sujet de l'admiration non seulement de Morgan, mais aussi de toute sa Flotte, se monstrant toujours le le premier au plus grand feu.

Morgan ayant descendu en Terre-ferme, avoit pris le Fort qui est sur la Riviere de *Chagre*, (qui est une des clefs de la mer du Zur) & son entreprise estoit sur la Ville de *Panama*, comme en effet il la prit ensuite, &

à laquelle occaſion Barthelmi ne put pas ſe trouver, à cauſe du mal-heur qui luy eſtoit arrivé, qui eſtoit, qu'en voulant pourſuivre, luy troiſiéme, le Roy ou Capitaine des Indiens, une embuſcade d'Indiens qui eſtoient poſtez dans un endroit aupres duquel ils paſſoient, tüa ſes deux Camarades, & luy, il fut bleſſé d'un coup de Fleſche qui luy avoit entré dans l'Aine & venoit rendre par derriere la Hanche. Il avoit perdu beaucoup de ſang par cette bleſſure, & eſtoit ſi foible qu'il ne pouvoit marcher: enfin il ſe voyoit un homme mort, ſi dans cette extremité ſon courage & ſon genie ne l'euſſent aſſiſté. Il avoit la mort tout aſſeurée du coſté des Eſpagnols, deſquels il n'avoit aucun quartier à eſperer, ſi ſon mal-heur euſt voulu qu'ils l'euſſent trouvé dans l'eſtat qu'il eſtoit; & en ſe déguiſant de ſes habits, ou en s'en depoüillant tout-à-fait, il avoit quelque ſujet d'eſperer de les pouvoir tromper. Il y avoit aupres de luy quel-

ques corps morts des Indiens : & Barthelmi voulant profiter de l'heureux moment qu'il estoit seul, ramassa toutes ses forces en un, & avec l'esperance de reüssir, il se trouva encore assez de vigueur pour depoüiller un de ces cadavres, duquel les habits estoient à l'Espagnolle. Il se vestit ensuitte de ces mesmes habits, puis ayant jetté les siens à quartier, il se traisna le mieux qu'il put jusqu'à un lieu d'où il apperceut quelques soldats Espagnols. Et cõme il parloit bien leur langue, il jugea qu'il vaudroit mieux pour luy de crier à eux & demeurer là, que d'attendre qu'ils vinssent d'eux-mesmes à luy. Il parloit bon Espagnol & sa phisionomie ne dementoit pas ce que ses habits le faisoient paroistre. Tout cecy ne l'asseuroit pas peu. Il se mit donc à les appeller, pour le secourir : & dés que ces soldats Espagnols l'eurent ouy, ils accoururent à luy. Il n'y ne eut pas un d'eux qui ne le prit pour un pauvre soldat blessé par les Corsai-

res: & dans cette erreur ils l'emmenerent, ou plutoſt, le porterent dans une maiſon, où il fut bien penſé & ſoigné. Ils l'interrogerent ſur le combat & de tout ce qui s'y eſtoit paſſé de plus remarquable, dequoy ils furent fort bien informez, puis qu'il en avoit eſté un des principaux Témoins.

A peine Barthelmi fut un peu fortifié & ſa playe commencée à guerir, qu'il ſongea à s'en aller chercher les autres Corſaires, mais les forces luy manquoient. Il crut qu'une mule qui eſtoit dans la maiſon où il demeuroit luy pourroit beaucoup ſervir pour ſe ſauver, c'eſt ce qui luy fit prendre la reſolution de la prendre à la premiere occcaſion favorable, laquelle s'eſtant preſentée peu de temps apres, il monta deſſus la mule, & prit le chemin de *Panama*, où il avoit appris que Morgan avoit eu de l'avantage. A ſon arrivée il receut les embraſſades de tous ſes Camarades & de Morgan meſme, qui fut ravi de le revoir,

l'ayant

l'yant cru jusqu'alors mort ou prisonnier des Espagnols. Morgan le fit penser, pour achever de guerir sa blessure, qui n'estoit pas encor bien refermée, & le fit bien soigner ; ce qui fit que Barthelmi ne mit gueres à recouvrir sa parfaite santé.

Cependant Morgan retourna à la mer du Nord, où il presenta son Vaisseau à Barthelmi, qui le refusa avec civilité, & le remercia de toutes les graces qu'il avoit receuës de luy. Et ayant envie de revoir encore une fois son Pays, il prit congé de Morgan, voulant profiter de l'occasion d'un bâtiment François qni esperoit se retirer à l'Isle de la *Tortuë*, où Barthelmi esperoit s'embarquer pour passer en France & de là en son Pays.

Ce bastiment quitta la Flotte de Morgan, & voulut traverser à l'Isle de *Cuba*, où estant arrivé il moüilla l'anchre en une Isle qui est proche de la grande Isle, que l'on nomme l'Isle de *Pin de Cuba*. Ce vaisseau venoit là

pour ſe r'afraiſchir & prendre quelques victuailles, c'eſt-à-dire, de la viande de beuf qu'on tuë à la chaſſe, auquel exerciceBarthelmi avoit autrefois beaucoup pris de plaiſir & s'eſtoit rendu bon Chaſſeur.

Un jour il voulut aller à la chaſſe ſeul, avec un Eſclave qu'il avoit. Pour cet effet il partit un matin au lever de l'Aurore avec cet Eſclave, dans l'eſperance de faire bonne chaſſe, & de ne point retourner que chargez de bon Gibier; Mais environ le midy les autres Chaſſeurs eſtans de retour & ne voyans point Barthelmi, qui avoit accouſtumé de ſe rendre des premiers, & d'eſtre le mieux chargé de chaſſe, ils commencerent à apprehender qu'il ne luy fuſt arrivé quelque accident. Ils furent dans cette inquiede juſqu'au ſoir, que l'Eſclave de Barthelmi leur vint apprendre, tout affligé, qu'un Crocodil avoit preſque deschiré ſon Maiſtre, lequel eſtoit plus que demy-mort à un tel endroit. A

cette

cette triſte nouvelle ils courururent au lieu où l'Eſclave avoit dit qu'eſtoit ſon Maiſtre, & y trouverent Barthelmi dans l'eſtat le plus deplorable du monde, & eſtoit meconnoiſſable. Ce Crocodil luy avoit deſchiré une jambe entierement, ſes parties honteuſes eſtoient preſque emportées, & le reſte de ſon corps n'eſtoit guere moins mal traitté. On l'emporta en diligence dans le Vaiſſeau, & un Chirurgien luy mit le premier appareil ſur toutes ſes playes. Cette nuit-là il eut une grande fievre. Le lendemain le Chirurgien ayant levé l'appareil, trouva la jambe toute gangrenée; & ſans attendre plus long-temps, il l'emputa, & la guerit dans trois ſemaines.

Toutes ſes playes eſtoient preſque gueries & bien fermées, & Barthelmi luy-meſme ſe croyoit deja garanti, lors qu'une nuit il commença à crier qu'il ſentoit une grande douleur à ſa jambe. On courut appeller le Chirurgien, qui vint le viſiter à l'inſtant, &

ne

ne trouvant rien à redire à l'eſtat de la jambe , attribua cette douleur à une crampe qui ſe paſſeroit d'elle-meſme comme elle eſtoit venuë. Mais on fut bien ſurpris vingt-quatre heures apres, quand on trouva Barthelmi mort, duquel le corps devint en moins de rien noir comme de l'encre.

Voilà comment le deſtin de Barthelmi le tira des delices où il eſtoit né , pour luy faire paſſer une vie pleine de peines & de travaux.

FIN.



